BUHR A
a39015 01803078 6b

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

SOUVENIRS D'UN CAVALIER

DU

SECOND EMPIRE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1898.

PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3305.

CRIMÉE — 1855

CAPITAINE H. CHOPPIN

SOUVENIRS D'UN CAVALIER

DU

SECOND EMPIRE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

Tous droits réservés

*

DC
417
.C5A

PRÉFACE

La guerre de 1870 a, pour ainsi dire, marqué une profonde coupure dans la vie de l'armée française. Ce ne sont point seulement les conditions du service, les principes d'organisation, les règlements divers, qui ont subi de véritables bouleversements; il s'est produit une transformation, peut-être encore plus significative, dans le caractère, la physionomie, les tendances de l'armée.

La défaite impitoyable a jeté une sorte de voile obscur entre les deux époques qu'elle sépare. Naguère c'étaient les fières illusions, l'enthousiasme pour les entreprises brillantes, la foi ardente dans l'invincibilité, parfois aussi l'insouciance du lendemain et quelque dédain de l'effort nécessaire au succès. Sous le coup de la terrible leçon, on a vu surgir les réflexions amères, le désenchantement, l'incertitude dans l'avenir; si chacun s'est employé, avec courage et bonne volonté, à l'œuvre de relè-

vement de la patrie, ce n'a pas été sans de poignantes appréhensions au sujet du résultat final du labeur entrepris.

Je n'ai pas la prétention de décider ici laquelle des deux conceptions est préférable. Vaut-il mieux broyer du noir ou s'envoler au pays des rêves roses? Quelles seront les conséquences pratiques de la transformation survenue dans la façon d'envisager les faits et les choses? Graves problèmes, sur lesquels philosophes et historiens peuvent discuter longtemps sans tomber d'accord!

Pour ma part, je crois que les éléments de la destinée d'un pays sont trop multiples pour permettre de pronostiquer l'influence qu'aura sur elle le nouveau courant d'idées déterminé par la guerre de 1870. D'ailleurs, l'histoire ne nous apprend-elle pas que les succès du vainqueur sont bien souvent fondés sur la seule décadence du vaincu?

Voilà pourquoi, sans apprécier, ni vouloir expliquer les divergences qui existent entre les deux époques, je me borne à les constater. Elles sont un fait qui s'impose et qu'il est intéressant de mettre en lumière.

La curiosité du public, si avide, à juste titre, de documents originaux, accueillera peut-être avec

indulgence ces souvenirs consacrés aux vingt dernières années de l'ancienne armée. Ces impressions d'autrefois, ces récits anecdotiques n'ambitionnent d'autre mérite que de faire revivre, avec une sincérité absolue, une scrupuleuse exactitude, un temps qui paraît, aujourd'hui, si éloigné. C'est une modeste contribution que l'on apporte au monument d'honneur que l'histoire impartiale élèvera à cette armée; la faire connaître telle qu'elle a été m'a paru le plus digne hommage que l'on puisse lui rendre.

Si j'ai donné à ces notes, jetées au courant de la plume, le caractère autobiographique, ce n'est point pour céder à un vain sentiment de gloriole, à la satisfaction de me mettre en scène. Mais cette forme était indispensable pour réaliser cette fidélité de l'esquisse entreprise, qui a été ma préoccupation dominante. Elle permet seule de mettre chaque chose à son véritable plan, de faire ressortir la valeur comparative des détails qu'on rencontre successivement. Je demande au lecteur d'oublier la personnalité du témoin, d'être indulgent pour elle en faveur des témoignages qu'il apporte.

Je ne prétends point davantage m'ériger en professeur d'art militaire, ni en juge des personnes ou

des événements. Il y aurait trop à dire sur les enseignements que certains docteurs essayent de dégager, après coup, et sur lesquels ils échafaudent des systèmes que les faits viennent démentir à leur tour. L'étude du passé doit surtout avoir pour conséquence d'éveiller les réflexions de chacun, d'éclairer son jugement naturel, de développer les facultés intellectuelles et morales. Cette étude est d'autant plus fructueuse qu'elle est entreprise sans engouement d'aucune nature, sans théories préconçues.

Ma carrière m'a, tour à tour, conduit en Afrique, en Crimée, en Italie, dans les troupes de ligne et dans la cavalerie de la garde impériale, où j'ai connu les journées glorieuses et les soirs de défaite. J'ai fait partie de cette admirable armée de Metz, si digne d'un sort meilleur. Cette carrière, ainsi assombrie, s'est terminée par mon concours à l'effort général, que tous les soldats d'avant 1870 ont apporté, avec leurs cadets, à la réorganisation militaire.

J'ai ainsi beaucoup vu, ce qui m'a permis de retenir bien des choses. Aujourd'hui, parvenu à un âge où le calme de la retraite atténue regrets aussi bien qu'illusions, j'envisage avec sérénité, mais non sans émotion, ces temps lointains où

l'armée était environnée d'un prestige que tant de causes ont contribué à affaiblir.

Ces pages seront, pour ainsi dire, l'écho de mes impressions d'autrefois. Puissent-elles inspirer aux lecteurs, aux générations nouvelles, les sentiments que méritent les choses et les hommes dont elles sont la peinture! J'aurai ainsi rempli le pieux devoir de reconnaissance que je dois à l'arme dans laquelle j'ai eu l'honneur de servir, à la mémoire de mes chefs et de mes camarades.

SOUVENIRS

D'UN

CAVALIER DU SECOND EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

ENTRÉE DANS LA CARRIÈRE.

La cause de mon engagement. — Mon premier colonel. — Hiver rigoureux. — La visite du docteur. — M. le major. — Revue des chambres. — La belle Hélène. — Fréquentation agréable. — Son ami. — Mon deuxième colonel. — La litière et les beautés du service intérieur. — Feu les adjudants-majors. — Chasse à courre dans Paris. — Un colis vivant. — Les manœuvres sublimes. — Mon départ pour l'Algérie.

Sans être meilleur élève qu'un autre, j'avais pris goût à l'étude du questionnaire de Saint-Cyr et même poussé le zèle jusqu'à en rédiger les réponses. Aussi, à la fin de l'année scolaire 1851, je m'étais présenté dans des conditions satisfaisantes. On m'a dit, depuis, que mes maîtres fondaient de grandes espérances sur moi pour soutenir l'honneur du lycée et comptaient voir mon nom figurer à une place honorable sur la liste des admis à l'école.

Mes compositions écrites m'ont permis de passer les examens du premier degré ; j'ai abordé, haut la

main, ceux du deuxième et été définitivement refusé, avec tous mes camarades de mathématiques élémentaires, au grand étonnement de notre excellent professeur, le savant M. Hauser. On nous faisait simplement payer une petite manifestation tapageuse, dirigée, lors de la distribution des prix, contre le censeur, qui était le neveu du haut et puissant président de la commission jugeant en dernier ressort.

Moins confiant que quelques-uns de mes condisciples, qui ont eu le bon esprit de persévérer, et dont plusieurs sont devenus des officiers très distingués, j'ai jeté le manche après la cognée, et me suis engagé, tout comme MM. du Barail, de Galliffet et d'autres généraux célèbres avec qui j'ai, au moins, ce point de ressemblance, ce qui serait une raison, si j'en avais besoin, pour ne pas renier l'origine de ma modeste carrière militaire.

Le 2 décembre 1851, je signais donc mon engagement au 1er régiment de lanciers, et, quatre jours après, débarquais à Joigny, où se trouvait l'escadron de dépôt.

En quittant ma mère, que j'adorais, j'ai peut-être regretté mon coup de tête. Un bon baiser a effacé la tristesse peinte sur mon visage; puis, ses lettres, mille attentions ont calmé les angoisses de la séparation pour me faire supporter les dures épreuves du métier. Le bouchon de paille mouillé et coupé, orné d'une curette en bois, sous le bras, la musette de pansage à la main, les talons sur la même ligne, j'ai répondu à l'appel de mon nom pour faire con-

naissance, tout de suite, avec toutes les beautés du service de l'écurie.

Mon premier colonel, M. le comte de Rochefort, a laissé la réputation justifiée d'un des écuyers les plus remarquables de notre époque. Dans mon enfance, j'avais eu l'occasion de le voir souvent chez mon père, où il venait causer équitation avec MM. d'Aure, O'Gherty, Pellier, Leblanc, avec beaucoup d'hommes de cheval, qui se donnaient rendez-vous au manège du Luxembourg. Je prenais grand plaisir à marcher sur les talons de ces maîtres, à les entendre discuter les méthodes anciennes et nouvelles, à écouter leurs appréciations sur tel ou tel cheval, leur avis sur la querelle entre l'administration des haras et le service des remontes. J'ouvrais de grandes oreilles quand ils parlaient de d'Abzac et de La Bigne, que je considérais, d'après les récits de mon père, comme des demi-dieux, des centaures.

Ce chef aimable avait grand air, séduisait par le charme de sa conversation et le développement intéressant qu'il donnait à son argumentation pour faire revivre les principes de l'École de Versailles et rendre à l'art équestre son éclat d'autrefois. Sa manière de porter la cravache excitait mon admiration. C'est lui qui m'a appris qu'il fallait toujours avoir la tête haute et le corps droit pour chercher à voir bien devant soi le chemin que doit parcourir le cheval.

Lorsqu'on saura qu'il ne manquait jamais de me donner un grand mirliton lors de la fête de Saint-

Cloud et un énorme bâton de sucre de pomme de Rouen au jour de l'an, on comprendra mieux le profond respect que j'avais pour lui. De plus, il avait fait acheter pour moi une selle piquée que Ghérest, le sellier du rond-point des Champs-Élysées, avait confectionnée pour M. le duc de Bordeaux.

Quand je vins lui demander la faveur d'être incorporé dans son brillant régiment, il me reçut comme une vieille connaissance, rappela le nom des chevaux du manège, les qualités de ceux-ci, les défauts de ceux-là, et s'excusa d'avoir toujours oublié de m'envoyer une cuirasse, qu'il m'avait promise si longtemps. C'est donc sous les auspices d'un colonel aussi bienveillant que j'allais mettre le pied à l'étrier de la selle d'ordonnance. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que les principes d'équitation, qu'on m'avait inculqués depuis le plus bas âge, étaient simplement des hérésies, que les instructeurs militaires méprisaient au delà de toute expression. On me traitait de « Cosaque » parce que, paraît-il, je n'avais pas le pli des genoux liant, les fesses portant également sur la selle, etc. Plein de bonne volonté, je me mettais à la torture pour prendre une position convenable sans pouvoir y parvenir. Dans une de ses inspections, le chef de corps est heureusement venu à mon secours, m'a recommandé au capitaine instructeur qui, découvrant subitement en moi de solides qualités de cavalier, m'a employé au dressage des jeunes chevaux, où je n'ai pas fait trop mauvaise figure.

Cet hiver de 1851-1852 a été terrible. Les cuves des écuries ont gelé jusqu'à la fin de mars. Les classes se faisaient sur les bords de l'Yonne par près de 15 degrés. La peau des mains suivait celle des gants quand on les retirait, et, lorsque les clous rougissaient la selle, on calmait la fièvre en prenant un bain de siège dans un baquet d'eau frappée. La visite des malades avait lieu de bon matin au corps de garde où, à la lueur d'une chandelle, le docteur perçait les furoncles avec les mouchettes, quand il avait oublié sa trousse. Les mauvaises langues prétendaient même qu'il n'en avait pas. Le pantalon tombant sur les mollets, le patient regagnait la chambre et était reconnu exempt de cheval.

Loin de moi la pensée de prononcer une homélie en faveur de l'ancienne armée, encore moins de parler de la philanthropie qui préside à l'entretien de la nouvelle. Je conserve le peu qu'il me reste de latin et de grec pour d'autres circonstances et ne tiens nullement à prêcher dans le désert. Je me permettrai cependant une observation : avec les statistiques officielles que j'ai eues sous les yeux, il m'a été impossible de ne pas reconnaître que l'état sanitaire de l'armée était, à cette époque, beaucoup plus satisfaisant que de nos jours. Dans tous les cas, c'est à cette école que je me suis endurci. Elle m'a préservé de tout séjour à l'infirmerie et à l'hôpital, et voilà pourquoi j'attribue à ce régime très dur, qui ne ressemblait en rien à celui dit de la *boîte à coton,* la dose d'insouciance qui m'a permis de sup-

porter en campagne, sous des latitudes diverses, les intempéries, les privations de toutes sortes.

M. le major, commandant le dépôt, pouvait être un homme du monde. Dans tous les cas, il ne se faisait pas remarquer par une aménité exceptionnelle dans le service. Un jour, on crut qu'il allait devenir enragé. Un de nos camarades, qui dessinait fort bien et a tenu plus tard, avec succès, la plume et le crayon dans un journal illustré, l'avait représenté sur le cheval de bois du maître sellier poussant une charge à fond dans le magasin d'habillement, où il sabrait, à droite et à gauche, les culottes de drap et de coton, pointait les kurkas et les vestes, franchissait les obstacles élevés avec des manteaux, des boîtes à graisse, des trousses, etc. Une âme charitable n'avait pas manqué de lui faire parvenir ce croquis, qui l'avait mis dans une colère bleue. Sa mauvaise humeur s'était traduite par l'ordre de passer des revues de chambres deux fois par semaine.

Depuis que l'on a eu l'intention de sacrifier les chinoiseries de la vénérable ordonnance du 2 novembre 1833 aux exercices pratiques, de dresser des cavaliers pour entrer en campagne et non pour la parade, il est difficile de se faire une idée exacte de ce que pouvait bien être, autrefois, une revue des chambres. Il fallait avoir de l'*huile de bras* pour frotter les bancs et les tables, les passer à la cire et leur donner un vernis luxueux que l'on n'obtenait qu'avec des orties. Le fer du harnachement était astiqué à la gourmette, le cuir ciré à l'ail. Les lits

étaient unis comme des billards, les charges parfaitement rectangulaires. La symétrie régnait partout. Il suffisait qu'une ceinture de pantalon fût tournée à droite, au lieu d'être placée à gauche, pour entendre les imprécations qui tombaient sur l'escadron, dont la tenue était déclarée détestable. Les sous-officiers suaient sang et eau pour éviter un reproche. Ils promenaient le manche à balai sur les lits afin d'effacer un pli de la couverture, mouillaient le sac recouvrant les effets pour bien le faire tendre, mettaient la main dans les bottes pour s'assurer qu'on n'y avait pas caché du tabac ou des pipes, passaient le doigt sur la planche à pain afin de constater que la poussière était enlevée, tapaient sur le bout des portemanteaux, etc. Puis, après avoir culotté, ceinturonné, coiffé les hommes, tous porteurs de la fameuse bretelle de sabre, avec laquelle on devait coucher et dormir, ils attendaient avec une fiévreuse angoisse le commandement : « A vos rangs, fixe ! » annonçant l'entrée solennelle de M. le major.

Tout cela était très beau, entretenait la discipline qui fait la force principale des armées et ne m'enthousiasmait cependant pas. Du reste, j'avoue à ma très grande honte que je ne me suis jamais fait remarquer par des dispositions transcendantes à bien cintrer un portemanteau, à rouler un couvre-nuque, à caser sur la selle ma garde-robe et les effets de toilette de mon cheval. Si je n'avais eu que cette corde-là pour décrocher les galons de brigadier, j'aurais attendu longtemps.

Le commandant du dépôt commençait à se calmer, lorsqu'une nouvelle histoire est venue le faire sortir de ses gonds. Il surprend un jeune et brillant fourrier en criminelle conversation avec la camériste de sa femme. Je frémis encore en pensant à son indignation, qui aurait pu avoir des conséquences tragiques, si une circonstance, indépendante de sa volonté, n'avait mis fin à l'incident, qui n'en eut pas moins des suites fort désagréables pour tout l'escadron.

Malgré les misères inséparables du métier, on n'engendrait pas trop la mélancolie au pied de la côte Saint-Jacques. La belle cabaretière du quai, chez qui l'on allait prendre le vin blanc pendant le repos des classes à pied, nous permettait de nous réchauffer au foyer ardent de ses beaux yeux. En se glissant discrètement par une lucarne où, comme l'écolier d'Alcala, il était guidé par le fils indiscret de la déesse de Cythère, un de nos camarades avait coupé l'herbe sous le pied du lieutenant en premier, fort assidu près d'elle. Cette aimable fille n'a pas tardé à passer la rivière pour venir débarquer à Paris, où elle était appelée par son seigneur et maître qui, entrant aux Guides de nouvelle formation, la mettait dans le palissandre d'un charmant appartement de la rue Caumartin. Nous y avons joyeusement pendu la crémaillère.

Hélène méritait la fortune qui lui souriait. C'était une grande et gracieuse brune avec des yeux à faire tourner la tête à tout un régiment, des cheveux à

entortiller une garnison, le tout agrémenté d'une physionomie pleine de finesse. De plus, elle avait beaucoup d'esprit naturel, du bon sens, une tenue à concourir pour le prix Montyon. Son apparition sur les boulevards fit quelque sensation. Un lion du jour lui proposa, dans une série de billets doux, de lui faire un sort digne de sa beauté. Elle lui résista et il ne l'assassina pas. Quand on soupait chez elle, on laissait couler les heures avec autant de plaisir que d'insouciance. On cherchait à lui faire comprendre de quelle flamme on avait le cœur brûlé et, au moment des adieux bruyants, on donnait un souvenir au temps peu éloigné où la belle hôtesse nous versait le vin blanc de l'amitié entre deux séries de moulinets.

Je l'ai perdue de vue, ce qui n'a pas été un supplice au-dessus de mes forces. Elle a fini écuyère à l'Hippodrome ou étoile d'un bal de l'École militaire. Paix à sa mémoire! Quelles belles dents elle montrait quand, drapés à la romaine, nous donnions, à huis clos, rue Caumartin, une représentation de la *Tour de Nesle!*

Par la suite, j'ai rencontré, quelquefois, l'ami de celle qui, sous le rapport de la beauté, aurait rendu des points à l'épouse de feu Ménélas. A son retour de Chine, où il avait consciencieusement visité le Palais d'Été, Mocquart m'a montré la riche collection qu'il avait rapportée; je regrette de n'avoir pas accepté, alors, le cachet de l'empereur des Célestes qu'il voulait me donner. J'ai pris bien souvent

la défense de ce brave garçon qui, fils du secrétaire intime du souverain, a eu un avancement un peu trop rapide. Pendant la dernière guerre, il a montré de brillantes qualités à la tête de ses cavaliers; il y avait en lui l'étoffe d'un partisan. L'ambition ne le dévorait pas; les circonstances seules ont fait sa fortune et lui ont valu beaucoup d'ennemis.

Promu général et commandant de l'École de cavalerie, notre colonel a été remplacé par M. Martin de Boulancy, écuyer non moins remarquable. Comme cela arrive toujours, le nouveau chef a voulu faire autrement que son prédécesseur. Huit jours après son arrivée, le régiment se voyait bouleversé de fond en comble. Les chambres étaient tenues avec la même régularité, seulement le bout des manteaux était tourné à droite, sur la planche aux bagages, au lieu d'être placé à gauche, comme cela se faisait depuis le siège d'Anvers auquel le corps avait assisté. On inaugura une nouvelle manière de rouler les brides, de ployer les couvertes à cheval. La grande question fut celle de l'ajustage du boucleteau des licols d'écurie. Cinq minutes après le départ des escadrons pour la manœuvre ou la promenade, il ne devait plus y avoir, dans la cour, trace de ce que l'on appellera l'oméga de la digestion des chevaux. Le maniement du balai tenait alors une grande place dans l'instruction et la vie du cavalier.

De la manière dont la litière était entretenue et roulée dépendait l'avenir du maréchal des logis de semaine. En permanence derrière les chevaux, la

vannette à la main, les gardes d'écurie recevaient avec componction le crottin qui, lorsqu'il souillait la paille, était enlevé avec grand soin et beaucoup de précautions pour ne pas être déformé. Quand on raconte ces histoires à de jeunes officiers, sortis tout bouillants des écoles, ils sont assez polis pour ne pas hausser les épaules, mais n'en croient pas un mot. J'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, un lieutenant-colonel, dont un des ancêtres a joué un rôle important dans les guerres de religion, s'abaisser, ou plutôt se baisser, pour joindre la pratique à la théorie et montrer aux recrues avec quelle délicatesse il fallait faire sauter les marrons dans la boîte.

Pour l'appel de trois heures, les tas de fumier étaient alignés, coupés aux ciseaux. En un mot, l'application stricte du service intérieur, la revue des pantalons de cheval n° 2 retournés, la préoccupation de présenter des chevaux en bon état à l'inspection générale, formaient le bagage du commandement, habitué aux délices d'une longue paix et découvrant, chaque jour, de nouvelles merveilles dans le texte des règlements.

Il y avait deux adjudants-majors qui, on demande pardon de l'expression, étaient de vrais chiens de quartier. J'ai oublié leurs noms et me souviens seulement qu'ils étaient connus sous ceux de « Fadard » et « Rabiot ».

Rien ne leur échappait; la punition suivait immédiatement la faute. Ils avaient accaparé toute l'autorité. Jamais il ne serait venu à l'idée d'un capi-

taine commandant de les remettre à leur place, en les engageant à ne pas s'occuper de ce qui ne les regardait pas. Leur surveillance ne nuisait pas, j'en conviens, à la bonne tenue du régiment, mais était bien agaçante. Les temps sont changés, et, grâce aux généraux du Barail et de Galliffet, ces procédés ont disparu pour restituer à chacun sa part complète d'action, ce qui n'empêche pas beaucoup de chefs de corps de regretter les fameux adjudants-majors d'antan.

Fils d'un général de division tué à Eylau, mon capitaine commandant jouissait d'une grosse fortune, qu'il mettait dans la poêle pour mieux fricasser les écus, qu'il a toujours fait rouler sans jamais penser à les entasser. Il y a mille aventures, plus extraordinaires les unes que les autres, à raconter sur son compte. Il avait pour Pylade le fils d'un maréchal de France, qui n'engendrait pas la mélancolie. Après un copieux dîner au café Véron, il leur prend, un jour, fantaisie de faire une chasse à courre dans Paris; ils somment le patron de l'établissement de courir comme un cerf. Saisi de frayeur et connaissant ses clients habituels, qui étaient à ménager au point de vue des dépenses, il prend ses jambes à son cou, se sauve dans la direction de la Bourse et tombe sur la place. On le ramène chez lui dans un cabriolet qu'escorte la foule faisant une ovation aux deux chasseurs, qui sonnaient des fanfares à pleins poumons.

On m'a raconté que lorsque le régiment était à

Niort et commandé par l'oncle de mon capitaine, M. Partouneaux, il s'était passé un fait assez étrange. Des escapades bruyantes ayant quelque peu dépassé les limites de la tolérance, le colonel avait mis pendant quinze jours aux arrêts de rigueur son bouillant neveu et fait placer un factionnaire à sa porte pour l'empêcher de recevoir des visites. Il ne lui en avait pas moins exprimé le regret qu'il éprouvait de ne pas le voir à une soirée donnée en l'honneur des autorités civiles, avec lesquelles la garnison vivait en bonne intelligence.

Il est évident que le captif se moquait de cette réception comme du pivot de conversion. Mais il était vexé de la mesure rigoureuse prise à son égard; ce lancier, dans son antichambre, l'exaspérait. Il lui faisait servir les repas les plus variés avec accompagnement de vins et liqueurs assortis, sans penser, cependant, à le mettre en état d'oublier sa consigne. Une idée lumineuse, diabolique si l'on veut, lui passe par la tête. Il assistera à la soirée sans compromettre le gardien vigilant. Son ordonnance est envoyée au quartier, et revient avec quatre braves lanciers, qui chargent sur leurs épaules une caisse à l'adresse du chef de corps. On croit à une surprise aimable de la part des officiers; tout le monde recule d'horreur quand on voit sortir, comme un diable de sa boîte, le capitaine en grande tenue. Le colonel se fâche tout rouge, la tante intervient, et tout le monde plaide les circonstances atténuantes en faveur du coupable, qui en avait fait bien d'autres.

A Tours, il entre à cheval au café de la ville et d'un bond est sur le billard, que l'on est obligé de démonter pour permettre à sa jument *Bastringuette,* qui s'y refusait, de quitter cette position élevée.

Ces mœurs ne sont plus de notre temps. Portaient-elles un préjudice sérieux à la constitution de l'armée ? On a connu de brillants officiers de cavalerie, dont la jeunesse a été très orageuse et qui, plus tard, n'en ont pas moins acquis une réputation justifiée par leurs grandes qualités professionnelles. Le poulain qui, de bonne heure, jette ses gourmes et casse sa longe, vaut toujours mieux que celui d'un tempérament lymphatique et ayant bon air. L'entrain d'un officier d'avant-garde ne paraît pas devoir se compléter, de toute nécessité, des vertus bourgeoises d'un bon père de famille et de la régularité de mœurs d'un puritain. Conflans, Lauzun, Lassalle, d'autres encore, n'ont pas mené une vie destinée à servir d'exemple aux pensionnaires des maisons d'éducation, et ils passeront toujours, cependant, pour de grands cavaliers.

Mon premier colonel ayant manifesté l'intention de me voir suivre les cours de Saumur pour gagner, en deux ans, les galons de sous-officier, son successeur n'entendait pas de cette oreille, sous prétexte que je n'étais pas assez solide pour supporter les exercices militaires de l'École. Il fut assez bon pour ajouter que mon avancement ne se ressentirait en rien de ma présence effective au corps.

Voilà pourquoi je n'ai jamais eu l'insigne honneur

de prendre le point de direction sur la cheminée du bateau à vapeur de la Loire. A mon grand regret, il ne m'a donc pas été donné d'entendre énoncer sur le *Chardonnet,* on dit aussi le *Chardonneret,* les grands principes de la charge et du ralliement.

La valeur, l'audace, l'impétuosité de la troupe, l'exemple des chefs, l'action de serre-file, l'appui moral que donnent les soutiens, le maintien de l'ordre et de la cohésion, tout cela, paraît-il, s'effaçait devant un effet de voix, une intonation type, auxquels on attribuait les mêmes propriétés qu'aux trompettes de Jéricho. Il est vrai que j'étais grandement dédommagé de cette privation en prenant part, sur le terrain de manœuvre, aux sublimes évolutions qui précédaient l'inspection générale.

Rien n'était plus imposant que les commandements :

Sur la tête du 3ᵉ *escadron, la gauche en tête, formez la colonne serrée.*

Sur le 2ᵉ *escadron, face en arrière, ordre inverse en bataille.*

Les guides généraux de droite et de gauche partaient à fond de train pour tracer la ligne ; c'est avec anxiété que tout le monde attendait le commandement : *Marche !*

« La ligne, disait le lieutenant-colonel, est la volonté du chef; quiconque la dépasse commet une désobéissance ; toute désobéissance est punie par les règlements militaires, etc. » Il me semble encore entendre l'observation chère au colonel : *La tête*

directe! Malheur à celui qui était assez audacieux pour esquisser un temps de trot à l'anglaise. Il succombait sous le poids des imprécations de tous ses supérieurs, était regardé comme une forte tête, un homme dangereux.

Tout cela me paraissait peu répondre à l'idée que je m'étais faite de la carrière que j'avais embrassée volontairement. Aussi, à la première inspection, me suis-je empressé de faire la remise de mes galons de brigadier pour aller tenter fortune en Afrique, ne me rappelant pas que pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

CHAPITRE II

ALGÉRIE.

I. — Les chasseurs d'Afrique. — La tribu. — Son fonctionnement. — A l'affût. — Les lions. — Sidi. — La chasse. — L'alfa. — Le général Pélissier et son cocher.

II. — Caractère du général Pélissier. — Ses écarts de langage. — La colonne des pisseuses. — Mme la générale. — Le respect du galon. — Les duels.

III. — D'Oran à Mostaganem. — *La Dame blanche.* — De Tlemcem à Oran. — *La Jument de l'Arabe.* — L'escorte du Trésor. — L'esprit de corps. — Le capitaine Doineau. — Jours heureux. — La chanson du 2e de chasseurs d'Afrique.

IV. — *L'officier d'Afrique.* — Un article du *Figaro.* — Coups d'encensoir et éreintement. — La correction des jeunes. — L'abrutissement des anciens. — L'absinthe. — Le savant et le sachant. — L'engouement du jour. — La guerre d'Afrique. — Un peu de justice pour les vieux serviteurs. — Nouvel article du *Figaro.* — Conclusion.

I

En ce temps-là, les régiments de chasseurs d'Afrique étaient la tradition vivante de la pratique de la guerre. Ils représentaient la gloire acquise dans les combats et de brillants assauts. On ne les en considérait pas moins comme le refuge des pécheurs, parce qu'ils étaient composés de sous-

officiers et de brigadiers qui avaient rendu leurs galons pour servir en Algérie, d'hommes libérés des bataillons d'Afrique ou des ateliers de travaux publics. Des détachements annuels, tirés des corps de la métropole et désignés lors des inspections générales, complétaient les effectifs.

Grâce à la manière de vivre en *tribus,* la camaraderie la plus franche régnait dans les escadrons. Les corps qui n'ont pas fait campagne peuvent difficilement se rendre compte des avantages inappréciables qu'offre une association de cavaliers, à la tête de laquelle se trouve ordinairement un brigadier. Voici comment fonctionne ce phalanstère. Dès que l'on arrive au bivouac et que les chevaux sont entravés à la corde, celui-ci va au bois, celui-là à l'eau, un troisième astique les mors, graisse les armes et les étriers, pendant que les autres dressent et alignent les tentes. Cinq minutes après, le café et la soupe sont sur le feu. Chacun a mis la main à la pâte. Ce collectivisme établit le contact des cœurs, remplit le ventre, deux facteurs indispensables pour faire la guerre. Le prêt forme une masse commune pour les dépenses générales, tabac, sucre, café, lard, etc. Dans les trois provinces, on n'a jamais vu un chef de tribu manger la grenouille.

Quoique n'ayant pas fait un stage dans un cercle en renom ou chez Voisin, le cuisinier est toujours un professionnel hors ligne, capable de rendre des points à celui de l'état-major. Il brille dans l'art de confectionner un fromage de pied de bœuf, un frich-

tique de tortues, un ragoût de chameau, et se surpasse dans l'accommodage de la turlutine. La *Cuisinière bourgeoise,* ce *vade-mecum* de la vestale et du pontife du fourneau, ne donne pas la recette de ce mets, autrefois si en honneur en Algérie, dont j'ai conservé un savoureux souvenir. On va essayer de réparer cet oubli. Prenez du biscuit, rien de celui de Reims ou de la maison Guillout, du vulgaire biscuit de l'administration, concassez avec la hache de campement pour le réduire en poussière. Faites revenir des oignons dans une bonne portion de graisse, remplissez la gamelle d'eau, jetez-y, lorsque l'ébullition se produit, votre biscuit que vous laisserez bouillir une heure. Salez et poivrez, servez chaud, et vous vous passerez longtemps la langue sur les lèvres après avoir savouré ce plat délicieux, que le père Bugeaud ne dédaignait pas.

Devant son fourneau, établi à l'aide de quelques pierres, le cuisinier fume tranquillement sa pipe roustie sans se préoccuper de ce qui se passe dans l'escadron; son cheval et ses armes sont soignés et entretenus par les camarades, qui prennent aussi la garde pour lui quand son tour arrive. Il aime assez faire les provisions lui-même, non avec l'intention de secouer l'anse du panier, mais parce qu'il a une connaissance exacte des habitudes des mercantis qu'il honore de sa confiance. Il entretient aussi des relations suivies avec l'escouade des soldats de l'administration, préposés au service de la boucherie, ce qui lui permet de se procurer, de temps en temps,

une épaule de mouton, un filet de bœuf, ou autres morceaux choisis ne figurant pas dans la catégorie de ceux destinés à la troupe.

Les procédés employés pour se procurer des subsistances, en dehors de celles prévues par M. le sous-intendant, ne sont peut-être pas toujours orthodoxes. On n'en est pas moins obligé de reconnaître que ces infractions aux règlements sur les subsistances et aux instructions relatives à l'alimentation des troupes n'ont jamais nui à la santé du soldat. Aussi peut-on se montrer indulgent vis-à-vis de braves militaires, dont le nom ne passera pas à la postérité comme celui de Parquin, qui ne se faisait aucun scrupule de vendre à l'ennemi l'avoine des chevaux de son escadron.

En garnison comme en plaine, la tribu se réunit toujours au grand complet, à la tombée de la nuit, pour prendre le *caoua* (café), agrémenté, quand la chose est possible, d'un pain blanc vulgairement appelé *mousseline*. Assis à l'orientale, sur une couverte à cheval, on rappelle le dernier combat et ses péripéties, on commente la répartition de telle ou telle razzia et l'on rit à gorge déployée en pensant aux bons tours joués aux mercantis. L'extinction des feux met un terme à cette conversation très animée, entremêlée de chansons et de monologues, qui n'ont pas trouvé place dans la collection des ouvrages destinés à l'éducation de la jeunesse. Au bivouac, la veillée se prolonge un peu plus tard qu'au quartier. Sous le magnifique ciel étoilé de l'Algérie, au milieu

des palmiers nains, des chênes verts, dans le silence de la nuit, on parle de la France, des siens. Aussi est-ce avec beaucoup de peine que l'on se sépare pour regagner la tente où, couché sur la terre, entortillé dans le manteau avec le capuchon rabattu sur le nez, la selle paquetée pour oreiller, on s'endort sans se soucier du lendemain, tout comme un grand capitaine la veille d'une bataille. Il arrive quelquefois que l'on est dérangé par un cheval en rupture d'entraves, qui flanque les piquets au vent. On en est quitte pour les replanter avec plus ou moins de mauvaise humeur, en attendant la sonnerie du réveil.

En 1853, il y avait dans ma tribu une forte tête surnommée le *Tueur de lions,* parce qu'il passait une partie des nuits à l'affût, ce qui lui faisait tomber pas mal de douros dans la poche. A cette époque, la place donnait 3 francs pour une hyène abattue, 1 fr. 50 pour un chacal; de plus, les peaux se vendaient très bien. Un beau jour, à brûle-pourpoint, le nommé Dupont me propose de l'accompagner dans une de ses excursions cynégétiques, nocturnes et productives. J'aurais voulu le voir à tous les diables. L'invitation avait été faite devant les camarades. A moins de passer pour une poule mouillée, il n'y avait pas moyen de reculer. On part après la soupe du soir; la première halte a lieu sur un tas de fumier où mon compagnon avait enfoui, le matin, un bourriquot trouvé mort sur la route. Avec une corde à fourrage, nous traînons l'animal jusqu'à l'endroit

où Dupont est décidé à attendre tous les fauves qui descendront de la montagne des Lions. Il me donne ses dernières instructions, me pousse dans un trou recouvert de broussailles et disparaît. Je suis obligé de me tenir à plat ventre. Les serpents glissent au-dessus et autour de mon réduit; il me semble que tous les scorpions de la terre évolutionnent sur mon corps. J'étais là depuis une heure, un siècle, quand je vois paraître à l'horizon, en pleine lune, une hyène d'une grandeur extraordinaire. Elle s'arrête, flaire, puis s'avance la crinière hérissée. Mon cœur battait bien fort, et je commençais à regretter mon brave régiment de lanciers où je n'aurais pas été exposé à de pareilles épreuves. Ma vue s'obscurcit, je ne trouve plus mon fusil, que je serrais pourtant bien fort dans les mains, et, n'ayant rien de mieux à faire, recommande mon âme à Dieu. Un coup de feu me fait reprendre les sens. Dupont m'arrache plus mort que vif de mon trou, me dit qu'il a attendu longtemps avant de tirer, espérant que je ne manquerais pas une si belle occasion de donner une preuve de mon adresse. Je n'étais pas au bout de mes peines. Il fallait porter la bête au quartier où j'arrive exténué d'émotions et de fatigues. Tout le monde me félicite sur mon sang-froid; ma réputation de chasseur audacieux va toujours grandissant, et je ne cherche nullement à mettre une sourdine à la trompette de la renommée.

La vue du lion du général Pélissier suffisait à mon bonheur, d'autant plus que ce roi du désert se pro-

menait dans une cage de fer très solide, où il vivait en bonne intelligence avec une petite chienne noire du nom de *Mirza*.

Mes cheveux se dressent sur la tête quand je pense à une autre entrevue avec un animal de la même espèce.

On me donne l'ordre d'aller communiquer la décision du rapport à un adjudant-major, dont la maison donnait, disait-on, une idée assez exacte de ce qu'avait pu être l'arche de Noé au point de vue des animaux qu'elle abritait au moment du déluge. Je sonne; une fois dans le jardin, je suis assailli par des singes qui s'emparent de mon phécy, me grattent la tête, ne veulent pas me lâcher. Un chacal tourne autour de moi, une gazelle demande une caresse pendant qu'un sanglier me passe entre les jambes et me jette à terre. L'ordonnance arrive à mon secours, me fait entrer au salon, où une délicieuse fille de l'Espagne est en train de gronder fortement un lion d'une taille respectable. Elle me prie d'attendre le capitaine qu'elle va prévenir, me laisse en tête-à-tête avec l'animal féroce qui paraissait peu satisfait des reproches qu'on venait de lui adresser. Il examine la blancheur de mon pantalon, passé le matin même à la terre de pipe, pousse un rugissement, me montre les dents, avec lesquelles il va avoir le plaisir de m'expédier dans l'autre monde.

— N'ayez pas peur de Sidi, me dit le capitaine en entrant. C'est un bon garçon; il ne ferait pas de mal à une mouche

Nouveaux rugissements, et voilà le bon Sidi qui hérisse les poils de sa moustache, agite sa queue et se prépare évidemment à me prendre comme plat du jour pour son déjeuner.

— Voyons, Charles, sois donc raisonnable. Tu vois bien que le brigadier n'est pas habitué aux allures de ton lion. Allons, Sidi, ici, et couchez-vous.

L'animal obéit. Je me retire en remerciant chaleureusement du regard la charmante Rita, qui venait certainement de me sauver la vie et dont j'avais pu admirer, malgré mon trouble, les charmes modelés sous sa gandoura d'étoffe légère.

Quelques jours après, le capitaine était obligé de tuer cet excellent Sidi, qui, par distraction, sans doute, avait pris la tête de son ordonnance pour jouer aux boules avec les quilles des animaux de cet Éden, où j'aurais risqué volontiers d'être pendu pour chiffonner la toilette de la gracieuse Espagnole qui, après m'avoir fait échapper à un grand péril, me précipitait dans un enfer où je ne rêvais que de l'Andalousie et du reste.

Lorsqu'il commandait le bureau arabe de Tlemcen, le capitaine Doineau avait l'habitude de se promener sur le Méchouar avec deux lionceaux. Ce sont les derniers animaux de cette noble race que j'ai eu l'avantage de voir en liberté, d'éviter surtout. Ils avaient été enlevés par un Sidi Embarek quelconque, pendant que les auteurs de leurs jours avaient été aux provisions. Il ne m'est jamais venu à l'idée de détourner des mineurs dans des conditions sembla-

bles. J'ai toujours préféré le rocher couronné de myrtes et d'aloès aux ravins où l'on risquait de se trouver en présence d'une panthère, comme cela est arrivé à un malheureux caporal de chasseurs à pied, qui s'était égaré au Mansourah, dont on n'a retrouvé que les os.

Quand je songe à ces histoires, je m'avoue que je n'y ai pas joué un rôle brillant. Il n'est pas donné à tout le monde de s'appeler Gérard, Pertuiset, Bombonnel, Chassaing, même Dupont, encore moins Tartarin.

De mon temps, le cavalier allait à la chasse avec son fusil d'ordonnance, des munitions empruntées à ses cartouches, qui ne renfermaient pas, comme aujourd'hui, le secret de la victoire. Le plomb et la poudre du gouvernement servaient donc non seulement à abattre l'Arabe, mais encore le poil et la plume que l'on rencontrait. En garnison, la blouse sur le dos et le pantalon de treillis dans les bottes, l'ami Lasauge, spécialement chargé de l'approvisionnement du Château-Neuf et de la popote des officiers, partait, le soir, en compagnie d'un muletier, traînant un cheval de bât par la figure. Le massacre commençait au point du jour, et, avant la tombée de la nuit, les deux hommes rentraient en ville avec une abondante provision de perdrix, d'outardes, de lièvres, de sangliers, etc., etc. *Cadour,* qui était parti sans entrain, relevait la tête et se donnait un air d'importance, absolument comme s'il portait les reliques de tous les marabouts de la province. Après

avoir été un brillant cheval d'escadron, ce vieux serviteur avait été versé à l'écurie des fourgons, où on ne l'employait que de temps en temps pour lui dégourdir les jambes.

En plaine, aussitôt que les chevaux étaient à la corde, un homme par tribu s'éloignait du camp et revenait bientôt avec un chapelet de perdrix rouges qui, cuites dans le riz, n'en étaient pas moins dures comme du chacal. Comme les sangliers se rencontraient par troupeaux, on agrémentait volontiers le menu de l'ordinaire d'un cuissot, laissant le reste de la bête aux carnassiers. En 1853, les cailles tombaient approximativement rôties dans la gamelle. Jamais je n'ai mangé autant de pâtés qui, assaisonnés avec art et épices, auraient rendu des points à ceux de Pithiviers, Chartres et autres lieux.

La corvée d'alfa était toujours suivie d'une chasse à courre dont les pauvres gazelles faisaient les frais.

En ce temps-là, on se mettait toujours en selle au son des fanfares de l'espérance, sans compter avec les fatigues, comptant sur l'imprévu pour apporter quelque diversion à une existence assez mouvementée.

Au 2e de chasseurs d'Afrique, j'ai plus souvent couché sur la terre que dans un lit, et ne crois pas avoir eu une seule minute de découragement. Je prenais philosophiquement le temps comme il venait, vivais avec de bons camarades et obéissais à des chefs remplis d'indulgence pour mon inexpérience des choses du métier. Je me suis vite fait à cette vie

de devoir et d'insouciance; c'est là où j'ai passé les belles années de ma jeunesse, que je me plais à rappeler pour donner encore un souvenir à ceux que j'y ai connus, hommes et chevaux.

Une histoire intime de la vie de Turenne prouve que pour un valet de chambre il n'y a pas de grand homme. Lorsqu'il commandait à Oran, le général Pélissier a pu se rendre compte de cette vérité. Il habitait le Château-Neuf, ancienne citadelle au temps des beys. Avant son déjeuner, il venait fumer un cigare dans le jardin où, en compagnie du colonel Pourcet, chef d'état-major de la division, du commandant Cassaigne, son aide de camp, il s'occupait des affaires de la province, s'arrêtant volontiers devant la cage du lion, qui se laissait caresser, sans prendre un air trop rébarbatif. Le général vivait en assez bonne intelligence avec son entourage, où l'on ne faisait plus attention à ses boutades quotidiennes. On lui connaissait un caractère désagréable et un cœur d'or, une énergie indomptable pour tout ce qui concernait le bon renom de l'armée.

Il avait des emportements terribles. Il aimait beaucoup le commandant Cassaigne. Un jour, cet officier, qui était alors capitaine, lui rend compte d'une mission qu'il vient d'accomplir par son ordre. Le général prétend que ses instructions ont été mal comprises et s'oublie jusqu'à lever la canne sur son subordonné. Celui-ci saisit un pistolet dans la fonte de sa selle, ajuste le chef qui venait de l'insulter. La capsule rate.

— Capitaine, vous garderez les arrêts huit jours pour le mauvais état de vos armes.

A partir de ce moment, il prend cet officier en grande amitié, en fait son confident, son ami. On l'a vu pleurer à chaudes larmes lorsqu'il a appris que le lieutenant-colonel Cassaigne venait d'être frappé mortellement dans la journée du 8 septembre devant Sébastopol.

Un autre accès eut des conséquences peu agréables pour lui, mais bien risibles pour ceux qui furent témoins de l'aventure.

Son cocher, le fameux Lapeyre, cavalier de deuxième classe au régiment, avait soin des chevaux et fort bon air sur son siège, le fouet à la main. De plus, il connaissait l'heure exacte à laquelle il devait s'arrêter devant la maison où le général se plaisait à tenir compagnie à la femme d'un consul. Un jour qu'il avait tapé sur la peau de bouc un peu plus que l'ordonnance et la sobriété ne le prescrivent, afin de se faire une opinion nouvelle sur la qualité du vin d'Espagne, il descend la rue Napoléon à fond de train, renverse un Maltais sur la place Kléber, prend le chemin de la Marine et, après quantité de détours, rentre au Château-Neuf à une allure désordonnée. Avant de descendre de voiture, le général lui applique un vigoureux coup de badine et accompagne le geste d'expressions significatives.

Lapeyre, insensible à cette correction, se plaint simplement que les réparations réclamées au génie depuis longtemps ne sont pas encore faites à l'écu-

rie. Pélissier trouve un autre aliment à sa colère, et entre dans le bâtiment pour s'assurer de l'état du casernement. Deux minutes après, on l'entend pousser des cris à faire croire qu'on l'écorche. Le poste sort pour voir ce qui se passe. Le cocher avait empoigné le général, qu'il avait déculotté, et était en train de lui administrer une fessée de première classe. Malgré mon grand respect pour le commandant de la division, j'avais une envie folle de rire. Nous arrachons la victime à son bourreau, qui, enfermé sans retard dans un noir cachot, dut réfléchir sur son algarade et aux conséquences inévitables qu'elle ne peut manquer d'entraîner.

Une heure après, les portes de la cellule s'ouvraient à nouveau, et, le lendemain, Lapeyre continuait à pontifier sur son siège.

II

J'ai une grande vénération pour la mémoire du maréchal Pélissier, sous les ordres de qui j'ai eu l'honneur de servir. J'étais un trop infime personnage pour avoir à supporter ses boutades, et n'ai conservé de lui que le souvenir de la gloire impérissable dont il a entouré nos étendards.

Il s'appelait *Aimable* de son petit nom, et, en maintes circonstances, a prouvé qu'il ne justifiait

pas les prévisions de ceux qui l'avaient tenu sur les fonts baptismaux. Par quelques traits, on fera connaître son caractère.

Il donne un bal au Château-Neuf, et la consigne que la fête sera terminée à deux heures du matin. Pour justifier cette mesure, il avait invoqué des raisons qu'il est inutile de noter ici. Comme les divertissements étaient assez rares à Oran, les invités se laissèrent entraîner par le tourbillon des valses avec la gracieuse complaisance du chef d'orchestre. A deux heures dix minutes, une escouade de troupiers envahissait la salle, éteignait les lumières, à la grande stupéfaction des uns, au suprême contentement de beaucoup d'autres.

Lorsqu'il était gouverneur général, le maire d'Alger l'entretenait continuellement de la dépopulation, qui lui donnait des craintes pour l'avenir de la colonie. Pélissier ordonne le simulacre d'une attaque de nuit par la flotte. Toute la ville se porte sur les quais pour assister à ce spectacle, et, neuf mois après, les registres de l'état civil servent de documents irrécusables pour constater l'influence de la poudre à canon sur les naissances.

Un jour, il a une altercation avec un préfet, dont l'administration cherchait déjà à tirer tout doucement la couverture à elle.

— D'un coup de plume, lui dit-il, on fait un fonctionnaire comme vous, et il faut plus de trente ans de service pour arriver général. Maintenant, faites-moi le plaisir de me montrer si vous êtes bossu.

On connaît le mot d'un général de l'armée du Rhin : « Si Pélissier était ici, il nous sauverait, et j'irais lui baiser le derrière, s'il le fallait. » Et moi donc, qui avais eu le singulier privilège de voir « ses deux grosses joues » rougies sous la main vigoureuse de son cocher, qu'il n'aurait pas manqué de montrer aux Allemands le jour où ils se seraient permis de faire allusion, devant lui, à toute idée de capitulation!

La division de Tlemcen était alors commandée par le général Cousin-Montauban, qui avait femme et beaucoup d'enfants. Plus tard, il a acquis une grande réputation dans une expédition lointaine. Comme ministre, il a vu son administration sévèrement critiquée lors de la chute de l'empire. Son fils a été un des brillants officiers de cavalerie de notre époque. Les deux étoiles ne lui ont jamais fait oublier les camarades de la première heure, ni le bon temps où il sautait les murs du quartier de la Mosquée.

On faisait des sorties fréquentes pour aller mettre à la raison les Beni-Snassen, peu disposés à courber la tête devant les bataillons et les escadrons qui leur chantaient les louanges de la civilisation avec accompagnement de coups de fusil et de sabre. On n'en bénissait pas moins ces dissidents qui, en dehors de l'inévitable razzia, nous procuraient le plaisir de sortir des limites étroites de la garnison. Une colonne est formée au moment où l'on s'y attendait le moins. Le général arrive en tête avec toute sa smala. On

voit, pour la première fois, des amazones prendre le rôle de femmes guerrières au milieu de l'état-major.

A un kilomètre, on sonne *halte!* et l'on reprend la marche qui, quelques minutes après, est encore arrêtée par le même coup de trompette.

Lorsque l'animal porte quatre jours de vivres, il faut prendre bien des précautions pour ne pas le blesser, passer la main sur le garrot pour relever la couverte, ne pas déranger le paquetage. Aussi, avec tout l'attirail que l'on a sur la selle, on évite, autant que possible, de mettre pied à terre, et, quand on est obligé d'en arriver là, on place souvent le cheval dans un fossé pour passer la jambe par-dessus la croupe avec moins de difficultés. Ces sonneries agaçaient tout le monde. On en connaît bientôt la cause. La femme du général et ses trois filles avaient successivement besoin de... s'arrêter, ce qui nécessitait l'intervention du trompette dans les conditions que l'on vient d'indiquer. Comme la gaieté ne perd jamais ses droits, la sonnerie avait pour écho, dans l'escadron, le refrain d'une vieille chanson où il est question de pluie et de bergère. Pour comble de malheur, on rentre à Tlemcen sans avoir vu l'ombre des tribus soulevées et encore moins la trace du troupeau. Ce n'était vraiment pas la peine de rester quatre jours dehors, en aussi bonne compagnie, pour combattre uniquement la sécheresse par une humidité aussi anodine. Dans la province, on a parlé longtemps de cette *colonne des pisseuses* qui, nous

a-t-on dit, avait intéressé la famille du général ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a beaucoup fait bougonner l'officier et le cavalier.

La maman des demoiselles en question n'avait pas froid aux yeux. Elle s'assurait de la tenue du poste de police comme un véritable adjudant-major, et ne reculait pas devant une ronde de nuit pour voir si les sentinelles n'étaient pas endormies. Comme elle se mêlait beaucoup de ce qui ne la regardait pas, qu'elle en prenait trop à son aise avec le service, on lui a joué quelques bons tours.

Un chasseur d'Afrique se serait cru déshonoré, si on l'avait rencontré en ville avec un paquet à la main, à plus forte raison à cheval. Mme la générale donne l'ordre à un planton d'aller lui chercher des gâteaux, qu'elle a commandés chez Thomas, le pâtissier de la rue de Paris. Le cavalier est trop galant pour refuser à une femme de faire une corvée non prévue par les règlements. L'ordre, du reste, était donné sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Il obéit et revient bientôt au galop, après avoir rempli sa mission.

— Et les gâteaux?

— Les voici, madame.

Il retire son taconnet (shako) et vide ses poches remplies des précieuses friandises réduites en miettes

Une autre fois, c'est un bonnet à fleurs qui arrive aplati comme une galette, serré sur la fonte par la courroie de guindage.

Quand elle se plaignait à son mari de la manière

irrespectueuse, inconvenante, dont ses commissions étaient faites, le général l'envoyait promener et se frottait les mains en constatant qu'on avait maintenu les bonnes traditions dans le régiment, qu'il avait commandé avec éclat.

On avait le respect de soi-même, de l'uniforme, du galon. Au colonel Rame, enlevé, en une heure, par le choléra, succède M. de Jourdan, beau cavalier qui, lui aussi, devait bientôt succomber aux atteintes du terrible fléau. Il n'avait jamais servi qu'en France et, en débarquant à Mers-el-Kébir, oublia de laisser, sur le port, un bagage, que l'on a généralement l'habitude de jeter dans le golfe avant de prendre pied sur la terre d'Afrique. Au grand étonnement de tout le monde, on apprend qu'il a fait commander un brigadier pour le suivre dans ses courses à cheval. Les colonels de l'Estang, Servat de l'Aisle, Oudinot, Randon, Montauban, Rame avaient toujours pris un cavalier, qui tenait leurs chevaux quand il leur arrivait de mettre pied à terre. Un gradé ne pouvait évidemment pas s'abaisser à ce que l'on considérait, à tort ou à raison, comme un acte frisant quelque peu la domesticité.

Quand on entre dans la carrière militaire pour obéir à la loi ou volontairement, on est exposé à avaler bien des couleuvres; il y a certaines corvées désagréables par lesquelles il faut passer sans murmurer. Mais, du moment que vous êtes appelé à commander à quatre hommes, vous jouissez d'un prestige qui, dans son petit éclat, vaut celui des

grades les plus élevés, tout étant relatif dans ce bas monde. J'ai eu pour chef d'escadrons un homme aimable, brillant officier, blessé mortellement comme général dans la guerre de 1870. Par ses qualités physiques et professionnelles, il justifiait son avancement, ce qui n'a pas empêché qu'on l'attribuait à une action de sa vie que l'on considérait comme entachée de courtisanerie. Il paraît qu'étant sous-lieutenant de hussards, il avait aidé un prince du sang à remettre son sous-pied, et, comme son tour de passer lieutenant arrivait peu de temps après, on s'est empressé de tirer un corollaire de ce qu'on appelait son abaissement. Il faut distinguer entre la courtoisie et la flagornerie. Un de mes chefs sort d'une réunion en même temps que moi; je ne me fais aucun scrupule de l'aider à mettre sa capote, mais ne me précipite pas pour la lui présenter. S'il me demande, au contraire, de la lui passer, je fais la sourde oreille et me retire sans penser que je viens de manquer à mon supérieur.

Ces mœurs-là avaient du bon, et j'arrive à l'histoire de mon nouveau colonel et de son planton.

Tous les brigadiers se réunissent : il est décidé, à l'unanimité, que complète liberté sera laissée à chacun pour faire cesser, au plus vite, un état de choses contraire à notre dignité. Le tour de service tombe sur un ex-élégant de Paris qui, après avoir croqué un héritage, et été mis à la portion congrue par son père, est passé du camp des inutiles dans celui de l'armée. Il monte à cheval, se tient à une respec-

tueuse distance du colonel qui, en mettant pied à terre, lui tend la bride de sa monture. De X... appelle un des nombreux mouquiaquious, qui se font traîner, en ville, à la queue de nos arbicos, lui donne la modique somme de cinquante centimes, en lui faisant signe de prendre l'animal et de le promener. Le chef de corps est interdit, ne sait pas ce que cela veut dire, apostrophe violemment le brigadier qui, avec beaucoup de sang-froid, lui dit qu'il lui est impossible de faire une chose incompatible avec son grade. Il est mis en prison. Le lendemain, la scène se présente sous un nouvel aspect. Menacé du conseil de guerre pour refus formel d'obéissance, le brigadier attache, à un anneau de la cour du quartier général, le cheval, qui casse bientôt sa longe et rentre au quartier la selle sous le ventre et la bride en morceaux.

Le lieutenant-colonel de Lascours intervint, fit comprendre que les mœurs du régiment différaient quelque peu de celles des corps de la métropole, et, invoquant les précédents, n'eut pas de peine à faire revenir le colonel sur sa première décision. Il y avait alors quatre escadrons à Oran, à seize brigadiers chacun, cela faisait soixante-quatre gaillards avec qui il aurait fallu s'aligner successivement, si on avait violé le serment solennel de ne pas laisser porter atteinte aux prérogatives du grade.

Je suis amené, incidemment, à parler des duels.

A la suite de discussions plus ou moins futiles, rarement pour des raisons sérieuses, on se levait sou-

vent avant le soleil pour aller en découdre, sur le terrain, avec des sabres fraîchement aiguisés par l'armurier et coupant comme des rasoirs. L'insouciance emboîtait le pas aux adversaires, pendant que les témoins s'entendaient sur les suites à donner à l'affaire qui, à Oran, se réglait dans le ravin près de la mer.

J'ai failli voir se renouveler le combat des Trente. Dans l'escadron voisin, on avait fait des gorges chaudes, avec accompagnement d'appréciations peu charitables, sur la mésaventure d'un brigadier de mon peloton qui, surpris en flagrant délit de conversation intime avec la fille d'un notable commerçant, avait été obligé de sauter par la fenêtre et de rentrer au quartier dans la tenue de notre grand bisaïeul Adam. Il est décidé que l'on demandera à nos camarades de vouloir bien nous faire l'honneur de nous accompagner dans l'allée d'aloès. Là, on verra si leur sabre est aussi pointu que leur langue. On répond avec empressement à notre invitation, et il est convenu que les rencontres se succéderont par groupes de deux contre deux. La première aurait pu avoir des conséquences fatales. Le colonel, ayant eu vent de l'affaire, fit filer immédiatement un escadron pour la plaine des Andalouses où l'on mettait les chevaux au vert. On arrêta ainsi un mouvement qui se propageait déjà parmi les sous-officiers et gagnait les cavaliers.

La série des duels qui ont eu lieu au régiment pendant que j'y étais dépasse, en nombre, celle de

Jean Gigon, et cela n'a jamais nui à la bonne camaraderie, au contraire. Ces promenades matinales n'étaient pas encouragées par l'autorité, mais tolérées, parce qu'on savait que si nous n'étions ni des héros ni des sages, nous n'en possédions pas moins, au milieu de nos bonnes et mauvaises qualités, une qui a bien sa valeur, l'estime de soi-même.

J'ai conservé le meilleur souvenir de mon séjour en Algérie. Si je n'ai pas capturé Abd-el-Kader, c'est que la chose avait eu lieu avant mon arrivée, ce qui ne m'a pas empêché de parcourir la province d'Oran dans tous les sens, dans des circonstances assez accidentées pour me faire apprécier l'inestimable avantage de la vie des camps sur celle des garnisons.

III

J'ai toujours eu un goût très prononcé pour le théâtre. Lorsque j'étais au lycée, il m'est souvent arrivé, pendant les congés et vacances, de me passer de dîner pour avoir une bonne place à la queue de la Comédie-Française. Je m'installais sous les arcades du Palais-Royal à cinq heures, les bureaux n'ouvrant qu'à sept heures. Voilà un exemple de patience que je suis fier de citer, parce que, dans d'autres circonstances plus sérieuses, je n'ai pas toujours fait preuve de la même qualité. J'ai vu Rachel

dans tous les rôles de son répertoire et me souviens des vives émotions que me donnait le jeu de la grande tragédienne. Même empressement pour les autres spectacles. L'énumération des premières représentations auxquelles j'ai assisté serait longue à faire, ainsi que la liste des artistes en renom que j'ai vus. Si je parle de cette passion, c'est qu'elle n'était pas éteinte en Algérie.

Une troupe d'opéra-comique débarque à Oran, où elle a un grand succès, succès mérité surtout par le charme des artistes, côté des dames. Aussi éprouve-t-on un grand ennui quand on apprend que le directeur va donner un certain nombre de représentations à Mostaganem. Un sous-lieutenant, dont le père est considéré, encore de nos jours, comme l'un des premiers maîtres de l'art militaire, avait reçu le coup de foudre à la vue de la *prima donna*. Je m'étais un peu emballé pour la dugazon, mais le respect de la hiérarchie ne me permettait pas de tenter l'assaut d'une citadelle défendue par mes supérieurs fort empressés auprès de la belle. Je n'en étais pas moins parvenu à avoir des intelligences dans la place. La personne se montrait très sensible aux preuves que je lui donnais de mon enthousiasme, tout en lui parlant des artistes que j'avais entendus salle Favart. Une fois ses malles chargées sur la diligence, je ne pensais plus à elle et l'aurais certainement oubliée si une circonstance imprévue ne m'avait fourni l'occasion agréable de la revoir.

Un matin, le sous-lieutenant en question me de-

mande si mon cheval serait capable de faire dix-huit lieues d'une traite. Sur ma réponse affirmative, nous partons après déjeuner pour Mostaganem. De tous les côtés des bois, des taillis, des gazelles, des perdrix effarouchées. Sur la droite, une vallée; sur la gauche, des ondulations de terrain s'inclinant du côté de la mer. Par-ci par-là, un modeste monument rappelant la mort héroïque d'un officier, d'un soldat. Nous laissons souffler les chevaux à Saint-Cloud et nous débarrassons de la sueur et de la poussière de la route dans les eaux saumâtres de la Makta. A huit heures, nos brillants coursiers étaient bouchonnés et soignés au quartier de cavalerie. Bientôt après, je faisais mon entrée au théâtre, au moment même où la toile se levait sur le premier acte de la *Dame blanche*. J'étais immédiatement récompensé de ma chevauchée par un regard si tendre qu'un violent incendie éclatait dans toute ma personne. Après la représentation, je déclinais l'offre de mes excellents camarades du 4e de chasseurs d'Afrique, qui voulaient me faire connaître le quartier où l'on s'endort au bruit du claquement des becs de cigognes. A quatre heures du matin, frais et dispos, nous reprenions le chemin d'Oran et arrivions à la Mosquée trente heures après l'avoir quittée. Nous avions bien employé notre temps. Le soir, un bain maure m'enlevait les dernières traces de fatigue. Mon compagnon de route a conservé un souvenir désagréable de cette escapade, dont je n'ai eu qu'à me louer sous tous les rapports. Quelques jours après, il gar-

dait la chambre pour soigner une entorse attrapée en franchissant, avec trop d'ardeur, un obstacle cependant assez facile à aborder, que beaucoup d'autres avaient sauté sans effort.

Je n'ai pas la prétention de comparer cette course échevelée aux brillants raids accomplis pendant la guerre de la Sécession. Si j'en parle et en cite une autre, c'est uniquement pour affirmer que le cheval barbe justifie sa réputation de résistance et de sobriété.

Au moment de la guerre de Crimée, l'escadron, détaché à Tlemcen, attendait avec impatience l'ordre de rallier la portion centrale à Oran pour s'embarquer à Mers-el-Kébir. Un capitaine obtient du commandant l'autorisation d'aller voir ce qui se passe à l'état-major, et, grâce à mon cheval, me désigne pour l'accompagner avec deux cavaliers. Il y a trente-deux lieues de Tlemcen à Oran, et, dans ce temps-là, la route était approximativement tracée. On se met en route après les grandes chaleurs, et, au grand étonnement de tout le monde, nous faisons notre apparition le lendemain à la Mosquée. Le colonel ne paraît pas goûter ce nouveau mode d'information, qui ne faisait pas avancer d'une minute l'heure du départ ; tout le poids de sa colère retombe sur mon supérieur. J'avais simplement exécuté un ordre et n'étais pas fâché, surtout, d'être arrivé à bon port.

Dieu, quelle nuit ! Continuellement autour de nous des hyènes ou des chacals, des troupeaux de san-

gliers, avec cela une lune qui semblait inviter le lion à venir nous souhaiter le bonsoir. Quand nous frappions à une cambuse pour faire manger les chevaux et pour nous rafraîchir, le canon des espingoles sortait par les créneaux de la maison. Les Maltais, nous prenant pour des maraudeurs, s'apprêtaient à se défendre, et l'on avait beaucoup de peine à leur faire comprendre que l'on ne demandait qu'à leur donner des douros pour une hospitalité de quelques instants. Si le capitaine n'avait pas connu tous les idiomes du pays, il en aurait été fait de nous. Au Rio-Salado, il s'en est fallu d'un cheveu.

Cette marche de nuit, faite par des cavaliers isolés, peut paraître surprenante de nos jours, alors que la vie des régiments d'Afrique est calquée sur celle des corps de la métropole. Elles étaient communes à l'époque dont je parle, et l'on voyait souvent un officier se rendre à son poste avec deux ou trois brigadiers et maréchaux de logis appelés à changer de résidence par mutations. Les uns mettaient quatre jours, les autres trois, et, en doublant les étapes, quarante-huit heures suffisaient pour atteindre le camp désigné.

On dit que le chemin de fer a enlevé à ce pays de son originalité, dont j'ai bénéficié quand on se tannait le cuir sur la selle d'ordonnance avec des chevaux qui semblaient avoir les ailes de Pégase et des sabots d'airain.

Je ne ferai pas l'histoire de l'Arabe et son coursier et analyserai encore moins la magnifique étude

du général Daumas, mais il m'est impossible de résister à la tentation de citer une poésie qui a eu assez de vogue lors de son apparition et est complètement oubliée aujourd'hui. L'auteur est un des mes oncles, Ch. Delacour, avocat, vaudevilliste à ses moments perdus, qui, n'ayant jamais été en Amérique, me l'a laissée pour tout héritage. Elle n'est pas plus mauvaise que beaucoup d'autres. Si elle n'a pas été couronnée par l'Académie, elle a bien droit à une petite place dans des « Souvenirs » où il est si souvent parlé de chevaux.

La Jument de l'Arabe.

Tourmenté d'une faim pressante,
Le pauvre Arabe vint un jour
Vendre sa jument bondissante,
Sa belle jument, son amour.

Certes, grande était sa détresse
Pour qu'il vînt du désert mouvant
Vendre celle dont la vitesse
Devançait les ailes du vent.

Quand, dans la plaine vaste et brune,
Blanche elle paraissait aux yeux,
Elle ressemblait à la lune,
Dans la solitude des cieux.

Et l'Arabe, qui comme une ombre
Sur son dos allait voyageant,
Ressemblait à la tache sombre
Qui ternit son disque d'argent.

Combien de fois, parmi les sables,
Sa jument souffrit avec lui
Dans les déserts infranchissables!
Pourtant, il la vend aujourd'hui.

Il le faut bien. Dans sa misère,
Il n'a plus de quoi la nourrir.
Elle est si vive et si légère!
Il ne peut la laisser mourir.

Déjà d'une main dédaigneuse,
L'Européen a compté l'or,
Et déjà la belle coureuse
Va partir pour un autre bord.

L'Arabe, sous un air farouche,
Jusqu'alors cacha ses douleurs;
Mais, enfin, ces mots de sa bouche
Sortent accompagnés de pleurs :

« Toi, ma gazelle, ma mignonne,
Toi, plus douce que l'eau du ciel,
Faut-il donc que je t'abandonne
Aux mains de cet homme cruel?

Non. Reste dans ton Arabie.
Les Européens sont méchants.
Dans nos déserts passe ta vie,
Sois libre encore dans nos champs.

Bientôt, tu périras peut-être
Victime de ma pauvreté.
Mais tu verras aussi ton maître
Mourir de faim à ton côté. »

Il dit, lui caressa la hanche.
Et, repoussant le prix offert,
L'Arabe, sur sa jument blanche,
Reprit le chemin du désert.

Maintenant, un peu de terre à terre.

Une corvée assez agréable était celle qui consistait à escorter le trésor. Le détachement se composait, ordinairement, de quelques cavaliers, commandés par un sous-officier. Sa mission consistait à dé-

fendre le fonctionnaire des finances, responsable des sommes qui, chargées sur un fourgon, étaient destinées aux différents postes et services de la province; on restait plusieurs jours dehors. On n'avait qu'à se louer de l'employé de l'administration fiscale, toujours assez aimable pour vivre à notre popotte. Il est arrivé, du côté de Bel-Abbès, une singulière aventure à l'un d'eux, jeune et intéressant garçon. Se souciant peu de coucher à la belle étoile, au bivouac établi près d'un village, il va jusqu'à l'unique cambuse de l'endroit demander si on ne pouvait pas lui procurer un lit. L'hôtesse, vieille mégère édentée, lui répond que son établissement n'est pas aménagé pour loger à pied et à cheval. Pourtant, après beaucoup de pourparlers et de promesses sonnantes sérieuses, elle consent à dédoubler sa couche, ce qui valait mieux que la terre humide et dure du camp. Il revient enchanté près de nous, passe une excellente soirée où, autour d'une gamelle de punch, on lui raconte mille incidents de la conquête; on le reconduit à son logis au son d'une musique arabe avec les bidons pour instruments. Ce tam-tam l'a-t-il grisé? La chose est probable, et voici pourquoi.

De grand matin, au moment de nous mettre en route, qu'avons-nous vu? Celle qui aurait pu servir de modèle à Roybet pour ses *Propos galants* serrer affectueusement la main à ce brave garçon. Honteux de sa bonne fortune, il nous a supplié de n'en pas parler. Comme il y a plus de trente ans de cela,

je dégage ma parole en invoquant la prescription et me demande encore comment il est possible de sacrifier sur l'autel de l'amour dans de pareilles conditions. J'aurais mieux aimé une nuit de Cléopâtre avec ses conséquences.

Un mot de l'esprit de corps, qui battait son plein au 2e de l'arme.

Dans son opuscule qu'on ne saurait jamais trop consulter : *Coup d'œil sur les devoirs et l'esprit militaire,* le général A.-L. Blondel dit : « L'affection entre camarades produit, en s'étendant, l'esprit de corps, qui unit et rend solidaires entre eux les hommes d'un même régiment, d'une même arme et quelquefois d'un corps d'armée tout entier. Il naît de l'estime que chacun fait de tous, il augmente pour chacun son bien en lui-même, il produit le respect qu'on sent et qu'on exige pour le corps dont on fait partie; c'est un gage de succès, un garant de l'honneur de tous. » C'est ce qui se passait au régiment.

Je me suis beaucoup plu à Tlemcen, ville située dans une position admirable. La vue s'étend jusqu'aux Trarahs; rien n'était plus coquet et plus frais que le bois de Boulogne avec ses jujubiers, citronniers, ses allées entrelacées de lianes de toutes sortes, bordées de ruisseaux alimentés par les cascades. Les bains maures avaient bien leur charme; les cigognes sur les mosquées donnaient du pittoresque au tableau. C'est là que j'ai connu le capitaine Doineau, dont il a été tant parlé. On ne peut se faire une idée du prestige qu'il avait sur les Ara-

bes; ils se prosternaient sur son passage, baisaient les pans de sa capote. Un lieutenant-colonel de spahis, ami de mon père, m'avait recommandé à lui. Il m'emmenait souvent dans ses promenades à cheval. Sa petite maison mauresque avait une installation originale. Les sièges étaient faits avec des peaux de lions, de panthères, de lynx, de cygnes superposées; de riches panoplies garnissaient les murs, et un chaous fidèle veillait à la conservation de ce mobilier. Je n'ai eu qu'à me louer de lui. Aussi, il ne me prendra pas la fantaisie de raviver la polémique sur les avantages ou les inconvénients des bureaux arabes, constatant cependant que c'est l'administration militaire qui a solidement établi notre prépondérance dans notre grande colonie de la Méditerranée.

Avant de faire mes adieux à la province d'Oran, je dirai que si l'on sortait quelquefois des plates-bandes de la discipline pour folâtrer dans les sentiers de la fantaisie, les officiers n'en avaient pas moins une confiance aveugle dans leurs subordonnés, que l'on trouvait toujours ardents et dévoués en campagne, dans les circonstances les plus graves de la conquête. Le principe des responsabilités était en grand honneur, avait une influence salutaire sur le moral des troupes. Aussi, aux apôtres du littéral, aux abatteurs de rosée des terrains de manœuvre, on dira ceci : « Malgré leurs imperfections, les régiments de chasseurs d'Afrique, par leur recrutement et leur esprit de corps, étaient le dessus du panier des troupes à che-

val; si l'on y trouvait quelques pêches gâtées, on savait bien vite s'en débarrasser. »

Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, Cavaignac, Bedeau, Pélissier, Bosquet, Saint-Arnaud, Canrobert, Mac Mahon en faisaient le plus grand cas. L'état nominatif des officiers suffirait pour prouver que la confiance de ces chefs hors pair était bien placée. Pour le 2e de chasseurs, on a déjà cité les colonels qui, certes, n'étaient pas les premiers venus. Voici le nom de quelques capitaines : Vaterneau, Le Just, Demagny, Bachelier, de Noue, Archambeault de Baune, Cornat, pour ne citer que ceux de mon temps, qui ont été des collaborateurs précieux du haut commandement.

Pendant le temps passé en Algérie, le découragement n'est jamais monté en croupe sur mon cheval, qui a toujours galopé dans des pays où, si l'on n'assistait pas au défi de Marsyas à Apollon, on n'en éprouvait que de plus suaves émotions.

A Oran comme à Mostaganem, une de nos plus grandes distractions était de descendre aux bords de la mer pour se plonger dans les flots inondés de soleil. Il fallait se contenter de peu, et, à défaut de la pourpre des dieux et des rois, on abandonnait sur la plage le pantalon de treillis et la veste ; on se délassait dans le sein d'Amphitrite des fatigues de la journée. Puis, après s'être réchauffé sur le sable en mangeant quelques coquillages arrachés aux rochers, on remontait tranquillement au quartier. Comme preuve de frugalité, on mordait à pleines

dents dans les figues savoureuses et les pommes d'amour cueillies aux haies formant les serres chaudes du sentier azuré. Contents de notre sort, nous nous endormions du sommeil du juste, sans nous occuper des serpents, scorpions et insectes qui se propagent dans le quartier de la Mosquée depuis les temps préhistoriques.

Les jours heureux que j'ai connus alors, les joyeux ébats de cette époque entretiennent de chauds souvenirs qui, si la chose était possible, atténueraient le poids des désastres accumulés sur la France par la faute de la nation entière. Il faut, à l'heure actuelle, envisager l'avenir avec confiance, puisque l'armée a retrouvé le respect des saines traditions, la régularité de la discipline, la pratique des grandes opérations dans les exhibitions annuelles de masses manœuvrant au camp de Châlons ou dans une autre région. Ces déploiements formidables de forces militaires font surgir des foudres de guerre qui, dans des revues et brochures, se permettent de critiquer le commandement et, à la grande joie des puissances amies, cherchent à déconsidérer la cavalerie.

Sur ce, finissons, tout comme au temps de Mazarin, par une chanson, celle dont les échos du pays qui va de Tlemcen à Oran ont retenti longtemps après notre départ pour la Crimée. Elle a tenu en éveil bien des générations de cavaliers « bien faisant », et si je la rappelle, c'est pour l'apprendre au 2e de chasseurs d'Afrique, où il n'y a plus personne pour donner le *la*.

Refrain.

Escadrons, marchons (*bis*).
Chasseurs d'Afrique en avant-garde.
Escadrons, marchons,
La France nous regarde,
En avant, escadrons.

Faut-il châtier
L'Arabe et le Kabyle,
Cent contre mille,
Charger sans s'effrayer,
Chasseurs, officiers,
Notre ardeur est la même,
Et toujours le deuxième
Marche au feu le premier.

Sur son chemin,
Tout cède à l'instant même,
Et le brave deuxième
Reste seul sabre en main.
Bel Africain,
Il s'admire, il se carre,
Fumant son cigare
Sur un débris humain.

Sans rien piller,
Le chasseur fait la guerre,
A tout préfère
Ses armes et son coursier.
Mais le vieux troupier
A le cœur romanesque,
L'œil de la Mauresque
Seul peut le faire plier.

Notre bras est fort,
Et notre lame est fine;
Bône et Constantine
S'en souviennent encore.
Grâce à l'essor
De nos coursiers numides,

Sous nos coups rapides,
Celui qui tombe est mort.

D' la Porte de fer
En franchissant l'obstacle,
Un beau spectacle
A nos yeux s'est offert :
L'Atlas ouvert,
Devant notre bannière,
La France la première
A conquis le désert.

Voilà le désert,
La plaine immense et nue,
Morte, inconnue,
La bizarre Smala,
La gazelle là,
Près du chacal à l'aise,
Quand la Marseillaise
Retentit dans le désert.

Feu de tirailleurs,
Feu de mousqueterie,
Font de l'harmonie,
Qui réjouit le cœur.
Si, par bonheur,
Nous retrouvons nos frères,
Le doux bruit des verres
Charme encore le chasseur.

IV

Le jeudi 15 mai 1896, a paru, dans le *Figaro,* sous la signature de M. Gaston Deschamps, un article sur « l'Officier d'Afrique ». L'auteur a abandonné les hautes sphères de l'enseignement pour se lancer sur

le terrain de la critique et aborder, quelquefois, celui de la politique. Sa situation dans la presse l'a mis à même de visiter la Tunisie, où il a été charmé de l'hospitalité des officiers. Ce séjour lui a laissé dans les yeux et dans le cœur un trésor de visions et de souvenirs. Aussi a-t-il cru devoir payer sa dette de reconnaissance en faisant un éloge dithyrambique de ses hôtes, qu'il représente comme le type accompli de la grâce virile et sérieuse, de la courtoisie.

Cette fanfare n'a pas manqué d'avoir un écho retentissant dans le public. Par contre, on a été péniblement impressionné quand on a vu un écrivain de cette valeur avoir recours à des légendes grotesques, à des clichés usés, afin de mieux exalter ses amis d'un jour, en jetant un tombereau de déconsidération sur la mémoire des vieux officiers d'Afrique, qui ont contribué à la grande œuvre de la conquête, de la pacification.

Ne croirait-on pas que le passage que l'on va citer a été écrit en collaboration avec les pourvoyeurs des kiosques et vitrines où s'étalent les gravures et brochures sur l'armée, que l'on représente, à la grande satifaction des inconscients et des inutiles, comme une institution dépourvue de tout prestige?

« L'officier d'Afrique! Il fut un temps où ces mots correspondaient à une figure bizarre et un peu grotesque, tapageuse, vociférante et assez désagréable. Nous l'avons tous connu — au moins dans les vaudevilles — le vieux briscard, le légendaire lascar d'Alger, de Sidi-bel-Abbès ou de Batna. Pas com-

mode, nom d'un petit bonhomme ! Toujours furieux, débraillé et casseur d'assiettes. Sa tunique déboutonnée laissait voir une ceinture rouge à la Tartarin. La visière de son képi menaçait le ciel. Brave comme son sabre, mais trop disposé à laisser traîner ce sabre pour faire un bruit d'enfer sur les pavés. Querelleur quasiment professionnel. Enragé duelliste, surtout quand il flottait entre deux absinthes, ce qui lui arrivait plusieurs fois par jour. Coupeur d'oreilles, bourreau des cœurs, conquérant insupportable, colon inouï, continuellement en quête d'amourettes et de bagarres, il jurait comme un païen, clignait les yeux en célébrant le *beau sexe* et ne parlait que d'exterminer les *Arbis* et les *Bicots*. Quand il voulait vous dire un mot d'amitié, il vous appelait *espèce de Bédouin*. Du reste, sa connaissance de la langue arabe se réduisait à savoir dire : *kif-kif !* ou *macache bono !*

« Ce grognard torride, ce ramollot tropical n'existe plus. Il a rejoint, au musée des antiquailles, les Mousquetaires de la reine et le tambour-major des Cent-Suisses. Vainement, j'ai cherché des yeux ce héros burlesque. Je n'ai trouvé, de Tunis à Kairouan et de Gabès à Matmatas, ni ses jurons, ni sa blague, ni sa chique, ni sa moustache triste d'avoir trempé dans trop de vertes. Ses successeurs n'ont gardé de son héritage que les legs d'une vertu guerrière qu'on ne peut pas lui contester. »

Est-ce assez complet? La première question que l'on se pose est celle de savoir comment cette vertu guerrière pouvait s'allier à tant de vices et de défauts.

Une pareille opinion, formulée par un écrivain de talent, n'a pas été répandue sans jeter quelque perturbation dans les rangs, aujourd'hui bien clairsemés, de ceux qui ont eu le privilège de connaître, de voir à l'œuvre « ces héros burlesques » qui, à propos de l'éreintement de première classe dont ils sont l'objet, nous rappellent une boutade du prince de Ligne dans ses *Préjugés militaires*. S'adressant aux commençants, il leur dit : « Si vous ne baisez pas les pas des vieux soldats, si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, si vous n'êtes pas morts du désir d'en voir et de honte de n'en avoir point vu, quoique ce ne soit pas de votre faute, quittez vite un habit que vous déshonorez. »

Cet article a dû produire une mauvaise impression, même en Tunisie, dans le cercle des officiers qui, « en pleine barbarie (?), ont fait goûter au voyageur un parfum de bonne compagnie et d'élégante éducation ». Le colonel, qui a reçu avec tant de bienveillance les représentants de la presse, a dû être navré en lisant une pareille catilinaire contre ses anciens, dont la mémoire est honorée au corps, le souvenir précieusement conservé du Maroc à la Tripolitaine. Le jeune lieutenant, qui fait ses délices de la lecture de l'*Éducation de la volonté*, et « ne demande de permission à ses chefs que lorsqu'il est ramené vers Gabès par l'impérieux besoin de se faire couper les cheveux », n'est peut-être pas très flatté d'avoir pour saint Jean Chrysostome un journaliste qui manie le pavé de l'ours avec tant de désinvolture.

Ces « amateurs du beau sexe » sont en bonne compagnie depuis qu'un officier assis a échafaudé sa fortune politique en disant que non seulement Napoléon n'avait pas l'ombre de moralité, mais qu'il ne possédait aucun talent militaire. Depuis longtemps, les grands capitaines jaunissent sous la poussière du musée des antiquailles, où ont été les rejoindre les officiers d'Afrique qui, quoi qu'on en dise, ont bien un peu coutribué à mettre à la raison les *Arbis,* pour permettre à leurs neveux de se promener, la canne à la main, d'un bout à l'autre des trois provinces, de passer agréablement leur temps entre la lecture du roman à la mode, la cote de la bourse, en attendant les tuyaux pour la course prochaine. On n'a même plus l'ombre d'un Kroumir à éloigner des tentes, ne laissant rien à désirer sous le rapport du confortable. On comprend alors le succès de l'ouvrage de M. Jules Payot, dans lequel, à propos des exercices physiques, du surmenage, il est dit que la *Marianne* de Marivaux est « le plus admirable roman qui ait jamais été écrit », laissant l'officier perplexe pour savoir si « le repos glorieux est celui du chamois couché haletant sur son lit de granit ou celui du bœuf dans l'étable ruminant son fourrage ». Si l'*Éducation de la volonté* avait paru de mon temps, je doute fort que mes camarades y eussent cherché le secret de la victoire.

Les officiers d'Afrique, les anciens, n'étaient pas des savants, mais des sachants, qui possédaient toutes les qualités professionnelles et pratiques.

Grâce à leur énergie, à la confiance qu'ils inspiraient aux troupes, ils ont éteint le foyer de la résistance, dominé la révolte. Malgré les difficultés qu'ils rencontraient à chaque pas, l'intempérie des saisons, les fatigues et les périls, ils étaient toujours de joyeuse humeur, se mettaient en marche avec l'assurance que le succès serait la récompense de leurs efforts, de l'accomplissement d'un devoir qui n'était jamais incertain.

Pour eux, on a inventé la fameuse légende de l'absinthe. J'en ai connu qui n'ont jamais bu que de l'eau, et la bonne moitié ne s'humectait les lèvres avec la perfide liqueur que par mesure hygiénique. Il y avait, évidemment, de nombreuses exceptions ; mais, comme ces gaillards-là avaient le coffre solide, ils supportaient facilement le *bis repetita*. Un de mes lieutenants, de qui l'on disait : « Brave comme X..., mais pas plus brave », était un des fidèles du café Ghès à Tlemcen et ne serait jamais parti en plaine sans une respectable provision d'absinthe. Il est mort à quatre-vingt-cinq ans, certainement enlevé par l'abus qu'il avait fait de la *verte*. Ses parents ne lui envoyaient pas de pots de confiture ; il était bien obligé de prendre son plaisir là où il le trouvait et de satisfaire ses goûts comme bon lui semblait.

Ces fameuses habitudes de café, que l'on n'a pas manqué de mettre au nombre des causes de nos désastres, n'étaient pas si décriées autrefois. On a même vu, après la guerre, des chefs de corps faire tous leurs efforts pour les entretenir, parce qu'elles

resserraient les liens de la camaraderie, mettaient les officiers au courant de tout ce qui se passait au régiment et ne permettaient pas une scission qui, malheureusement, assure-t-on, a des tendances à se produire entre les gradés d'origines différentes.

Le marquis de Conflans, la pipe à la bouche, a toujours poussé, devant les chevaux normands qu'il montait, les escadrons prussiens. Il n'en était pas moins renommé comme un buveur insatiable, ce qui ne l'a pas empêché d'être le plus brillant entraîneur de cavalerie légère du dix-huitième siècle. Lasalle aurait été bien dépaysé au milieu des officiers gentlemen, dont on vante la correction. N'a-t-il pas été assez mal élevé pour faire envahir les salons d'un préfet par ses cavaliers, afin d'apprendre à ce fonctionnaire les égards que l'on devait à des officiers de passage dans une ville ! Les propos d'Aimable Pélissier répondaient à son caractère, et, quoique ne respirant pas un parfum excessif de bonne compagnie et de parfaite éducation, c'est avec ce langage, accompagné de la voix du canon, qu'il a pris Sébastopol, sans mettre à contribution les connaissances géographiques, topographiques, pédagogiques de son entourage, qui savait qu'un ordre bien donné remplaçait tous les commentaires sur les ouvrages traitant de l'attaque des places.

On s'est demandé, bien souvent, pourquoi cette guerre d'Afrique, dont la préparation est restée un modèle, faite au milieu de périls de toutes sortes, de difficultés pour ainsi dire insurmontables, de glo-

rieux labeurs, n'a jamais occupé dans les études militaires, pas plus que l'expédition de Crimée, la place qu'elle méritait. Cela tient aux conditions particulières où elle s'est déroulée, conditions trop différentes de celles qui pourront se présenter à l'avenir, pour permettre d'en tirer de grands enseignements. Les écrivains militaires ont cherché dans d'autres guerres un champ plus fécond de rapprochements, de comparaisons significatives. Il a fallu à l'envergure de nos jeunes officiers, qui, d'après le *Figaro*, sont, dès le réveil, « cirés, brossés, rasés, gantés, pimpants, tout prêts à conduire un cotillon », les vastes théâtres des guerres napoléoniennes, sur lesquelles ils rééditent, avec variantes et corrections, les campagnes passées.

Quand on pénètre dans l'histoire militaire de la conquête, on se rend compte que le succès est dû, en grande partie, à ces hommes, dont la vie d'abnégation méritait bien que le silence se fît sur leur mémoire. Si le débraillé, qui n'a jamais existé que dans l'imagination des *roumis* pur sang, ne les disposait pas à l'observation de la rigoureuse discipline nécessaire dans les guerres d'Europe, pourquoi leurs régiments étaient-ils appelés à former une réserve d'élite qui, en Crimée, en Italie, au Mexique, sur le plateau d'Illy, a illustré l'histoire de la cavalerie française? Aussi le général Trochu a-t-il pu dire que les travaux accumulés des généraux, des officiers et des soldats de l'armée d'Afrique avaient doté la France d'une colonie qui est, aujourd'hui, l'un des

plus considérables éléments de sa puissance politique, militaire, maritime et commerciale. C'est bien quelque chose.

Ces comparses de la « Société d'admiration mutuelle », dont on peut se moquer dans les cafés de la Rochelle et Sens, avaient plus de campagnes que nos généraux actuels n'ont de grandes manœuvres. Ils n'auraient jamais consenti à faire antichambre pour parler de leur avancement à un député ou à un franc-maçon. Prenons-les pour ce qu'ils étaient, soudards, viveurs, ignorantins si l'on veut, mais acteurs du grand drame qui se déroulait successivement dans les campagnes où se créèrent les renommées qui ont fondé les gloires des guerres d'Afrique. « On les comprend maintenant, m'écrivait un colonel, lorsqu'on a encore la chance de vivre avec la légion étrangère, insupportable en garnison, mais actuellement la première troupe du monde devant l'ennemi. »

J'étais sous l'impression de l'article du *Figaro,* lorsque j'ai eu l'occasion d'apprécier l'éclectisme intelligent du journal qui, deux mois après, à propos des *Souvenirs* du général du Barail, présentait l'officier d'Afrique sous son véritable jour. Un membre de l'Académie française, M. E. M. de Vogüé, sans jeter une pierre dans le jardin de la nouvelle génération, a parlé de l'autre, de celle qui portait des ceintures rouges à la Tartarin, dans des termes qui m'ont transporté de joie, parce qu'ils sont l'expression de l'exacte vérité. Aussi, je ne résiste pas au

plaisir de citer un passage assez original sur le recrutement des cadres :

« Au-dessous des grandes figures, les silhouettes amusantes se pressent sous le crayon du conteur.

« Cette première armée d'Afrique était une incomparable collection de types originaux, épaves du champ d'asyle, fils de famille décavés, aventuriers de tout poil, métis jetés de l'islam à la croisade, comme cet inénarrable Yusuf. Durant la longue diète d'imagination et d'action consécutive à l'établissement de Juillet, tous les excessifs qui étouffaient dans les cadres réguliers passaient la mer, allaient prendre du large et de l'air là-bas. Fondus par la discipline, nourris par la guerre, rappropriés, ceux qui en avaient besoin, par la gloire et le sang versé, ces éléments fermentaient dans le creuset algérien où se prépara pour une part le second empire. D'instinct, le prince du vague songe alla chercher dans ce cercle de grands joueurs les hommes de main qu'il lui fallait, légers de bagages et de scrupules, exempts de toute crainte, prompts à l'action et très peu tendres aux avocats. »

Malgré tout ce que pourront dire les beaux esprits, on n'effacera jamais de l'histoire des temps héroïques de la conquête les inscriptions burinées sur la brèche de Constantine, sur le rocher des Portes de Fer et celui du col de Mouzaïa, dans mille combats où les officiers ont rappelé l'âge légendaire des grandes époques. De Montagnac, Dutertre, de Géreaux, tant d'autres, dont les os blanchissent sur le sol africain,

ont prouvé que, dans l'armée française, comme au temps d'Épaminondas, on savait mourir pour le bon renom de la patrie. Si leur tunique était déboutonnée, leur ceinture rouge apparente, c'est qu'ils avaient déchiré leurs vêtements pour mourir à l'ombre des glorieuses couleurs de la France. La leçon de Sidi-Brahim ne comporte-t-elle pas un enseignement que je ne me permettrai pas de comparer à celui professé dans nos instituts militaires?

Il est grandement temps de répondre à l'appel de l'embarquement pour filer vers l'Orient et accomplir, aux frais de l'État, un voyage que mes faibles moyens pécuniaires ne m'auraient jamais permis d'entreprendre. Voilà un des nombreux avantages de la vie militaire. Je l'apprécie encore.

Au moment de mettre le pied sur le navire, je me souviens, d'après ce que j'ai lu, qu'au lendemain même de la prise d'Alger, l'armée d'Afrique était suspecte et impopulaire, que les journaux propageaient contre ses officiers les imputations les plus ridicules, les accusations les plus odieuses, les calomnies les plus étranges. Elle a laissé tomber, avec une dédaigneuse indifférence, cette campagne. C'est ce qu'auront le bon esprit de faire, dans leurs retraites, les survivants d'une époque qui a le privilège de donner de l'actualité à cette appréciation de Montluc, qui prétendait que les gens de lettres déguisent trop les choses de la guerre, et que leurs appréciations sentent trop son clerc.

CHAPITRE III

CRIMÉE.

I. — Le départ de Mers-el-Kébir. — Le *Birkenhead*. — La vie à bord. — La bénédiction de l'ermite du cap Matapan. — Abordage. — Les Dardanelles. — Constantinople. — Tempête. — Kamiesch. — Canrobert et Pélissier. — Le colonel Pajol. — La Tchernaïa. — Première nuit aux avant-postes. — Bivouac. — Les Piémontais. — Le troupeau. — Coups de canif dans le règlement. — Combat de Traktir. — Le colonel Pajol et l'armistice. — Courses de la Tchernaïa.

II. — Prise de Sébastopol. — Mon excursion à Malakoff. — Péripéties de la route. — Reconnaissance sur le Belbeck. — Le bœuf de la légion. — La vallée de Baïdar. — Petrowski. — La préfète. — Reconnaissance sur Yalta. — Ma réception par l'intendant du comte Mischeck. — L'hiver sur le plateau de Kasach. — Soirées musicales et littéraires. — Le froid du 18 décembre. — Naissance du prince impérial. — Le théâtre. — Pélissier et les actrices. — Les misères de la guerre. — Le sous-lieutenant de Galliffet. — Mort du colonel de Jourdan. — De lord Raglan. — Inkermann. — Le monastère Saint-Georges. — Friponville. — Les dames anglaises. — Succès de Kanghil. — Kerch. — Les galons de sous-officier et la fatalité. — Résistance et obéissance des Russes. — Notre état moral. — Drapeaux envoyés à l'empereur. — Départ de la Crimée. — Heureux retour.

I

A Oran, au quartier de la Mosquée, sur le terrain du Fondouk, où campaient les escadrons arrivés de

Tlemcen, on ne cessait d'avoir les yeux fixés sur le fort Santa Cruz, dans l'espérance de voir hisser, d'une minute à l'autre, le drapeau annonçant que le courrier de France était en vue. Quelles chaudes émotions l'on éprouve lorsqu'on aperçoit, à l'horizon, un léger nuage de fumée qui, petit à petit, prend de la consistance et donne aux profanes la démonstration pratique de la théorie sur la rotondité du globe terrestre! Le cœur bat fort à l'idée que, dans quelques heures, on aura des nouvelles de la France, de la famille, des amis. Ce que l'on attendait surtout, avec impatience, c'était l'ordre d'embarquement pour la Crimée.

Le ciel se serait entr'ouvert pour nous indiquer la place qui ne peut manquer de nous être réservée à la droite du Père éternel, que l'on n'aurait pas manifesté une plus grande allégresse que le jour où l'on a enfin appris qu'un trois-mâts américain venait d'entrer dans le port de Mers-el-Kébir pour prendre un escadron. Ce fut le mien, commandé par le capitaine Cornat, qui eut la chance d'être désigné pour ouvrir la marche. Le général Montauban, commandant la division, les officiers du régiment et ceux de la garnison nous accompagnèrent, et, après une halte aux Bains de la Reine, on arriva enfin sur le quai d'embarquement. La séparation fut des plus touchantes, et, grâce aux doux zéphyrs, le *Birkenhead* prit bientôt le large, pendant que les mouchoirs s'agitaient à terre et à bord.

Le capitaine et les matelots n'entendaient pas un

mot de français. La Providence veillait heureusement sur nous. Grâce à un de mes camarades, le brigadier Coste, qui parlait l'anglais comme feu lord Byron, et que l'on n'a plus appelé que « l'interprète », surnom qui l'a suivi jusqu'à la fin de sa carrière, on a pu nouer quelques relations avec l'équipage pendant une traversée qui n'a pas duré moins de cinquante-trois jours. De peur de l'oublier, je note, de suite, que nous en avons mis cinquante-neuf pour revenir à Marseille.

Sous le rapport des surprises, des incidents de toutes sortes, notre voyage n'a rien laissé à désirer. Je me suis demandé bien souvent comment nous avions pu débarquer sains et saufs sur la terre de Chersonèse.

On passe devant Arzeu et Mostaganem, et fait la première escale à Alger, où l'on prend un bataillon de zouaves. On avait déjà eu le temps de se reconnaître dans cette maison flottante, où chevaux, harnachements et cavaliers étaient entassés dans l'entrepont. Quand on montait pour respirer, notre présence le long des bastingages n'avait pas l'heur d'enthousiasmer l'équipage; il nous envoyait à tous les diables à cause des éperons. La partie de loto des zouaves m'a initié à une nouvelle définition des nombres; elle ne manquait pas d'originalité.

L'ordinaire du bord était peu varié : au réveil, un quart de café; à dix heures, soupe avec bœuf ou lard, un quart de vin. Même menu au repas du soir. Sur cette grande balancelle, la gentille jouvencelle

n'aurait pas trouvé l'occasion d'aiguiser ses dents. On se préoccupait peu, il est vrai, des belles dames, dont les yeux avaient pu s'humecter de larmes le jour de notre départ pour sécher bien vite. On s'inclinait devant la destinée, sans penser un instant que nous pouvions faire le plongeon, *in gurgite vasto*. Le soir, assis sur le gaillard d'avant, pendant que les officiers se réunissaient sur celui de l'arrière, on improvisait des concerts arabes avec accompagnement de tam-tam sur le bidon et la gamelle, et l'on allait se coucher après avoir entonné le refrain de « Chasseurs d'Afrique en avant-garde ». Les marsouins suivaient le sillon du navire et semblaient prendre plaisir à cette prière du soir de soldats menacés de faire connaissance avec la barque à Caron, pour voguer vers les sombres bords, sans espoir d'y rencontrer une Eurydice quelconque.

Les vents étant toujours contraires, on bougonnait à pleine bouche en voyant des bâtiments à vapeur passer au loin et ne pas plus s'occuper de nous que si nous n'existions pas. On arrive enfin à Malte, où nous passons deux jours.

Du haut du promontoire, au cap Matapan, un bon ermite nous envoie sa bénédiction, qui passe probablement par-dessus bords, puisque nous n'en profitons pas d'une manière efficace. En effet, à peine était-on dans la mer Égée que, au milieu de la nuit, le navire semble se disloquer de toutes parts. Branle-bas sur le pont, dont l'accès nous est interdit. Aux commandements stridents succède le bruit répété

des coups de hache. Quel est celui d'entre nous qui, à cette heure, n'a pas regretté la rue Kléber d'Oran, les palmiers de Laghouat, le Méchouar de Tlemcen? Pendant ce vacarme infernal, alors que chacun faisait son acte de contrition pour entreprendre honorablement le grand voyage vers l'inconnu, un cavalier de deuxième classe entonne l'air de la *Dame blanche,* et tout le monde de reprendre le refrain : « Ah! quel plaisir d'être soldat. » Et je murmurais tout bas : « Ah! quelle nuit! Dieu, quelle nuit! » Le *Birkenhead* penche furieusement à gauche. Enfin, après une heure d'angoisses cruelles, le calme finit par se rétablir. A la pointe du jour seulement, on se rend compte de la cause de ce tapage. Le navire en avait abordé un autre, l'avait traîné à ses flancs, et l'on n'était arrivé à leur séparation définitive qu'en abattant une partie de la mâture. La journée s'est passée à remettre un peu d'ordre dans l'entrepont, à replacer et attacher les chevaux, qui avaient tout cassé, à rechercher les harnachements et les armes.

Aux Dardanelles, beaucoup de barques sont venues vers nous pour vendre des raisins, du vin, des fruits. J'ai éprouvé une désillusion au sujet des écumeurs des mers jouant, buvant, réparant les chaloupes, fourbissant leurs armes, attendant la brise pour cingler vers la voile signalée à l'horizon, ramener les captifs dans la caverne où le souffle du vent forme, avec le murmure de l'onde, un concert qui enchante l'oreille. Avec le secours de la brise du

soir, on est arrivé bien lentement au détroit, où plus de cent navires attendaient le bon plaisir de l'aquilon pour continuer leur route vers Constantinople. Comme ils étaient payés à tant par jour, les capitaines ne manquaient jamais une occasion de jeter l'ancre. Je me suis souvenu que lord Byron avait traversé l'Hellespont à la nage tout comme Léandre. Je n'aurais pas été fâché, même au prix de mille périls, de faire comme lui, dussé-je être privé de rencontrer sur le rivage une prêtresse de Vénus descendant en ligne plus ou moins directe de Héro elle-même. La consigne était de jouir de la vue du pays sans songer à se rendre compte des produits que l'on aurait bien cherché à goûter.

Un aviso à vapeur de l'État nous a remorqués jusqu'à Constantinople. Nous arrivons une nuit où un incendie dévorait la moitié de la ville et menaçait Sainte-Sophie. Nous débarquons pour préserver le sérail des flammes et remontons à bord. Il fallait réparer les avaries du cap Matapan. Aussi obtient-on la permission de descendre à terre. La meute des chiens errants, la foule de femmes remarquables par leur embonpoint, des rues étroites et sales, m'ont fait regretter ma promenade dans une ville qui évoquait tant de souvenirs historiques. Sous un soleil de plomb, accompagné par un essaim de grosses mouches criardes s'agitant sans cesse autour de moi, je regagnais le *Birkenhead,* où la figure souriante des matelots me fit vite oublier mon escapade de touriste au milieu d'une population qui a le privilège

de maintenir l'Europe sur le qui-vive à l'aide de l'éternelle question d'Orient, à l'histoire de laquelle nous allions simplement ajouter un chapitre sans la résoudre. Quant au Bosphore, c'est bien la Corne d'or bordée de palais, de villas, agitée par les rames de mille bateaux qui se croisent et donnent, sur la mer, une idée de la circulation de nos boulevards. Véritable bazar aquatique, dans lequel on rencontre toutes les denrées de l'Orient, les articles d'un commerce interlope depuis l'eau de rose frelatée jusqu'aux cartes transparentes. La végétation luxuriante des jardins descendant jusqu'à la mer répond à ce que l'imagination d'un voyageur attend d'un pays placé sous une telle latitude. On y voit le cèdre autour duquel la liane aime à s'enrouler pour retomber jusqu'à terre en guirlandes fleuries, le bambou avec son exubérante reproduction, des bouquets de palmiers, des allées bordées de mimosas énormes, dont le soleil ne peut traverser l'épais feuillage. Je n'ai jamais rien vu de plus beau.

Jusque-là, la traversée avait été lente, très lente. Une fois dans la mer Noire, l'ère des difficultés a commencé. Le choléra fait d'abord son apparition sur le gaillard d'arrière et empoigne le capitaine Cornat que nous frictionnons, promenons et sauvons. Puis nous sommes accueillis par une tempête épouvantable. Le ciel était bas, parcouru, avec une rapidité prodigieuse, par des nuées grises que les éclairs sillonnaient; le tonnerre grondait sans interruption et servait d'orchestre pour préluder à la

danse macabre à laquelle on allait assister. On fait dégringoler dans l'entrepont ceux d'entre nous qui avaient fui les miasmes empestés de l'écurie pour respirer un peu au grand air. La mer était noire comme de l'encre, les vagues en courroux balayaient le navire. Le roulis, le tangage, le diable se mettent de la partie; on entend rouler les tonneaux et les chaînes. Les chevaux brisent les barres qui les maintiennent, tombent les uns sur les autres au milieu des hommes ne sachant où se fourrer. La situation était d'autant plus effrayante qu'il était impossible d'avoir de la lumière. Tantôt le navire se dressait droit comme un I sur une montagne d'eau pour retomber perpendiculairement dans le gouffre qui s'ouvrait sur son passage. On se cramponnait à tout ce qui se trouvait sous la main. Quand on croyait tenir un cheval, on allait rouler avec lui sur un amas de selles ou de sabres et fusils, s'attendant à être écrasé d'un moment à l'autre. Enfin, vers le matin, la tempête a paru se calmer, et, après cinq heures de transes mortelles, on a commencé à ne plus redouter l'effroyable mugissement des flots se mêlant à celui des vents; on nous a rendu la liberté. Le pont était couvert de débris de mâts, de voiles, de cordages, d'accessoires de toutes sortes. L'équipage, fatigué, harassé, continuait à manœuvrer avec un calme qui faisait notre admiration. A dix heures, on sonne la soupe comme d'habitude. Les cambusiers n'avaient pu allumer leurs fourneaux et font prévenir que les hommes qui ne sont pas malades pour-

ront venir prendre du biscuit, du fromage et leur quart de vin. Tout le monde se lève comme un seul guerrier, ce qui leur fait dire que les chasseurs d'Afrique n'ont rien d'humain.

Après cinquante-trois jours de traversée, pendant laquelle on n'a eu à déplorer la mort ni d'un homme ni d'un cheval, on entre, toutes voiles déployées, dans le port de Kamiesch, où, pour nous remettre de nos fatigues, on nous fait débarquer près de cinq cents chevaux turcs, abandonnés à fond de cale d'un navire où personne n'avait voulu descendre. Quelle corvée!

J'ai conservé un excellent souvenir de mon passage sur le *Birkenhead*. Si l'on y a eu des émotions désagréables, que de fois aussi ne s'est-on pas extasié, de longues heures, dans les journées de calme, à la vue des rayons jaunes du soleil dardant la mer pour dorer la cime de la vague onduleuse et tremblante! En doublant le cap de Sunium, on pensait à Minerve et Platon, on se rappelait les pages de Chateaubriand et de Lamartine pour trouver plus de douceur dans le sommeil que le sifflet seul du commandant venait troubler. Ces souvenirs de jeunesse et d'insouciance sont un patrimoine qui n'est pas à dédaigner, et si tout n'était pas rose dans la vie, on s'en consolait facilement en pensant qu'un bon temps de galop laisserait bientôt loin derrière lui jusqu'à l'ombre des petites misères inhérentes au métier.

L'escadron arrivait en Crimée au moment même où le général Pélissier succédait au général Canro-

bert comme commandant en chef de l'armée d'Orient.

Placé à la tête du 1er corps, le général Pélissier s'était rendu de suite, en débarquant, près de son chef et, au cours de la conversation, lui avait demandé à quelle heure avait lieu le rapport.

— Il n'y a pas d'heure fixe. Les généraux viennent ici quand ils le jugent à propos.

— Je me permettrai de vous faire observer que je tiens à me concerter avec mes collègues pour le plan des opérations à entreprendre, qu'il m'est impossible de me tenir à leur disposition. Je vous prie donc de fixer l'heure où nous pourrons recevoir vos ordres et nous entendre au sujet de leur exécution.

Le général Canrobert, qui jusqu'à ce jour avait laissé beaucoup d'initiative à ses sous-ordres, fut un peu interloqué et fixa onze heures du matin pour le rapport.

Le lendemain, Pélissier, avec son exactitude habituelle, se promenait devant le quartier général en attendant le général Bosquet, qui arriva quelques minutes en retard.

Il en fit l'observation à son camarade, puis au commandant en chef, ajoutant, avec assez de brusquerie, qu'il n'avait pas de temps à perdre, qu'il commençait à entrevoir les causes de la lenteur des opérations du siège, etc.

Canrobert, qui ne voulait blesser la susceptibilité de personne, comprit que son autorité se heurterait aux volontés de cette *tête de fer-blanc*, décidée à agir vigoureusement, n'entendant pas se ployer, devant

l'ennemi, aux épanchements de la camaraderie. C'est alors qu'il se décida à résilier son commandement, avec une abnégation chevaleresque, qui a fait l'admiration de l'armée.

Ce n'était, du reste, un secret pour personne que le concours des chefs alliés lui avait été refusé. Le jour où il a cru que sa personne était un obstacle, il s'est effacé.

Il se retirait sans avoir attaché son nom à une victoire, mais ayant eu assez d'énergie pour faire vivre son armée pendant un hiver des plus cruels. Il l'a soutenue dans les rudes épreuves, au milieu d'une vie de luttes permanentes, de souffrances de toutes sortes, de privations continuelles, sans laisser, un seul instant, affaiblir son ressort moral. Il a remis entre les mains de son successeur le plus magnifique instrument de guerre, des soldats prêts à tout entreprendre, comme ils se sont montrés capables de tout supporter.

Le général Pélissier arrivait donc dans les circonstances les plus favorables. Confiance illimitée de toutes les troupes, saison propice pour agir promptement, armée nombreuse et solide ne demandant qu'à marcher à l'ennemi. Jamais un chef militaire ne prit un commandement dans de meilleures conditions. Aussi la gloire du vainqueur de Sébastopol ne sera diminuée en rien, quand on fera remonter jusqu'à son prédécesseur une bonne part de la réussite.

Après nous avoir passés en revue, le général Pé-

lissier, qui avait paru satisfait de retrouver des figures connues, nous expédie vers la Tchernaïa, où nous allons compléter la division du général Morris, dont le lieutenant-colonel Pajol était chef d'état-major. J'ai eu le bonheur de servir, pendant presque toute ma carrière militaire, sous les ordres de cet officier, fils aîné du général du premier empire. Sorti de l'École de Saint-Cyr, et quoique ayant presque toujours servi dans l'état-major, il était entraîné par ses goûts vers la cavalerie. On ne donnera pas ici ses magnifiques états de service; on rappellera seulement que sa vie ne fut pas seulement militaire. Elle a été aussi littéraire et artistique. Il a écrit le *Général Pajol*, ouvrage couronné par l'Académie française, *Kléber* et les *Guerres sous Louis XV*. Il a modelé plusieurs statues d'une grande valeur, *Napoléon* qui s'élève sur le pont de Montereau, celle de son père sur la promenade de Chamars à Besançon, le *Hussard drapé* dans son manteau pour son tombeau, qui est à Nozeroy, dans le Jura. Élève de Charlet, il maniait le crayon avec autant de facilité que le burin; on a de lui une collection très belle des uniformes de l'armée française, une autre, encore plus remarquable, de l'armée russe.

Il avait beaucoup connu mon père et n'a cessé de me porter un grand intérêt. Homme charmant, officier remarquable, artiste distingué, diplomate apprécié, il était, sous tous les rapports, un favorisé de la nature. On pouvait dire de lui que s'il avait le cœur d'un soldat, il avait aussi la tête d'un artiste. Il

savait apprécier les gens à leur juste valeur, ne craignant pas de dire hautement sa pensée pour arrêter l'essor d'une renommée surfaite et se faire l'avocat du véritable mérite.

Mort général de division, il est passé sur cette terre en faisant le bien et a pu paraître, en pleine confiance, devant celui qui voit tout et sait récompenser chacun selon ses œuvres.

En quittant le quartier général, on descend dans la vallée encaissée, à droite, par les pentes du plateau de Chouliou, les escarpements de Makensie et les rochers d'Inkermann; à gauche, par la chaîne ondulée des monts Fédiouchine et par le mont Sapone. La nature faisait craquer son corsage verdoyant, quand l'escadron arriva en vue du camp, occupé par les 1er et 4e de chasseurs d'Afrique et la brigade de dragons. Sur les coteaux, comme les vieillards de *Faust,* les cuirassiers regardaient couler la rivière vierge de tout petit bateau. Les batteries russes de *Bilboquet* et *Gringalet* ne cessaient de cracher à la figure des troupiers se hasardant dans la plaine.

En cinq minutes, les cordes sont tendues, les tentes dressées, les faisceaux alignés, les feux allumés. On va donc pouvoir se dégourdir un peu les jambes. Le général et le colonel Pajol arrivent au galop, nous accablent d'imprécations. Leurs cris semblent faire croire que nous portons dans les plis de nos manteaux tous les péchés d'Israël. Leur colère ne semble s'apaiser que lorsque nous avons levé le bivouac établi, paraît-il, sur un plateau fraîche-

ment remué pour y enterrer les hommes emportés récemment par le choléra. Comme on nous croyait déjà contaminés, on ne trouva rien de mieux que de nous expédier immédiatement en grand'garde. Au moment du débarquement, on avait heureusement pris des précautions, qui purent déranger la symétrie du paquetage, mais qui facilitèrent bientôt le bon fonctionnement de l'estomac. Notre première nuit s'est donc passée aux avant-postes, à quelques mètres des vedettes ennemies qui, comme nous, étaient là pour voir et non pour agir. Il n'y eut rien de nouveau à signaler.

Notre nouveau bivouac semblait remplir toutes les conditions de salubrité prévues par le médecin en chef de l'armée. L'installation définitive ne donna lieu à aucun incident. Bientôt, toutes les tribus eurent leurs gourbis de feuillages, où l'on trouvait un abri précieux à l'heure des grandes chaleurs. C'était un lieu de délices, d'où l'imagination pouvait s'élancer dans les mystérieuses régions de l'avenir, en attendant les émotions que chaque jour semblait nous réserver pour le lendemain. Dans quelques mois, le froid nous chassera de cette oasis, transformée par notre séjour en un véritable désert.

Quantité de mercantis avaient établi leurs baraques autour de nos tentes. Ils nous ont été d'une grande ressource au point de vue des approvisionnements de la popotte. S'ils ne cédaient pas leurs denrées aux prix ordinaires de la mercuriale des marchés, on s'en consolait facilement en pensant

qu'on n'avait pas même l'ombre d'une Rita quelconque à entretenir. Aussi la balance du doit et avoir nous laissait-elle parfaitement indifférents. L'essentiel était d'avoir du vert devant les chevaux; on en trouvait alors en abondance. Notre position était d'autant plus appréciable que nous nous trouvions à une portée de fusil de la rivière, où l'on allait à l'abreuvoir et où l'on trouvait l'eau nécessaire à tous nos besoins. Quand on passait le petit pont du canal pour s'y rendre, *Bilboquet* et *Gringalet* ne manquaient pas de tonner à qui mieux mieux et en pure perte. Leurs boulets n'arrivaient pas au but désiré.

Une chose fort appréciable aussi était le voisinage d'une source très fraîche que l'on dégustait avec plaisir. Le 8 mai 1855, un contingent piémontais de quinze mille hommes, sous les ordres du général de La Marmora, débarque en Crimée. Cette petite armée, après avoir campé dans la plaine de Balaklava, non loin de l'endroit où les Anglais avaient l'habitude de pendre leurs déserteurs, vient s'établir à la Tchernaïa, près de ladite source dont ils abusent. La dysenterie ne tarde pas à faire son apparition et à décimer bataillons et escadrons. Ces soldats avaient un uniforme simple, sévère, une discipline remarquable. Leur installation était aussi bien comprise que pratique. Aussi n'eurent-ils pas besoin de la changer pendant la saison rigoureuse. On prenait grand plaisir à fraterniser avec ces alliés qui, en souvenir de leur séjour en cet endroit et du combat du 16 août, ont donné le nom de la Tcher-

naïa, en Italie, à des rues, à des places, à des établissements de diverses natures. On les a retrouvés avec plaisir en 1859. De quel côté seront-ils dans la guerre que la France aura à soutenir dans un avenir plus ou moins éloigné?

Quand on menait le troupeau à l'abreuvoir, on voyait immédiatement des chasseurs, le sac sous le bras et la hache à la main, l'accompagner avec des marques d'un profond intérêt. Si, comme cela arrivait quelquefois, des bœufs ou des moutons tombaient de lassitude, une nuée de sacrificateurs s'abattait sur ces victimes de la sécheresse, dont les entrailles seules permettaient aux augures de l'administration d'établir la situation exacte des pertes imprévues.

A ce propos, je dévoilerai un truc dont il serait bien difficile d'user maintenant. Aussi, c'est ce qui me décide à en parler. Du moyen de se procurer un mouton ou deux. La nuit venue, sous un prétexte quelconque, on se rend au poste chargé de la garde du troupeau. En se retirant, on sème l'orge, dont on a eu soin de garnir ses poches. Les burgos, alléchés par cette friandise, vous emboîtent le pas sans se douter que leur gourmandise aura pour effet de les conduire au supplice. Cet approvisionnement anti-réglementaire est devenu plus difficile à partir du jour où, sur la demande de M. l'intendant, les turcos ont été préposés à la garde du troupeau à la place des chasseurs d'Afrique. Les fils du Prophète n'hésitaient pas à faire feu sur les noctambules.

Que de fois j'ai vu des officiers, rompus à l'observation des règlements dans les limites de la garnison, se voiler la face au récit de ces épisodes! Ils semblaient ignorer que le meilleur moyen d'oublier les misères du métier est d'avoir le ventre plein, opinion que partageait du reste le grand Frédéric. Les vivres de conserve, les haricots, le riz, les pommes de terre, les légumes et biscuits avariés, ont certainement contribué, dans une certaine mesure, à l'alimentation de l'armée. Mais la question est de savoir si ces denrées, dont le seul souvenir me fait dresser les cheveux sur la tête, auraient pu entretenir les effectifs sur un pied honorable. J'en doute. Les maladies faisaient plus de ravages que le fer et le feu de l'ennemi ; il fallait se sustenter n'importe par quel moyen. On a été vainqueur à Balaklava, à Inkermann, à Traktir, on a pris Sébastopol, et les mercantis ont fait fortune. Que veut-on de plus ? Du reste, on n'a qu'à renvoyer les illustres guerriers, toujours à cheval sur l'ordonnance, à la lecture des rapports faits à la suite de cette guerre. S'ils sont de bonne foi, ils reconnaîtront que jamais la troupe n'aurait pu résister aux travaux du siège, aux intempéries des saisons, si elle n'avait eu à se mettre sous la dent que les vivres de l'administration, agrémentés des dons nationaux. Qu'on lise le discours prononcé au Sénat par M. le duc d'Audiffret-Pasquier. On y apprendra qu'en Crimée, comme au Mexique et en Italie, « les soldats n'avaient pas toujours du biscuit et du pain ; que l'orge et le four-

rage manquaient souvent aux chevaux et mulets ».

Le 15 août 1855, la fête de l'Empereur a été célébrée selon les us et coutumes. Une demi-journée de solde, un quart de vin de gratification, n'ont pas nui pour porter l'enthousiasme au degré voulu. Pendant ce temps, les Russes se préparaient à l'attaque, avec la vilaine intention de nous pousser l'épée dans les reins jusqu'à la mer, pour nous prier poliment de retourner chez nous. Le 16, à quatre heures du matin, l'armée ennemie, commandée par le prince Gortschakof, avec 55,000 hommes et 272 bouches à feu, surprend les troupes campées sur les monts Fédioukine, dérange la division Herbillon qui allait prendre le café. Les premiers boulets tombent dans le petit camp de l'état-major du général Morris, crèvent la tente du colonel Pajol, enlèvent la cuisine et éparpillent les poules. L'artillerie attelle, la cavalerie monte à cheval, les magnifiques escadrons anglais arrivent au galop, et, le sabre à la main, on attend avec impatience le signal de la charge. Le général Pélissier se rend compte que les feux écrasants des batteries et de l'infanterie occupant les mamelons rendent impossible le passage du pont, et ordonne à la division de ne pas avancer, ne voulant pas « renouveler la faute de Balaklava ».

Le lendemain de la bataille de Traktir, le colonel Pajol, chef d'état-major de la division Morris, est envoyé pour assister à l'enterrement des morts qui couvraient la plaine de la Tchernaïa. Vers le lever du soleil, le pavillon parlementaire flotte sur les

crêtes de Mackensie. Les deux partis posent immédiatement les armes. Les soldats dits hospitaliers et les fossoyeurs, amenés de tous les régiments, se hâtent de creuser des fosses. Le colonel Pajol rencontre une dizaine d'officiers russes. On s'aborde comme si jamais on n'avait été en guerre ; on parle de Paris, des boulevards, tout en fumant des cigares et buvant de l'eau-de-vie que l'on s'offrait réciproquement. C'est au milieu de cet épanchement que se présenta un officier anglais. A l'instant même les officiers russes se retirent. Comprenant la position délicate dans laquelle il se trouvait, l'Anglais quitte le colonel, qui, voyant revenir à lui les officiers russes, leur demande la cause de leur brusque départ : « C'est notre véritable ennemi, répondirent-ils, et peut-être est-ce davantage le vôtre. »

On a dit, après les fêtes de Cronstadt, de Toulon et de Paris, à la suite du voyage du Tsar en France, que l'alliance franco-russe remontait à la guerre de Crimée. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il était impossible de mettre plus de dignité, de convenance, de politesse dans les rapports que les deux armées avaient pendant les heures d'armistice. Ces ennemis, qui s'entre-tuaient avec tant de courage et d'acharnement, se tendaient la main dès qu'il n'y avait plus de danger ; ce fait, qui sautait aux yeux de tous, pouvait faire présumer de ce qui arriverait dans l'avenir.

Il y a eu, dans la plaine de la Tchernaïa, des courses internationales. Les vainqueurs ont été le

capitaine Cornat, montant son cheval arabe *Pète-en-l'air;* Artus Talon, maréchal des logis au 4e de hussards, porte-fanion du général Feray. Les Anglais ont été battus à plate couture.

II

Le 8 septembre, l'artillerie fait un vacarme épouvantable. A midi, la charge bat sur toute la ligne, les troupes bondissent dans les tranchées, passent sur les avant-postes ennemis, escaladent les retranchements, arrivent sur la tour Malakoff, où le général de Mac Mahon plante et maintient en bonne place le drapeau tricolore. Pendant ce temps, la division fait des à gauche et des à droite sous les feux de *Bilboquet* et de *Gringalet*. Les explosions succèdent aux explosions, les batteries de la place et celles du siège se répondent sans interruption. C'est un véritable bouquet de bombes, de fusées, de mitraille.

Impatienté de ne recevoir aucune nouvelle, le général Morris, près de qui j'étais de planton ce jour-là, me donne l'ordre d'aller voir ce qui se passait là-bas et de revenir au plus vite. Je suis enfant de Paris, par conséquent très curieux de ma nature; de plus, j'avais l'avantage d'avoir un excellent cheval. Après avoir traversé les camps, où il ne reste plus que quelques éclopés, je me dirige à une allure

raisonnable vers l'endroit où le grand moukala (nom donné par les turcos au canon) faisait le plus de bruit. Un cordon de vedettes de la cavalerie anglaise veut m'arrêter. Je pique des deux éperons et arrive aux tranchées, qu'il faut descendre et remonter. Après des marches, des contremarches, des dégringolades émouvantes, ne rappelant en rien les exercices du service en campagne si en honneur dans les garnisons, je me trouve, je ne sais comment, à Malakoff, à dix pas du général de Mac Mahon, qui se tenait droit, l'épée à la main, au pied de la hampe du drapeau, semblant couvrir de ses plis glorieux ce champ de dévastation. Le terrain est jonché de cadavres. Mon cheval glisse et se relève sur une nappe de projectiles. Les brancardiers ramassent, ramassent toujours, chargent les civières ; les médecins et intendants se multiplient. Quel serrement de cœur on éprouve quand on est dans l'impossibilité de donner une goutte d'eau au mutilé, dont le regard vous implore pour trouver un adoucissement à ses souffrances! Ma gourde avait été bientôt vidée par deux zouaves de la province d'Oran.

Je suis tiré de mes rêveries par le général lui-même, qui, surpris de voir un cavalier sur le mamelon, me donne l'ordre, dans des termes difficiles à reproduire, de faire demi-tour au plus vite. Quand je crois pouvoir reprendre le chemin de la Tchernaïa, un colonel d'état-major me fait empoigner par la prévôté. Sous les traits de l'intendant général, qui me connaissait, la Providence vient à mon secours,

et je suis chargé de porter des instructions écrites au général Morris. Je flanque la *carta* dans mon shako et, muni de ce talisman, reprends ma route, non sans repasser dans mon esprit les phases terribles de la dernière scène du drame héroïque et sanglant auquel le hasard venait de me faire assister.

Surpris par la nuit, trompé par le mirage des feux de bivouac, je n'arrive au camp qu'au lever du soleil. Il y avait quatorze heures que j'étais parti; les émotions de toutes sortes n'avaient pas permis à mon estomac de se rappeler à mon souvenir. Quant à mon cheval, il avait eu sa ration d'orge. L'ère des difficultés allait certainement commencer. Connaissant le caractère emporté du général, il fallait se tenir sur ses gardes pour parer le coup droit qu'il allait me porter. Je me rends devant la tente du colonel Pajol.

— Allez mettre votre cheval à la corde et revenez au plus vite.

Pendant que les camarades soignent le noble coursier, je me donne un coup d'éponge et de brosse et arrive, l'oreille basse, vers le point de ralliement indiqué, où tout l'état-major était réuni : le général, le colonel Pajol, le commandant Follope, les capitaines Thornton et Gervais, le lieutenant Brice, etc.

— Vous devez être éreinté ?

— Non, mon général.

— Racontez-nous ce que vous avez vu.

Je commence immédiatement le récit de mes tribulations et intéresse l'auditoire, paraît-il, puisqu'on me retient à déjeuner.

Voici ce qui m'avait sauvé. Quelque temps après mon départ, on avait eu des renseignements sur l'assaut et complètement oublié la mission donnée au brigadier de planton.

Yvon et d'autres artistes ont oublié de reproduire cet incident de la prise de Sébastopol. Je le regrette pour mon cheval blanc, qui aurait pu acquérir une célébrité au moins égale à celle de la monture de La Fayette. Je me demande comment nous avons pu revenir l'un et l'autre de cette chevauchée sans avoir les os brisés, et proteste quand on dit qu'il n'y avait pas de cavalerie, le 8 septembre, à Malakoff; j'ai eu l'honneur de la représenter et en suis très fier.

A cette date, se terminent les opérations proprement dites du siège. Des milliers et milliers de blessés gémissent sur les grabats des ambulances; les instruments de chirurgie sont hors de service. Les bataillons de trépassés qui prennent le chemin des Champs Élyséens engagent les belligérants à penser à la paix.

La vie commençait à devenir maussade dans la vallée de la Tchernaïa, surtout avec la mauvaise saison. Aussi ne fut-on pas fâché d'apprendre qu'on allait partir en reconnaissance pour le Belbeck, où, disait-on, une armée russe se concentrait. Le général de Salles, qui commandait ce mouvement, faisait grand cas des chasseurs d'Afrique et ne manquait jamais une occasion de leur prouver en quelle haute estime il les tenait. Cela avait quelque peu apaisé les colères furibondes du division-

naire qui, chaque matin, à la vue du défilé des bagages, menaçait de faire flanquer tous les *impedimenta* dans l'eau ou les ravins. La vue de ses mulets et chevaux de bât l'empêchait de prendre cette mesure extrême. Nous avons parcouru un pays très accidenté, fait des fourrages importants et mangé des choux à volonté. Quant aux résultats, je suppose qu'ils ont été sérieux au point de vue topographique. Il ne m'a pas été donné d'en apprécier d'autres; nous sommes rentrés sans avoir mis le sabre à la main.

Le chasseur d'Afrique n'aime pas rester en place. Il semble avoir pris les habitudes des tribus nomades; le séjour prolongé d'un camp lui est aussi insupportable que la vie de garnison. C'est ce qui explique la joie avec laquelle on avait accueilli la nouvelle du départ pour le Belbeck. La première journée de marche a été marquée par un incident assez risible. Nous vivions en très bonne intelligence avec la légion étrangère, avec laquelle nous n'avions eu que d'excellentes relations à Bel-Abbès. Cependant, on remarquait, depuis quelque temps, un certain refroidissement de part et d'autre. A tort ou à raison, on accusait nos camarades de montrer un zèle excessif dans la surveillance du troupeau, service dont ils avaient été récompensés par l'officier comptable, qui leur fit cadeau d'un bœuf autour duquel les lascars veillaient attentivement, ce qui n'empêcha pas l'animal de manquer à l'appel. Le régiment est accusé d'avoir commis ce rapt; les tentes sont abattues,

l'enquête et les recherches tiennent au moins une demi-journée. On ne trouve rien, absolument rien ; notre innocence est officiellement proclamée. Le bœuf avait bien été chapardé, mais, comme on se méfiait de ce qui allait arriver, on s'était empressé de l'abattre et de pendre les quartiers dans les arbres. Après l'inspection minutieuse du camp, on distribua la bête dans les escadrons, sans oublier la popotte de l'état-major et des officiers. C'est ce que nous avons recueilli de plus clair dans cette reconnaissance, après laquelle la division est allé s'installer sur le plateau de Kasach, où, pendant un hiver des plus rigoureux, nous avons vécu un peu à la grâce de Dieu, sans être tenus en éveil par les alertes.

Dans la vallée de Baïdar, où les régiments passaient successivement un mois, la vie des avant-postes avait bien des charmes. D'abord, on accompagnait souvent le général d'Autemarre à la chasse. C'était l'Attila de la plaine et des bois, et l'on revenait toujours chargé de gibier, qui, du reste, ne manquait jamais. Les indigènes, qui n'avaient plus à craindre le knout, fournissaient des chevreuils abattus sur les terres de leurs seigneurs et maîtres, et à des prix très raisonnables. Le cheval sauvage était aussi d'une grande ressource pour l'ordinaire. Comme il était difficile, dans les clairières, de constater l'origine de l'animal, il arrivait souvent que, par mégarde, on abattait une bête appartenant à un Tartare. De là réclamation, et l'incident se terminait par l'inscription du prix de la victime sur le livret

du cavalier assez maladroit pour avoir commis une erreur bien pardonnable. Cette viande, bien assaisonnée, n'était pas désagréable au goût, et, faute de grives, il fallait aussi se contenter de corbeaux donnant un bouillon excellent. On pouvait mettre sur mes notes : « Aime le cheval et en mange. »

Le château de Petrowski, rendez-vous de chasse du prince Voronzof, se trouvait sur la route de la Tchernaïa à Baïdar. On y avait établi un poste de correspondance, composé d'un brigadier et quatre hommes. En dehors de la consigne habituelle, on avait à donner aide et protection aux mercantis embourbés, à qui l'on offrait une hospitalité écossaise autour du feu flambant en permanence. Ces honorables commerçants manifestaient leur reconnaissance par des dons qui étaient poliment acceptés ; les conserves étaient le quinquina solide de notre estomac un peu delabré par les subsistances réglementaires. J'ai mangé là d'excellents pâtés de foie gras et bu des vins généreux. Aussi était-ce avec regret que l'on voyait arriver l'heure où il faudrait céder la place à des camarades, heureux de jouir des bienfaits de cette villégiature passée au milieu des bois.

Un autre avantage du détachement de Baïdar était que l'on couchait dans les cahutes des Tartares et que l'on avait du bois à volonté pour se chauffer. A Baga, la *préfète*, femme du maire de l'endroit, était d'une société précieuse au point de vue du flirt ; on passait de bonnes soirées dans sa compagnie. Comme on le voit, rien ne manquait dans ce

séjour enchanteur, aux délices duquel le roulement des détachements nous a arrachés.

Un des faits les plus saillants de la campagne a été, pour moi, une surprise étrange au cours d'une reconnaissance sur Yalta, la Nice de la Crimée. On y parvient par une route accidentée, un col assez difficile à franchir, traversant un pays magnifique n'ayant pas encore eu à souffrir des horreurs de la guerre. Des villes et des châteaux partout, la mer pour horizon, semblaient faire retrouver le printemps. Il s'agissait d'enlever la galerie de tableaux et les collections du prince Voronzof, qui n'avait pas oublié de les mettre à l'abri de nos convoitises. On rentrait bredouille, mais on avait vu Livadia, l'Ermitage de la cour en Chersonèse. Dans la visite faite aux propriétés, on avait pu se rendre compte de la quantité et de la qualité des vins divers qu'elles contenaient; les cacolets, destinés aux blessés, ont servi au transport des ivrognes. Jamais je n'ai vu le général aussi en colère, et il y avait de quoi. Aussi, en rentrant, le peloton de punition manœuvra comme en garnison, et les silos reçurent le maximum des hommes qu'ils pouvaient contenir. J'arrive à l'extraordinaire surprise, qui m'a donné une idée de l'anxiété avec laquelle parents et amis suivaient les opérations de l'armée d'Orient. J'avais été présenté plusieurs fois à la comtesse Mischecz, par une de mes cousines, et savais que le comte avait une villa à Yalta. Je parviens facilement à la découvrir. Un intendant, fort bien stylé, met à notre disposition

ce dont nous pouvons avoir besoin et, au grand étonnement de tout le monde, demande s'il n'y a pas dans le détachement un cavalier portant mon nom. Sur la réponse affirmative de l'officier, il me remet une lettre que l'on saisit immédiatement pour savoir quelles sont mes relations avec l'ennemi. La comtesse avait eu la gracieuseté d'écrire un mot, dans lequel elle me recommandait aux autorités russes, dans le cas où je serais fait prisonnier, et envoyé, à tout hasard, à mon adresse, un billet à son intendant, qui m'aurait donné toute la maison à emporter. Je me suis contenté de prendre un livre de messe, qui se trouvait dans la chambre de ma cousine où j'ai admiré sa provision de bonnets à fleurs. J'ai conservé très longtemps ce précieux souvenir, que j'ai retrouvé, bien des années après, dans la petite bibliothèque de ma mère chérie.

En quittant la vallée de Baïdar, nous vînmes camper sur l'aride plateau de Kasach pour passer l'hiver qui a précédé la signature de l'armistice et celle de la paix. Pendant que le thermomètre marquait 26 degrés au-dessous de zéro, le vent du nord soufflait à déraciner les forêts du Liban. Il fallait avoir l'âme chevillée au corps pour résister à une pareille température. Quelques baraques abritaient tant bien que mal les chevaux, tandis que les hommes n'avaient pour refuge que des tentes coniques, qui tamisaient la neige couvrant les manteaux au réveil. On était parvenu à faire quelques huttes en branchages et en boue. Chaque tribu y avait organisé

sa cuisine, établissant le tirant du fourneau avec des boîtes de conserves. C'est là que l'on s'entassait pour passer la soirée. J'y ai entendu des artistes vraiment remarquables qui, par la voix et la diction, auraient pu rivaliser avec les fortes têtes du Conservatoire. Je ne me fais pas d'illusion sur le sort qui serait réservé, aujourd'hui, à ces programmes aussi variés qu'improvisés. Ils avaient le double avantage de nous amuser et de faire oublier la bise, qui allait nous couper la figure en quatre, lorsqu'il faudrait sortir de cette bicoque enfumée pour rejoindre la tente disparaissant sous la neige.

A... chantait la *Favorite* d'un bout à l'autre ; B..., dans la *Tour de Nesle,* rappelait Frédérick Lemaître et Boccage ; il nous manquait Mlle Georges, qui, à défaut d'un parterre de rois, aurait trouvé là une réunion de bons garçons inaccessibles à la mélancolie. Le grand succès était pour C..., dans son récit du *Crime abominable commis par Auguste Guimet sur l'invalide Mathias*. Je ne crois pas avoir eu beaucoup de succès en narrant le *Chevalier de Maison-Rouge*. Les vieux camarades ne m'en écoutaient pas moins en silence. Quelques gouttes d'eau-de-vie brûlée redonnaient de la voix; on serait resté là jusqu'au lendemain, si nos yeux, rouges comme ceux d'un lapin blanc, avaient pu supporter plus longtemps une atmosphère chargée de la fumée des pipes et de celle du fourneau. Que ces choses lointaines me paraissent vivantes quand j'y pense !

Les chevaux faisaient pitié à voir et tenaient

cependant bon. On devait les promener, au réveil, pour les dégourdir un peu, mais il était impossible de déboucler les entraves. Les trompettes se réunissaient sur le front de bandière et, avec des lèvres gercées, écorchaient la marche. Une demi-heure après, même fanfare pour faire croire que l'on rentrait au camp. Personne n'avait bougé. La bonne volonté ne manquait pourtant pas, mais il fallait se soumettre aux dures exigences du bonhomme hiver, le seul maître de l'armée à ce moment. Dans l'après-midi, on parvenait à aller à l'abreuvoir alimenté par des norias, qui remontaient plus de glace que d'eau limpide. On pouvait patiner à un kilomètre à l'entour. Hommes et chevaux glissaient, s'étalaient à qui mieux mieux. Le vin gelait dans les bidons, la viande dans les sacs à distribution. On lavait le linge avec de l'eau chaude ; quand on l'avait tordu pour le faire sécher, il restait une toile de fer-blanc dans les mains. Joignez à cela la vermine, qui n'épargnait pas plus la ceinture du général que celle du troupier, une invasion de rats dans le camp, et l'on aura une idée bien amoindrie de la physionomie de nos quartiers d'hiver.

Le 18 décembre, date que mes oreilles empêchent d'oublier, on va au fourrage. Un cavalier, du nom de Colin, a de la peine à placer la trousse de foin sur sa selle. Le brigadier l'engage à montrer un peu plus de bonne volonté. Quand on se met en marche, l'homme avait les rênes du bridon passées dans le bras et les mains dans sa culotte. Comme on lui

disait de se dégourdir un peu : « Si vous étiez comme moi, vous me laisseriez tranquille. »

En arrivant à l'escadron, la chair se détache par lambeaux. On le conduit à l'ambulance, où le docteur lui coupe les deux poignets. Il a eu, je crois, 600 francs de pension. Le lendemain, des navires portaient vers Constantinople plus de 3,000 hommes atteints de congélation dans les vingt-quatre heures. Des pelotons entiers de chevaux de dragons et cuirassiers étaient morts à la corde; nos arbicos seuls avaient résisté. Si la misère et le découragement ont poussé quelques cavaliers à mettre fin à leurs jours, ces défaillances n'ont été qu'exceptionnelles. Par ordre du général, leurs cadavres étaient abandonnés sur le fumier des bachi-bouzouks pour devenir la proie des corbeaux.

Au milieu de toutes ces épreuves, la discipline n'a pas eu à supporter de fortes atteintes, et l'on peut dire que c'est grâce à l'énergie des officiers, à tous les degrés de la hiérarchie, à l'esprit de corps, que l'on a traversé une période aussi difficile sans encombrer les greffes des conseils de guerre. Les harnachements n'ont pas cessé une minute d'être en bon état, et les effets d'habillement rapiécés avec soin. Si l'on défilait la parade en sabots, le linge n'en était pas moins d'une blancheur excessive sous la peau de mouton.

Le 16 mars 1856, cent un coups de canon annoncent la naissance du prince impérial. On n'en continue pas moins à arpenter le terrain pour cher-

cher des herbes à l'usage des scorbutiques, qui peuplaient les ambulances et les infirmeries régimentaires. Il était grand temps que la guerre finît; l'inaction des derniers mois commençait à engendrer un malaise général, dont les effets auraient été difficiles à combattre. Le 2 avril, un ordre du jour apprend que la paix est signée depuis le 30 mars. Des relations cordiales s'établissent de suite entre les Russes et les Français, dont les uniformes se marient dans les cafés-concerts, au théâtre de Kamiesch.

Les représentations étaient non seulement intéressantes par la variété du spectacle et le jeu des artistes, mais surtout par la physionomie de la salle, où l'on admirait les brillantes tenues des états-majors de nos ennemis de la veille, applaudissant à tout rompre le *Caporal et la Payse*, le *Bourreau des crânes*, l'*Omelette fantastique*, quantité de vaudevilles dont le succès dépassait de mille coudées celui des œuvres de Racine et de Corneille. Le maréchal Pélissier était quelquefois obligé d'intervenir auprès de la direction, absolument comme s'il s'était agi de faire respecter les fameuses clauses du vieux décret de Moscou. Il arrivait, en effet, qu'une soubrette se permettait de rompre son engagement pour suivre le char de la fortune qu'un officier faisait arrêter à sa porte. Une duègne même avait nécessité, au dernier moment, un changement d'affiche. De là, cris et vociférations de la part du public, tapage infernal et évacuation de la salle, etc. Pour faire cesser ces scandales, couper le mal dans sa racine, le maréchal prévient

qu'il usera des moyens employés, sous l'ancienne monarchie, dans les camps, vis-à-vis des filles de mauvaise vie. Toute actrice qui se sera fait enlever et aura ainsi privé l'armée du plaisir de l'entendre, sera appréhendée par la prévôté et fouettée devant la garde montante. La mesure était un peu draconienne ; elle eut des résultats satisfaisants. Il fit également fermer des maisons interlopes où, sous prétexte de se rafraîchir, on jouait gros jeu. Du reste, il avait un moyen infaillible de tenir son monde en haleine, avec les corvées et les travaux d'un camp retranché qu'il faisait tracer à Kasach.

On avait un tel respect pour ce glorieux soldat que jamais un murmure n'a accueilli ses ordres.

La guerre de Crimée, si complètement désintéressée de notre part, était la fin d'un duel gigantesque après lequel les deux adversaires, qui s'étaient vaillamment et loyalement comportés, s'estimaient davantage et se donnaient la main sans arrière-pensée. Le Maréchal fait au général Luders les honneurs de la revue de l'armée, qu'il lui présente rangée en bataille, le dos tourné à la mer, avec toute la simplicité de la tenue de campagne. Cent bataillons, trente escadrons et autant de batteries défilèrent, changeant de direction au point indiqué par le fanion tricolore tenu par le maréchal des logis Poniatowski. Jamais spectacle militaire ne présenta un coup d'œil comparable à celui de ces troupes aguerries, portant avec fierté leurs habits en lambeaux, usés dans les travaux de la tranchée, déchirés par les projectiles.

Ceux qui ont assisté à cette revue mémorable n'oublieront pas l'impression qu'elle a produite sur tous. Au monastère Saint-Georges, un carrousel a été donné par les chasseurs d'Afrique en présence des états-majors des armées russe et alliées. Aux courses qui l'ont suivi, Artus Talon a gagné son épaulette de sous-lieutenant, non seulement pour avoir battu MM. les Anglais de plusieurs longueurs, mais pour le récompenser de son zèle et de son entrain pendant toute la campagne.

Pour la France, de l'avis des meilleurs juges, cette guerre a marqué l'apogée de l'organisation militaire dont les principes, assis par Gouvion Saint-Cyr, avaient dû aux ministres du gouvernement de Juillet leur entier développement. Grâce à sa constitution même, inspirée à la fois par l'expérience des guerres napoléoniennes et par un sentiment très exact des nécessités sociales, grâce aux guerres d'Afrique, héroïque baptême du feu, cette armée était, à l'avènement du second empire, un admirable et puissant instrument, tel qu'aux plus grandes époques militaires la France n'en a guère possédé de supérieur.

Cette expédition a donné, pour ainsi dire, la plus complète expression de ce qu'on pouvait attendre d'elle : courage, science militaire, prévoyance dans la préparation, sagacité de direction, ténacité, entrain chevaleresque. La guerre d'Orient avait présenté une première et courte phase dont la Turquie d'Europe fut le théâtre. Pendant cette période,

l'armée française n'a eu qu'à subir que les rigueurs du choléra, plus meurtrières, certes, qu'une bataille. En Crimée le siège de Sébastopol a été une entreprise unique dans l'histoire, qui n'a eu que des précédents bien lointains, et dont la reproduction est rendue encore plus improbable par les progrès de l'artillerie et des engins explosifs.

Il est donc naturel que les écrivains militaires aient cherché dans d'autres guerres un champ plus fécond de rapprochements, de comparaisons significatives. Mais cette préférence cesse d'être légitime quand on abandonne les études d'ensemble pour s'attacher à l'examen approfondi des procédés de détail. Sur ce terrain, il y a beaucoup à apprendre, et la perfection de l'instrument, dont peu à peu on suit le détail, rend plus fructueuses, plus intéressantes les leçons de cette expérience.

Ce dont il sera toujours difficile de se rendre compte, c'est le degré de misère auquel on était réduit. Comme le bataillon de la Moselle, la cavalerie a été forcée d'adopter les sabots, même pour le service.

Des ouragans épouvantables, qui dépassent toutes les descriptions qu'on pourrait en faire, renversaient les tentes et les jetaient au loin. Les livres de comptabilité, les vêtements, les instruments de musique voltigeaient comme des feuilles pour aller rouler pêle-mêle dans les ravins. La neige, la pluie, la grêle tombaient par rafales; le vent du nord soufflait souvent pendant plusieurs jours, alors que le ther-

momètre marquait 27°. Dans le mois de janvier 1855, un régiment de dragons a perdu jusqu'à 150 chevaux.

La saison des grandes chaleurs arrivait sans aucune transition. Dans la journée, le ciel se revêtait d'une vague couleur plombée. Les rayons d'un soleil ardent éblouissaient les yeux, échauffaient la terre au point de la rendre encore brûlante la nuit. C'est ainsi que se préparaient les émanations mortifères, germes de ce choléra et de ce typhus qui ont tant éprouvé l'armée.

On peut dire qu'avec des généraux comme Pélissier, Bosquet, de Salles, Mac Mahon, Canrobert, Bourbaki, Vinoy, Regnault de Saint-Jean d'Angely, Morris et tant d'autres encore, avec des chefs prévoyants, les corps n'ont cessé de donner des preuves d'une entière abnégation, d'une solidité à toute épreuve. Au milieu des privations, le choléra presque en permanence, le troupier a semblé désarmer le ciel rigoureux par sa bonne humeur.

A Balaklava comme à Inkermann, à Traktir, dans toutes les marches, les chasseurs d'Afrique ont maintenu leur vieille réputation des guerres d'Algérie.

Aux opérations de l'attaque de Sébastopol, la cavalerie était représentée par le sous-lieutenant de Galliffet, des guides.

Son arrivée sur le plateau de Chersonèse donna naissance à la première histoire militaire dont il a été le héros.

Il avait été suivi, en Crimée, par une personne qui avait trompé la surveillance des autorités maritimes et militaires pour faire la traversée. Voulant rompre à toute force une passion si violente, qui pouvait compromettre l'avenir du jeune et brillant officier, le général donne l'ordre qu'aucune permission ne lui sera accordée, aucun sauf-conduit délivré pour se rendre à Balaklava, où la belle dame avait eu la constance de s'installer. On n'oubliait qu'une chose, c'est que cœur qui bat n'a pas d'oreilles ; on en a eu bientôt la preuve. Ne pouvant traverser les lignes françaises, Léandre, à défaut de l'Hellespont, se jette tête baissée à travers les avant-postes russes, les dépasse et, après une course aussi vertigineuse que dangereuse et homérique, arrive enfin près de sa Héro, où il touche au fruit défendu par ordre supérieur, à l'exécution duquel le colonel de Cissey était chargé de veiller.

Le sous-lieutenant de Galliffet remplissait les fonctions d'adjudant de tranchée, un des postes les plus périlleux du siège. Non seulement il était chargé d'indiquer aux détachements les positions qu'ils devaient occuper, aux travailleurs les terrassements à exécuter dans les parallèles, aux corvées les chemins à suivre dans les tranchées ; il surveillait encore les divers services qui l'appelaient jour et nuit sous la pluie de mitraille faisant de si grands ravages dans nos rangs.

A peine avait-il quitté le Clocheton, qu'on l'apercevait au ravin de Karabelnaïa, puis au Cimetière,

partout où il y avait un soldat, un danger à courir. L'armée entière le connaissait. On le voyait passer au galop, vêtu d'une pelisse, dont il a raconté l'histoire. Son air joyeux, sa juvénile insouciance ont, certainement, remonté plus d'une fois le moral du troupier. Le fantassin l'aimait, le cavalier l'admirait, en était fier. Aux avant-postes sa réputation était grande. Chaque jour, il se signalait par un coup d'audace, et il aurait été difficile de retirer de l'idée d'un zouave, d'un grenadier, d'un chasse-marée, que le *malin,* comme on l'appelait, n'allait pas la nuit dans le camp des Russes pour surprendre les secrets de l'ennemi et déjouer ses projets. C'est ainsi que s'est formée sa première légende, celle de Crimée, qui, plus tard, alimentera, pendant longtemps, les conversations du corps de garde et les récits de la chambrée.

Dans l'ordre général du 15 juin 1855, le général Pélissier, commandant en chef, disait : « L'enlèvement des redoutes russes en avant de Sébastopol, gage assuré du succès de nos opérations prochaines, restera un des faits les plus considérables de cette campagne. Il est, pour le 2e corps d'armée, un titre d'honneur que le général en chef est heureux de proclamer, et dont il consacre le souvenir en citant les corps qui ont pris une part active à ce glorieux fait d'armes, et les noms des militaires de tous grades que leur bravoure et leurs services ont fait particulièrement remarquer. »

Dans cette énumération figure le nom de M. de

Galliffet, sous-lieutenant au régiment des guides, aide-major de tranchée.

Pendant la campagne, nous avions perdu notre colonel, M. de Jourdan. La veille de Traktir, il avait ressenti les premières atteintes du choléra. M. de Colonjeon, le plus ancien des chefs d'escadrons, avait pris le commandement du régiment et, le jour de l'attaque, laissé des hommes près de la tente du malade. On était à peine en bataille dans la plaine que, couvert d'un petit caban de flanelle blanche, montant un magnifique cheval anglais, le colonel vient prendre sa place devant le front des escadrons. Il faudrait le pinceau macabre d'Holbein pour rendre cette scène que la plume est incapable de reproduire. Des cavaliers l'entourent de suite pour le maintenir sur sa selle. On le conduit comme on peut jusqu'à Kamiesch, où on l'embarque pour Constantinople. Il est enlevé par le terrible fléau pendant la traversée. Comme le colonel Rame, il avait rêvé de mourir sur le champ de bataille avec les fanfares du canon pour *De profundis*. La fatalité en décidait autrement, et, s'il fallait s'incliner devant ses arrêts sans appel, on n'en pleurait pas moins des chefs de la valeur de ceux que nous venions de perdre.

Deux mois auparavant, nous avions escorté jusqu'au port, où se trouvait le vaisseau désigné pour les transporter en Angleterre, les restes du feld-maréchal lord Raglan. Avec le général en chef, l'armée déplorait la mort de ce soldat intrépide, dont l'existence avait été si noble, si pure, si remplie de

services rendus à son pays. Ceux qui avaient été témoins de son attitude intrépide aux journées de l'Alma et d'Inkermann, de la grandeur calme et stoïque de son caractère pendant cette rude et mémorable campagne, tous les gens de cœur se rendaient compte de la perte immense que l'armée anglaise venait de faire.

Dans un ordre à l'armée, le général en chef disait que la douleur publique s'augmentait pour lui du regret d'être à jamais séparé d'un compagnon d'armes dont il aimait l'esprit cordial, admirait les vertus, dans lequel il avait toujours trouvé un concours loyal et affectueux.

D'après les bruits mis en circulation dans les camps, on pouvait supposer qu'il y avait un peu d'exagération, en ce qui concernait « ce concours », dans les regrets exprimés par le général Pélissier, qui avait su l'imposer quand on ne partageait pas son avis.

Il m'a été donné de visiter plusieurs fois le champ de bataille d'Inkermann. Le ravin était encore couvert de boulets, d'éclats d'obus, de gibernes, d'uniformes russes. A l'entrée, se trouvait un tumulus. C'est là qu'avaient été enterrés les Russes le lendemain de la bataille. Il y a là trois ou quatre mille cadavres. Il ne faisait pas bon méditer trop longtemps en cet endroit, où l'on essuyait les feux croisés de la défense et de l'attaque.

Parmi les excursions qu'il y avait à faire, par ordre s'entend, celle de Balaklava n'était pas désagréable.

L'entrée du port est magnifique. Le bassin est entouré de montagnes, dont les plus élevées portent encore les traces de la domination génoise. Au bas, le village transformé en dépôt de tous les régiments anglais. On y a fait de gigantesques travaux ; il y a des usines et des magasins de comestibles où l'on trouve toutes les denrées possibles.

On allait faire boire les chevaux au monastère Saint-Georges, où les cuirassiers avaient trouvé une oasis, où ils vivaient en bonne intelligence avec les 6e et 7e de dragons, jusqu'au jour où ces deux régiments partirent, avec le général d'Allonville, pour Eupatoria. Rien n'était aussi pittoresque que ce plateau avec ses maisons riantes, ses terrasses, son église à dôme vert, son jardin, sa riche végétation. La vue s'étendait jusqu'à la mer ; les moines que l'on rencontrait étaient d'une malpropreté repoussante.

Kamiesch, justement surnommé *Friponville,* complète la ligne de cette banlieue de notre camp de la Tchernaïa, dans laquelle on se plaisait à s'égarer quand le service le permettait et que les mandats sur la poste donnaient un attrait assuré à nos promenades.

Dans ces pérégrinations, on rencontrait beaucoup d'étrangers à cheval ; les dames anglaises, qui se pavanaient dans des calèches découvertes, faisaient sensation. En dehors des cantinières et des beautés de Kamiesch, on n'était pas habitué à voir des visages gracieux, que l'on pouvait observer en se conformant à la lettre du proverbe espagnol. J'ai bien ri (les circonstances ne poussaient cependant

pas à la gaieté), le lendemain de Traktir, lorsque le colonel Pajol a fait charger les nombreuses amazones qui étaient venues de Balaklava chercher des émotions au milieu du champ de carnage où les mulets, porteurs de cacolets, butaient sur les cadavres déjà en décomposition et que l'on jetait dans des tranchées faites à la hâte. Des circonstances atténuantes plaidaient, à la rigueur, en faveur de ces dames, qui avaient apporté des liqueurs pour désaltérer les mutilés et les travailleurs. Un ordre du général Pélissier leur a, du reste, ôté à tout jamais l'idée de recommencer une pareille promenade.

Pendant que nous nous promenions de la Tchernaia à Baïdar et *vice versa,* nos camarades les hussards et les dragons remportaient un beau succès à Kanghil, dans la plaine d'Eupatoria. Le général d'Allonville lance sa cavalerie sur la division de uhlans du général Korff, qui est abordée à l'arme blanche avec la plus grande vigueur. Sabrés jusque dans le rang, harcelés dans leur retraite pendant plus de deux lieues, les escadrons ennemis se sont enfuis dans toutes les directions, laissant entre les mains du vainqueur des canons et des prisonniers.

Le deuxième escadron de mon régiment se couvrait de gloire à Kertch, où le capitaine Archambaud de Baune mettait en déroute un parti considérable de Cosaques. Le plus heureux, en cette affaire, a été un vieil Africain, cavalier de première classe, qui, blessé de dix-huit coups de lance et de sabre, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille.

Relevé et soigné par les Russes, il se guérit rapidement et passa sa convalescence à Odessa, où il était traité comme un grand seigneur, ayant même l'autorisation de se promener sur une terrasse où la noblesse avait seule le droit de circuler. Lors de l'échange des prisonniers, il est rentré, à son grand regret, au corps, chargé de cadeaux de toutes sortes. Ça a été à qui le fêterait, depuis le général jusqu'aux hommes de sa tribu. Mais, comme son récit l'altérait beaucoup, on a dû le consigner au camp dans l'intérêt de sa santé et de la discipline. On le rencontrait partout dans un état complet d'ivresse ; ce héros commençait à devenir insupportable pour tout le monde. On a saisi la première occasion pour le rapatrier.

Cette affaire de Kertch fut pour moi la cause d'une vive désillusion. Le commandant de Colongeon, qui était à la tête du régiment depuis la mort du colonel de Jourdan, m'avait fait appeler un jour pour m'annoncer qu'il mettrait, le lendemain, à l'ordre ma nomination au grade de maréchal des logis. Cette nouvelle me causait une joie d'autant plus grande que je ne quittais pas mon escadron. Le capitaine Cornat et les officiers m'invitèrent à dîner, et l'on arrosa mes nouveaux galons. Je me rendis sous la tente où mon vieux camarade Wolf m'attendait tout joyeux pour me féliciter, et je m'endormis fort satisfait.

De grand matin, arrivait au camp la nouvelle du succès de Kertch et l'ordre du général en chef de

faire bénéficier les gradés inférieurs de l'escadron de Beaune de toutes les places vacantes. Un vieux brigadier des plus méritants me coupait l'herbe sous le pied, et je restais avec mes sardines de laine. Le planton du quartier général serait arrivé une heure plus tard, ma nomination aurait paru au rapport, et il n'y aurait pas eu moyen de revenir sur la décision du chef de corps. Cela prouve qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant d'avoir bien vu l'animal mort à ses pieds, et que bien naïfs sont ceux qui comptent sur des héritages qu'un événement quelconque peut faire évanouir en fumée.

En la circonstance, je ne pouvais m'en prendre qu'à la fatalité et continuer à vivre en philosophe.

La vigueur de la résistance des Russes a contribué à relever le prestige de leurs armes, singulièrement compromis après les sièges du Danube et de Bomarsund. Leur artillerie a déployé des qualités auxquelles on ne s'attendait pas, comme vivacité et exactitude de tir, confection de ses artifices et extrême mobilité. Quant aux travaux de terrassement, ils ont été prodigieux.

Pendant toute la campagne, ils ont tenu le serment que Mentschikoff avait fait prêter à ses troupes à l'Alma.

Depuis le général jusqu'au soldat, depuis l'amiral jusqu'au mousse, tous devaient être déterminés à soutenir le combat jusqu'à la dernière extrémité, *le combat jusqu'au manche du couteau.*

Le facteur essentiel de notre supériorité a été

l'état moral. Les hommes étaient toujours gais ; nul ne cherchait à échapper aux rudes obligations du service pénible et dangereux auquel on était appelé. Des faits d'armes de toute nature se pressent sous la plume pour attester cette supériorité, qui s'est affirmée pendant deux hivers longs et rigoureux, passés sur un plateau désert, sous la neige et la pluie, par un froid excessif et dans la boue, sous un climat variable. On n'osait point faire des feux pour ne point donner de point de mire à l'ennemi. Les cimetières seuls peuvent constater, encore aujourd'hui, quelles épreuves on a eu à supporter. L'insouciance, les généreuses qualités du caractère français sont venues à notre secours, et, avec l'aide de la Providence, on s'est tiré d'affaire comme on a pu. J'oublie tous les ennuis de cette époque pour ne me rappeler que les chaudes émotions qu'elle m'a procurées.

Par ordre du maréchal Pélissier, le colonel Pajol s'embarquait pour porter à l'Empereur les drapeaux pris à Sébastopol. C'était une mission d'autant plus brillante qu'elle rappelait à celui que nous allions retrouver comme chef d'état-major de la division de cavalerie de la garde, que son illustre père avait présenté à la Convention les trophées pris à Mayence par Kléber.

Vers le mois de juin, l'armée s'éloignait de cette terre de Crimée sur laquelle, pendant dix-huit mois, plus de cinq cent mille hommes avaient supporté tant de souffrances, lutté avec une ténacité et un

courage héroïques. Au moment du coucher du soleil, chacun put jeter un coup d'œil sur le cap qui s'effaçait à l'horizon et adresser un dernier adieu à tous les braves, dont les tombes restaient confiées à la garde d'une puissance amie.

En toute sincérité, je n'étais pas fâché de revoir la Mosquée et ses cigognes. Le sort en décida autrement. Je suis rentré en France, brigadier comme avant, mais ayant eu la chance de visiter Malte, Athènes, Constantinople, de dormir *in conspectu Tenedos,* de voir le soleil se coucher derrière l'Acropolis, tout cela aux frais de l'État, de bénéficier de pas mal d'émotions pour un troupier, surtout quand il peut représenter à ses parents un gaillard que le fer, le feu, les maladies ont respecté. La joie d'embrasser ma mère était doublée de la satisfaction de paraître devant elle avec mes os numérotés comme au départ et le coffre solide.

CHAPITRE IV

ITALIE.

I. — Les chasseurs à cheval de la garde. — Le père La Pipette. — Le lieutenant-colonel du Barail. — Le corps d'officiers. — Le capitaine de Molènes. — Le képi vainqueur. — Les sous-officiers. — Le camp de Châlons. — Les grandes manœuvres. — Les guides et les chasseurs à la Croix de Vitry. — Une tasse de chocolat. — *Jenny l'ouvrière.*

II. — La guerre. — Situation de l'Autriche et de la France. — Départ de Fontainebleau. — Les ovations. — Premières escarmouches. — Bataille de Magenta. — Les maréchaux de Mac Mahon et Regnault de Saint-Jean d'Angely. — Entrée triomphale à Milan. — Bataille de Solférino. — L'armistice. — Valeggio. — Le mousqueton inoffensif. — La paix. — Proclamation de Thommaseo. — Le général Cassaignoles. — Retour en France.

I

Le régiment des chasseurs à cheval de la garde a été créé, le 28 avril 1856, sur le plateau de Kasach en Crimée, avec le 4e de chasseurs d'Afrique licencié et des détachements tirés des trois autres corps de la division Morris, du 1er et 4e de hussards. Je n'ai pas sollicité l'honneur d'en faire partie, ni entrepris aucune démarche pour ne pas y entrer. J'ai été désigné par mon colonel et ne me suis jamais repenti,

au contraire, de cette décision, qui m'a permis de passer dix ans dans d'excellentes garnisons, de prendre part à la guerre d'Italie et de décrocher enfin l'épaulette d'officier. Plus tard, j'ai bien ri en voyant l'aplomb de certains individus, qui avaient remué ciel et terre pour entrer dans la maison militaire de l'Empereur, faire parade de leurs opinions républicaines, qui ne se sont manifestées qu'après la révolution du 4 septembre.

La traversée de Kamiesch à Marseille a été aussi longue et désagréable que celle de l'aller, avec accompagnement, en plus, d'une révolte des matelots, qui a nécessité notre intervention. En débarquant, hommes et chevaux ont secoué, dans l'onde amère, les traces de la fatigue et beaucoup d'autres choses encore, et l'on s'est rendu à Compiègne par étapes. Le mélange de six régiments donnait une singulière tournure au détachement qui, parti le premier, arrivait le dernier. Aussi avait-on annoncé partout que l'*Emma Jane* s'était perdue corps et biens. Nous avons éprouvé une certaine satisfaction à donner une preuve vivante du contraire.

Le colonel de Cauvigny aurait rendu des points à un mulet sous le rapport de l'entêtement, à la violette sous celui de la modestie. Son expression favorite était *Des navets,* quand il ne voulait pas se rendre à l'évidence. Il n'aurait pas fait deux pas en avant pour se faire valoir. Pendant un séjour de l'Empereur, il va passer une saison à Vichy et oublie, lui colonel de la garde, d'aller saluer le souverain. Il

ignorait où se trouvaient les bureaux de la direction de cavalerie au ministère de la guerre. Il fumait habituellement une petite pipe en terre; de là son surnom *le père La Pipette,* fort populaire dans la garde. Avant d'être colonel du 4e de chasseurs d'Afrique et des chasseurs de la garde, il avait servi longtemps dans les hussards, qui auraient eu toutes ses préférences au régiment, si le lieutenant-colonel M. du Barail ne l'avait souvent rappelé respectueusement aux règles immuables de l'équité.

Avec tant d'éléments divers, il eut fallu une main de fer dans un gant de velours pour asseoir solidement les bases de la discipline dans le nouveau régiment, où tous les cavaliers et gradés inférieurs étaient chevronnés et touchaient un prêt auquel ils n'étaient pas habitués. Aussi, tout n'alla pas sur des roulettes pendant le temps consacré à habiller, équiper les escadrons. Les ivrognes remplissaient les prisons des deux quartiers, qu'ils abandonnaient bientôt pour rejoindre leurs corps d'origine. Le lieutenant-colonel eut beaucoup à faire pour mettre de l'uniformité dans la tenue des officiers se complaisant trop longtemps à porter l'ancienne. Avec quelques vertes réprimandes, il y est parvenu. Ces officiers, dont quelques-uns étaient restés vingt ans en Afrique, sans trop prendre pied dans les garnisons, avaient évidemment de la peine à se faire aux us et coutumes des corps de l'intérieur. Aussi, grand fut leur étonnement quand ils apprirent qu'on leur ferait une théorie une fois par semaine.

La cavalerie sera éternellement reconnaissante au général du Barail qui, en 1876, l'a débarrassée de l'infâme *littéral* et des principes surannés contenus dans les ordonnances de 1829, 1833. Avant lui, une mémoire bien cultivée tenait lieu d'intelligence, et quand, sans respirer, on récitait les principes du galop et la course des têtes, on était sacré sujet d'avenir. Combien en a-t-on vu de ces prodiges arriver aux plus hauts grades sans jamais avoir entendu d'autres coups de fusil que ceux du champ de tir ! Aussi blaguaient-ils les officiers d'Afrique, plus accoutumés aux courses de longue haleine pour remettre les dissidents à la raison qu'à faire enlever les pierres roulantes du terrain de manœuvre. On comprend l'opposition que les nouvelles méthodes ont rencontrée dans les hautes sphères du commandement, où l'on a vu généraux et colonels se voiler la face en apprenant qu'on osait porter une main sacrilège sur le monument impérissable portant les deux dates dont il vient d'être parlé. Le terrible général de Bonnemains, qui s'était fait l'écho officiel des plaintes des pontifes du *littéral,* des apôtres du travail journalier, des promoteurs à outrance des spécialités dans le régiment, a été prié, par le général Berthault, ministre de la guerre, de mettre une sourdine à son opposition, qui commençait à faire trop de prosélytes. Il était si doux de vivre sur le passé, de se laisser glisser dans le sillon de la routine pour faire acte d'autorité intransigeante au détriment de la bonne instruction des troupes ! Malheur à l'officier

qui avait quelques velléités d'initiative! Son avenir était perdu.

La révolution intelligente qui s'est produite dans la cavalerie en 1876 et dont on n'a pas tardé à récolter les fruits, est donc due à mon ancien lieutenant-colonel, qui, élevé dans les rangs de l'armée d'Afrique, avait pu se rendre compte des inconvénients de tous les règlements en vigueur au point de vue de la diffusion des responsabilités. Il a eu le courage de porter le fer rouge sur la plaie. Il a fallu le triste exemple de 1870-71 pour transformer la cavalerie, qui, avec M. le général de Galliffet, est définitivement sortie de l'ornière d'où l'avait déjà tirée, avec tant d'efforts, M. le général du Barail. En agissant ainsi, ces deux novateurs se sont fait beaucoup d'ennemis, qui ne sont pas parvenus à atténuer l'opinion que l'armée, le pays auront toujours sur celui que l'on a appelé « un véritable entraîneur de cavalerie », et l'autre le *magister equitum*.

Les capitaines, dont je n'ai pas oublié les noms, MM. de Balzac, de Bruchard, Deschamps de Brèches, Andrieux, Syriex, Burtin, de Talleyrand-Périgord, Charmeux, Durdilly, Verlinde, etc., etc., avaient assisté, les premiers surtout, à presque toutes les phases de la conquête et se trouvaient dépaysés sur le terrain d'exercice où l'on expérimentait un nouveau règlement sur le travail individuel. Il y était question de voltes et demi-voltes plus ou moins renversées, de contre-changements de main, de quantité de figures auxquelles les chevaux se prêtaient assez

bien, sans qu'on eût besoin, comme on le demandait, de leur appliquer les règles sacrées d'un dressage méthodique recommandé alors par les bureaux de la guerre.

Quand, à Compiègne, le général Cassaignoles lui a présenté le corps d'officiers, l'Empereur était émerveillé en entendant l'énumération de leurs états de service, en voyant tant de croix briller sur leurs poitrines. Les cadres de ce corps d'élite étaient composés de ces fameuses figures vociférantes et désagréables dont a parlé un journaliste.

Un mot sur l'un d'eux, le capitaine Paul Gaschon de Molènes, chargé de la salle d'armes. Il avait une méthode de tirer qui déconcertait tout le monde. Sur la planche, il bondissait, sautait, rompait, faisait de la voltige, finissait par mettre le maître et les prévôts sur les dents avec accompagnement d'un tas de fleurets brisés. Il se déshabillait, s'épongeait, s'habillait en un clin d'œil, toujours prêt à prendre le train pour aller demander raison aux individus qui s'étaient permis de critiquer son jeu ou l'un de ses livres. Non sans raison, il passait pour un original. Avec des états de service comme les siens, depuis les barricades de Juin, où il avait été décoré comme officier de mobiles, jusqu'aux plaines de Magenta et de Solférino, en passant par le choléra de Varna, la bataille de l'Alma et un séjour en Algérie, cet ancien officier d'ordonnance du maréchal Canrobert avait bien le droit de se montrer quelque peu susceptible quand des gens étrangers, à l'armée et aux belles-lettres, portaient un jugement sur son

compte. Un accident de cheval est venu briser la carrière de ce mousquetaire, qui, aux grandes allures, aurait certainement forcé les portes du palais Mazarin. Il n'aurait eu qu'à agiter ses écrits devant les yeux des Immortels, peu habitués, avant la publication des *Souvenirs du général du Barail,* à voir les commentaires d'un soldat écrits avec autant de verve, d'observation et de philosophie.

J'étais passé maréchal des logis quelque temps après la formation du régiment et porté pour officier sur le tableau d'avancement quatre ans après ; j'ai attendu encore cinq ans avant de passer.

Il y avait au régiment un ancien garde mobile de Paris, décoré aussi aux journées de Juin pour sa belle conduite lors de la mort de l'archevêque. Son instruction secondaire ne lui ayant pas permis d'entrer à Saint-Cyr au titre des récompenses nationales, il avait été nommé sous-officier au 7e de hussards et versé, plus tard, aux chasseurs à cheval de la garde. Par son insouciance, sa bonne humeur, son entrain, ses reparties, il était bien le type du vrai gamin de Paris. On l'avait surnommé *le Képi vainqueur*, parce qu'il ne manquait jamais l'occasion, lors des réceptions, de chanter l'*Hymne des Moblots*, dont je me rappelle approximativement le refrain :

Je suis garde mobile,
De Paris la grand' ville.
Dans mon régiment,
J'ai servi vaillamment,
Et mon képi vainqueur
A séduit plus d'un cœur.

Les sous-officiers ne « criaient » pas dans le service, qui se faisait pour ainsi dire à la muette. Au lieu de se lancer dans des dissertations savantes sur le règlement du 2 novembre 1833, que l'on considérait alors comme la clef de voûte de l'édifice militaire, on se contentait d'appliquer les principes préconisés dans les *Avant-postes de la cavalerie légère.*

En 1857, la garde a inauguré le camp de Châlons. Les chasseurs à cheval y ont eu quelques succès. Ils ont prouvé qu'ils jouissaient d'une réputation grandement justifiée. La surveillance du bivouac n'était pas facile, parce que les chevaux arabes brisaient leurs entraves pour aller flirter avec ceux des autres corps. Jamais on ne pourra se faire une idée de l'émotion bruyante qui a empoigné l'état-major, le jour où deux de nos arbis ont serré de trop près l'attelage du landau de l'Impératrice, dont ils ne lâchaient ni le garrot ni la croupe. Des ordres sont arrivés de tous les côtés ; on ne savait plus où donner de la tête. La question de nous renvoyer à Fontainebleau a même été agitée, et le brillant régiment de la veille n'était plus considéré que comme une troupe encombrante, gênante. Le nombre des gardes d'écurie a été doublé, triplé, quadruplé. J'ai vu le moment où chaque homme serait mis au piquet près de son cheval, entravé, depuis ce jour, des deux pieds et attaché avec la longe. Puis le calme s'est rétabli; il a suffi d'une marche en fourrageurs pour nous faire rentrer en odeur de sainteté. La robe blanche des chevaux, la couleur des tresses du dolman, la

charge poussée à fond de train faisait dire à l'Impératrice : « On croirait voir un bouquet de marguerites éparpillées sur le terrain. »

On a parlé bien souvent des manœuvres théâtrales du camp de Châlons pour exalter les progrès accomplis, depuis la dernière guerre, dans le maniement des troupes. Jamais il ne me viendra à l'idée de soutenir que tout se passait pour le mieux, autrefois, dans les plaines catalauniques ; mais il est permis de croire que le séjour d'un mois qu'on y faisait avait un résultat salutaire sur l'instruction et le moral des hommes. On se demande encore si cette installation prolongée sous la tente ne valait pas mieux que certaines exhibitions à grand orchestre, où tout est réglé et prévu à l'avance. On laisse tel bois de sapins à droite, tel autre à gauche ; le même arbre indique le point habituel des réunions ; on galope à main droite ou à main gauche dans un secteur bien défini, avec la revue traditionnelle comme feu d'artifice et l'ordre général comme bouquet.

A l'avènement de Napoléon III, l'armée était un admirable et puissant instrument, tel qu'aux grandes époques militaires la France n'en a guère possédé de supérieurs. Sous des influences diverses, malheureuses innovations d'ordre administratif ou technique, événements politiques ou sociaux, la décadence devait bientôt se manifester, et l'on put signaler dans l'organisme des fissures assez nombreuses, destinées à étendre bientôt leurs ravages jusqu'aux fatals événements de 1870. Les règlements

avaient évidemment besoin d'être remaniés, simplifiés; mais ils auraient suffi grandement, si l'on avait su employer la cavalerie avec plus de discernement, au lieu d'étouffer son élan sous la poussière des terrains de manœuvre, où le *littéral* remplaçait toutes les qualités précieuses de l'intelligence et de l'initiative.

Le régiment était à Fontainebleau, lorsqu'il a reçu l'ordre de se mobiliser pour faire partie de l'armée d'Italie. Quelque temps auparavant, une réunion d'un nouveau genre avait eu lieu dans la forêt, à la Croix-de-Vitry.

Les guides tenaient garnison à Melun. Formés en 1852, avec le 13e de chasseurs licencié, ils n'avaient pas tardé à acquérir une brillante réputation par leur tenue, leurs remontes, leur musique, la munificence des réceptions, la fortune de la plupart des officiers menant la vie à toute vapeur, faisant beaucoup parler d'eux par des scandales, qui défrayaient, comme autrefois, la chronique de la cour et de la ville. Les chasseurs, qui avaient des campagnes à céder à toute la cavalerie, regardaient leurs camarades d'à côté d'un mauvais œil, non par jalousie, mais parce qu'ils leur trouvaient un air par trop muscadin.

Dans différentes circonstances, les relations avaient paru assez tendues pour éveiller l'attention de l'autorité. Le général Cassaignoles, commandant la brigade, a eu une idée lumineuse pour faire fondre la glace. Ordre a été donné aux deux régiments de

faire une marche militaire, allant l'un au-devant de l'autre, et de mettre pied à terre à la Croix-de-Vitry. Le prêt avait été avancé aux hommes. Les breaks, les fourgons, les voitures de cantinières, bondés de provisions, formaient un convoi respectable qui s'arrêta à l'endroit indiqué. L'approche des deux colonnes est signalée par les hennissements de nos chevaux; ils prouvent de suite qu'ils ne demandent pas mieux que de fraterniser avec les superbes bêtes des guides. La cordialité règne sur le lieu du ralliement, et la fête commence. Le grand air ouvre l'appétit. Au choc des verres, au bruit des bouchons de champagne, la noble brigade légère cimenta un traité d'amitié que rien n'a jamais pu rompre. « Petits banequets, petits esbatements », dont parle Rabelais, prirent des proportions considérables. Mille joyeusetés s'y sont faites, et chacun y prit un grand plaisir. Le général et le colonel de Mirandol des guides ouvrent le bal sous les grands arbres et en font les honneurs à des paysannes accourues de tous les côtés pour assister à cette fête champêtre. On danse jusque vers quatre heures, sans oublier de faire passer des rafraîchissements variés. A la sonnerie à cheval, chacun se met à la recherche de sa monture, ce qui ne se passe pas sans quelque difficulté. Les têtes étaient un peu échauffées, et les distances hiérarchiques relâchées. Quand il s'est agi de partir, on a eu beaucoup de peine à se reconnaître dans les escadrons où les tresses jaunes des guides se confondaient avec les tresses blanches des chasseurs.

On est cependant parvenu à rompre par quatre, et chacun est rentré dans sa garnison, emportant un excellent souvenir de cette journée mémorable. Notre colonel était en permission. « Pends-toi, brave La Pipette, lui a écrit le général; nous nous sommes flanqué une culotte, et tu n'y étais pas. »

Plus habitués à la vie des camps qu'à celle des salons, les officiers montraient peu d'empressement à répondre aux invitations dont on les bombardait. Le colonel avait même été obligé de les engager à désigner un certain nombre d'entre eux, à tour de rôle, pour l'accompagner là où le régiment ne pouvait faire autrement que d'être représenté. La duchesse de X... donnait de très belles fêtes; il était d'autant plus difficile de ne pas aller chez elle, qu'elle avait deux charmantes jeunes filles à marier. La corvée tomba sur un vieil Africain, préférant la fumée de sa pipe à l'éclat des lustres. Il endosse le dolman le plus brillant, un pantalon flambant neuf sortant, la veille, des ateliers de Paule. Il est charmé de l'accueil qu'il reçoit, s'acclimate rapidement, et le voilà à raconter des histoires de batailles de toutes sortes. Entouré d'un auditoire très attentif, il jouit de son triomphe. Les plateaux circulent. Il prend un tasse de chocolat et, afin de mieux démontrer le plan d'une embuscade, où il avait été assez heureux pour saisir par le burnous un lieutenant d'Abd-el-Kader, la pose sur un fauteuil. Il s'anime et, quand le récit est terminé, s'assied :

— S. n. d. D ! j'avais pourtant dit que je ne met-

trais jamais les pieds dans le monde. Voilà un pantalon tout neuf f...ichu.

Il avait une véritable voix de stentor. Il n'y en avait pas deux comme lui pour pousser un « Garde à vous ! » Les chevaux en dressaient les oreilles.

Après cette longue digression, j'arrive à la campagne d'Italie, qui m'a permis d'admirer la route de la Corniche, de parcourir les plaines du Piémont et de la Lombardie, d'assister au combat de Turbigo, aux batailles de Magenta et de Solférino, d'entrer en triomphateur à Milan, de revenir en France couvert de lauriers, d'être acclamé par la population parisienne, etc.

Le lieutenant-colonel du Barail, qui avait été le véritable organisateur du régiment et, comme je l'ai dit, l'avocat des chasseurs d'Afrique auprès du colonel, trop disposé pour les hussards, ses anciens frères d'armes, venait de prendre le commandement du 1er de cuirassiers et d'être remplacé par M. Cassagne, homme terrible, à qui l'on a joué un bon tour. Un lieutenant, mis aux arrêts par lui, donne dix francs à un joueur d'orgue pour moudre sous ses fenêtres, du matin au soir, *Jenny l'ouvrière*. Plus les sous tombent, plus la manivelle marche. Il fait intervenir la police, qui se déclare désarmée en présence des papiers en règle du virtuose savoyard. Il a manqué de devenir enragé.

II

En 1859, les relations entre l'Autriche et la France se tendaient de plus en plus. Le gouvernement sarde, placé, depuis 1848, à la tête du parti national italien, s'était assuré notre alliance et l'appui platonique de l'Angleterre en envoyant, lors de la guerre de Crimée, son armée combattre à nos côtés. Aussi la « question italienne » fut-elle nettement posée dans les conférences du traité de Paris. Malgré les bons offices de plusieurs puissances, qui désiraient empêcher un conflit européen, on n'avait pu trouver aucune solution satisfaisante pour rétablir l'accord entre l'Autriche et le royaume de Sardaigne. Les rapports entre les deux États devenaient de plus en plus impossibles, et, se sentant soutenu et appuyé par la France, le gouvernement de Turin paraissait ne pas décliner une lutte devenue presque inévitable. Le 19 avril, la cour de Vienne, qui depuis plusieurs mois appelait ses réserves et se préparait à la guerre, adressa un ultimatum au gouvernement sarde, le sommant de désarmer en trois jours. Le comte de Cavour, à qui cette pièce ne fut remise officiellement que le 23, chercha à gagner du temps, le moindre délai ayant une importance capitale.

En effet, dès le 21, des ordres de mobilisation

étaient partis de Paris. La France mettait sur pied trois armées : l'une sur les Alpes, toute prête à intervenir en Italie ; une seconde autour de Nancy, pour protéger la frontière de l'Est ; la troisième se rassemblait à Lyon. Les divisions actives de Paris et de Lyon étaient appelées à former le premier noyau de ces concentrations. L'armée des Alpes devient l'armée d'Italie, et la garde impériale forme un corps de réserve, le tout comptant 130,000 combattants.

Le régiment s'est embarqué à Fontainebleau pour Marseille. Le départ a été signalé par un accident auquel les anciens auraient attribué l'idée d'un présage de mauvais augure. Un adjudant, vieux soldat d'Afrique, décoré depuis bien des années, est vivement réprimandé par le lieutenant-colonel, au moment de l'embarquement en chemin de fer, pour ne pas avoir commandé une garde de police destinée à la gare de Lyon, où il doit y avoir quelques minutes d'arrêt. Il court, afin de donner des ordres en conséquence, et, traversant la voie, est renversé par une locomotive qui lui broie les deux jambes. Transporté à l'hôpital, l'amputation a lieu immédiatement. Aussi, en montant dans le train, la tristesse avait remplacé la gaieté qui avait marqué notre départ du quartier. Notre pensée était toute à cet excellent serviteur qui, en Algérie, avait échappé tant de fois aux balles, aux sabres des Bédouins, aux atteintes du choléra, à qui il n'avait pas été donné de terminer sa brillante carrière dans cette nouvelle campagne.

Le régiment partait avec 47 officiers, 636 cavaliers,

26 musiciens, 104 chevaux d'officiers et 560 de troupe.

Avec quelle joie on se sentait débarrassé de la vie de garnison, de la promenade des chevaux, des théories récitatives et pratiques, du peloton et de l'escadron modèles, de l'ajustage du porte-mousqueton, du poitrail, de la croupière, de la giberne, des mille détails qui suffisent pour faire acquérir une réputation de bon serviteur et donnent une idée du métier vu par le mauvais bout de la lorgnette! On allait donc se donner de l'air, penser aux projets ambitieux pouvant germer dans la cervelle d'un cavalier ne réclamant que plaies et bosses, laissant à ses supérieurs le soin d'organiser le succès; avec une forte dose de patience et d'insouciance, on se mettait donc en route pour conquérir gloire et renommée.

Nous avons été tout le temps l'objet d'ovations enthousiastes des populations citadines et rurales accourant au passage du train, donnant ainsi un gage éclatant de leur assentiment à la politique du souverain, un encouragement à l'armée qui allait délivrer l'Italie du joug de l'Autriche, assurer notre prépondérance dans la Péninsule, où nous allions être reçus comme des libérateurs, quitte à être accompagnés, après la guerre, des malédictions du peuple qui n'a pas tardé à se jeter dans les bras de ses anciens tyrans et de l'Allemagne pour jouer, vis-à-vis de la France, le rôle de Croquemitaine.

A Marseille, le régiment a campé sur le Prado, où toute la cité phocéenne a défilé. La Canebière elle-

même était abandonnée pour suivre le courant entraînant les habitants vers notre camp. Pendant deux jours, on ne s'est pas ennuyé, et il est possible que les chasseurs de la garde aient laissé des souvenirs précieux de leur passage dans le cœur des Méridionales, dont les yeux auraient mis le feu aux poudrières de la France entière. Puis on est monté à cheval pour passer la frontière et prendre la route de la Corniche. Nous sommes passés sous un nombre incommensurable d'arcs de triomphe jusqu'à Gênes. Logés chez l'habitant, où nous étions reçus à bras ouverts. A Nice, nous avons succombé sous le poids des bouquets, des oranges. Il aurait fallu des voitures pour porter les fleurs jetées à notre étendard, offertes au colonel.

J'ai reçu l'hospitalité écossaise chez A. Karr, ami du frère de ma mère, ce qui ne m'a pas empêché d'assister à la représentation de gala donnée en notre honneur au théâtre. On jouait la *Fille du régiment;* la salle se levait comme un seul homme dès qu'un officier apparaissait. A Albenga, Port-Maurice, Voltri, mêmes ovations; on commençait déjà à être un peu sur ses jarrets; il était grandement temps d'entrer dans la sphère des opérations militaires, de se contenter de chanter le fameux refrain du bivouac, où il est question de bien des choses.

A Gênes, mon peloton est logé dans un couvent. Victor-Emmanuel venait d'appliquer aux ordres religieux un article 7 de sa façon; les braves capucins se préparaient à déguerpir. Ils nous font un chaleu-

reux accueil et visiter leur domaine, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport du confortable. La cave était surtout remarquable par sa collection honorable des vins le plus en renom de l'Italie. Si on n'y a pas trouvé les crus des coteaux chers à Horace, on a pu se faire une opinion sur ceux d'Asti, et, sans aucune mauvaise pensée, on pouvait constater que l'entretien des caveaux avait demandé beaucoup plus de soin que celui de la bibliothèque. J'ai couché dans une cellule sur un très bon lit, me suis endormi en rêvant au jardin, à la basse-cour, sans oublier le frère sommelier qui, au réveil, nous servait une rasade d'un nectar généreux que Jupiter lui-même n'aurait pas dédaigné. On s'est souhaité réciproquement bonne chance, et, à partir de ce jour, on a campé dans les maïs, sur les bords des rivières, les glacis des places fortes.

Le 10 mai a lieu l'alerte de Valenza, causée par le feu d'une batterie du 8e corps autrichien, dirigé contre les bateaux d'un pont replié par les Sardes dans une petite anse de la rive droite du Pô. Le 20, on entend dans le lointain une canonnade qui dure plusieurs heures. C'est le combat de Montebello. Le 30, premier combat de Palestro. Le 1er juin, occupation de Novare; le 3, combat de Turbigo; le 4, bataille de Magenta.

Trois escadrons du régiment constituaient les seules troupes placées sous les ordres du général Cassaignoles au moment de l'arrivée de l'ennemi sur le pont du Tessin

Vers midi, cette troupe reçut l'ordre de franchir le pont, et, lorsque cinq pelotons furent passés, le reste du régiment mit pied à terre pour réparer les avaries qu'une arche avait subies.

Quand l'attaque du village, situé sur les abords du canal de dérivation, fut commencée par la division Mellinet, la cavalerie se porta sur la route jusqu'au pied des hauteurs, à portée de fusil du village. Là, quelques hommes et chevaux ayant été atteints, elle se dirigea, sur les ordres du général en chef, à quelques mètres en arrière et sur le côté de la route, pour ne pas gêner le passage des troupes.

Le village ayant été pris, l'ennemi rejeté dans la direction de Magenta, le général Regnault de Saint-Jean d'Angely envoya un escadron de l'autre côté du canal de dérivation, en prescrivant au général de brigade de voir s'il ne trouverait pas l'occasion de charger. Le détachement se mit en mouvement et fut placé en bataille de l'autre côté du village, sur le côté gauche, ayant devant lui les grenadiers et à sa gauche, mais en arrière, les zouaves.

Les grenadiers se portaient en avant, lorsque, dans la trouée située entre les deux troupes, le général Cassaignoles aperçut les tirailleurs autrichiens précédant une colonne d'attaque; ils se portaient en avant sans tirer, cherchant à tourner la gauche des grenadiers.

Le détachement fut formé immédiatement face à gauche et lancé à la charge, aux acclamations des zouaves.

Trois charges successives furent fournies avec succès. Le but qu'on se proposait avait été atteint, puisque les grenadiers purent entrer dans le village sans être tournés ou enveloppés.

Le ralliement se fit en bon ordre, et, d'après l'indication du général, le régiment vint se ranger en bataille le long de la route, la droite appuyée au canal.

L'ennemi se rapprochant du village et l'artillerie étant ramenée, l'escadron se disposait encore à charger si l'ennemi se présentait. L'action de la cavalerie devenant tout à fait impossible, on lui fit repasser le canal au point où elle se trouvait au commencement de la bataille. Elle était représentée seulement par les trois escadrons du régiment qui a été le digne émule des autres corps de la garde.

Ce combat de Ponte-Nuovo di Magenta valut au général de Mac-Mahon et au général en chef de la garde le bâton de maréchal de France. Le capitaine Bertrand, frère de Napoléon Bertrand, est porté pour chef d'escadrons ; le lieutenant Bugeaud, fils du maréchal, décoré.

Dans cette journée, mon escadron a été détaché à la division des voltigeurs, commandée par le brave général Camou. Vers six heures du soir, nous avons assisté au spectacle le plus beau qu'un soldat puisse rêver. Les tambours des quatre régiments battent la charge avec accompagnement de la sonnerie de clairons des chasseurs à pied. La masse s'ébranle, la baïonnette croisée ; ce mouvement décide les Autrichiens à battre en retraite. On s'arrête à l'entrée du

village pour souffler un peu. Impossible de trouver un endroit où le fer et le feu n'aient fait des victimes. On marche et piétine sur des cadavres que la chaleur a déjà putréfiés, et, cherchant un nouveau terrain, on retombe toujours dans un charnier. Le général me charge de conduire une corvée pour aller chercher de l'eau dans le village. Je pars avec une vingtaine d'hommes, prenant le clocher pour point de direction. Arrivé devant un puits, dont les abords sont rendus impraticables par l'agglomération des soldats de toutes armes, je me rends compte qu'il me sera impossible de remplir ma mission. Je me paye d'audace. « Laissez prendre de l'eau pour l'Empereur. » Ce mensonge a un effet aussi rapide que celui obtenu par Moïse frappant le rocher de sa baguette. Mes quarante bidons remplis, je file au plus vite vers l'endroit où se tenait le général Camou, qui boit au goulot comme un simple troubade et me remercie chaleureusement de lui avoir permis d'étancher sa soif ardente.

Nous sommes obligés de changer, pendant la nuit, plusieurs fois l'emplacement de notre petit bivouac, de couper du maïs pour couvrir les cadavres que les pieds de nos chevaux venaient d'éventrer. De grand matin, on a commencé à enlever les morts, à transporter les blessés dans la gare où les médecins, manches retroussées, les pieds dans les mares de sang, coupaient, taillaient toujours. Au milieu de cette scène de désolation, rien n'était plus pittoresque que de voir les convois des voitures du pays, traînées par

des bœufs, couvertes de feuillages, faire le service entre le champ de bataille et les ambulances. C'était une reproduction macabre des deux tableaux de Léopold Robert. Dans l'église, j'ai respectueusement salué le corps du général Espinasse et celui de son officier d'ordonnance, le lieutenant de Froidefont, étendus sur le maître-autel. Le général Cler, que j'avais connu colonel du 2e de zouaves, à Oran, paya aussi de son sang la gloire nouvelle ajoutée aux armes de la France.

Les chevaux sont conduits, par pelotons, dans les fermes où l'on établit des abreuvoirs. Sur les chemins, on casse et entasse les fusils pris aux Autrichiens, et l'on rencontre les corvées allant à la distribution des vivres. Chacun semble prendre sa part de la gloire acquise dans la journée de la veille. Dans la cour, où je faisais boire mes chevaux, j'interroge l'indigène, comme j'en avais reçu l'ordre, pour savoir s'il n'y avait pas des ennemis cachés dans sa maison. Il m'assure que non par gestes et lamentations, me fait comprendre que la guerre l'a ruiné et m'engage à lui acheter sa volaille. En ce moment arrive une compagnie de zouaves chargée de fouiller les habitations. Deux minutes après, ils sortent d'une grange, poussant devant eux une centaine de Croates qui auraient pu nous faire un mauvais parti. Mon indignation est à son comble en pensant à la mauvaise foi de ce Lombard, que « nous venions d'arracher aux fers au prix de notre sang ». Je la manifeste en m'emparant de quatre descendants des sauveurs

du Capitole ; un de ces cuirassiers blancs est envoyé au cuisinier du général Morris, un autre à la popote du colonel, le troisième à celle des officiers. Quant au dernier, il a eu les honneurs de notre gamelle.

Les paysans nous rançonnaient tant qu'ils pouvaient, et, si on les avait laissés faire, nous auraient fait payer le prix de leur délivrance. Ils vendaient le vin, surtout, à un prix extraordinaire. La chance me place sur le passage du Roi, qui, escorté d'un seul carabinier, me fait l'honneur de me demander si nous avons tout ce qu'il nous faut. Nullement hypnotisé par la majesté du « galant homme », je lui réponds, avec le plus profond respect, qu'il est impossible de se désaltérer par la chaleur étouffante qu'il fait.

— Prenez du vin où vous en trouverez, c'est moi qui vous l'offre.

Ces sages paroles eurent un effet immédiat, et je ne me suis jamais préoccupé de savoir si le monarque avait acquitté la note à payer. Le bruit des chaînes qu'il venait de briser n'a peut-être pas permis de laisser arriver jusqu'à lui celui des réclamations.

Après avoir assisté à l'entrée triomphale, dans Milan, de Victor-Emmanuel, à qui Napoléon III a cédé le pas en cette circonstance solennelle, le régiment a campé dans les arènes, où les orages ont déversé les réservoirs célestes au point de faire croire que l'on allait s'embarquer sur des trirèmes pour continuer la guerre. La pluie et le vent se sont enfin calmés, et il nous a été permis de jouir d'une hospitalité vrai-

ment écossaise, de voir la statue de saint Jean Borromée et, du haut du dôme, le magnifique panorama de la plaine de la Lombardie. Le duc de Chartres, qui servait dans les chevau-légers sardes, a cessé d'accompagner le Roi, cédant à un sentiment des plus honorables, que l'armée a compris.

Pendant cette première période de la campagne, on a pu se convaincre, une fois de plus, de cette vérité de tous les temps, c'est que le soldat français a besoin d'un entraînement raisonné pour se familiariser avec les fatigues de la guerre. Son insouciance du danger le rend intrépide ; les chefs peuvent compter sur lui dans toutes les circonstances. Il marche, trime et se bat pour son drapeau, et se préoccupe fort peu des causes politiques qui lui ont fait changer ses cartouches à blanc contre celles à balles. Il laisse ce soin aux plumitifs.

Les campements occupés depuis Magenta jusqu'à Solférino se ressemblaient. On vivait dans des plaines magnifiques avec du maïs jusqu'au-dessus de la tête, des mûriers et peupliers pour parasols, garantissant peu du soleil de plomb qui s'acharnait après nous.

Le 23 juin, l'armée autrichienne commence son mouvement pour réoccuper les positions qu'elle avait évacuées. Dans la soirée, le gros de ses forces s'établit à Pozzolongo et à Giudizollo afin d'agir, le lendemain, dans la direction de la Chiese et d'attaquer du côté de Montechiare. Sans le savoir, les ennemis marchaient à la rencontre l'un de l'autre.

Le même jour, l'Empereur envoyait des ordres pour être exécutés le lendemain.

Comme la chaleur était très grande, les troupes devaient partir la nuit. Le mouvement commence avant le point du jour. L'armée s'avance en plusieurs colonnes parallèles d'une grande profondeur. La plupart des corps n'ont qu'une seule route à leur disposition. Le clocher de Médole se détache au milieu des arbres, le village est occupé par l'ennemi. En passant devant l'église de Montechiare, où l'on rendait les derniers honneurs au général de Cotte, mort la veille, l'Empereur descend de sa calèche pour jeter, du haut du clocher, un coup d'œil sur le terrain occupé par l'armée, sur les positions de l'adversaire, qui cherche à forcer notre droite et profiter du vide existant entre les 2e et 4e corps. C'est alors que la division de cavalerie de la garde est mise à la disposition du maréchal de Mac Mahon. Vers trois heures, les deux armées disparaissent au milieu d'un tourbillon de poussière soulevé par un vent furieux. L'orage, qui se formait à l'horizon, approche rapidement. La chaleur était suffocante. Enfin, les nuages amoncelés se fondent en torrents de pluie, et l'on cherche à se rafraîchir en suçant le drap des manteaux, en humant les quelques gouttes d'eau restées dans la couronne des talpachs. Ainsi qu'il arrive souvent dans les pays chauds, la tourmente ne dura pas longtemps. Une heure après, le ciel s'éclaircit, et le soleil, dégagé des derniers nuages, inonde le champ de bataille de

flots lumineux. En pleine déroute, l'armée autrichienne gagnait le Mincio. A Cavriana, notre avant-garde trouvait encore servie la table sur laquelle l'empereur François-Joseph avait pris une collation quelques heures avant.

Pendant l'action, on a beaucoup souffert de la soif, non seulement à cause de la grande chaleur, mais aussi parce que l'on avait eu l'imprudence de manger des mûres pendant tout le temps de nos évolutions. Aussi avec quelle joie, avec quel enthousiasme on a salué, vers le soir, l'arrivée de notre cantinière! Elle n'avait reculé devant aucun obstacle pour arriver jusqu'à nous, passant au milieu des convois, dans les vignes et terrains fauchés par la mitraille.

Le 25, on reprenait à peu près les emplacements de la veille. En menant les chevaux à l'abreuvoir, on trouvait des blessés près des arbres, des haies. Un lieutenant hongrois avait pu se traîner près d'un ruisseau où sa jambe, déjà attaquée par les vers, pendait dans l'eau. Avec un brancard fait de fusils, un sac de campement et des cordes à fourrage, on l'a transporté à l'ambulance la plus proche. Qu'est-il devenu? Sur les hauteurs de Solférino, nous avons également enlevé le cadavre du brave et énorme colonel Laure, du 2e de tirailleurs algériens. Il était dépouillé de tous ses vêtements; à sa main gauche, on voyait encore la trace de ses bagues. C'est dans des circonstances semblables que l'on peut se rendre compte de toutes les horreurs de la guerre et que

l'on éprouve le regret de ne pouvoir sérieusement empoigner les chacals à deux pattes qui se jettent sur les morts pour les dépouiller, les voler.

Un régiment de cavalerie hongroise avait été pris de flanc par notre artillerie. Les hommes et les chevaux étaient tombés presque alignés, les officiers à leur place de bataille. On pouvait reconstituer les escadrons au point de vue des distances, des intervalles. Une corvée pénible est celle qui consiste à abattre les malheureux chevaux blessés. Ce jour-là, j'ai trouvé que le métier avait de tristes exigences et plaignais les maréchaux ferrants commandés pour cette besogne. On a pu se rendre compte aussi des soins que les Autrichiens apportaient à la constitution de leur cavalerie, non seulement sous le rapport de la remonte et du recrutement, mais encore sous celui de son entretien. L'habillement et le harnachement étaient neufs. Chaque homme avait dans son portemanteau une tenue de toile, les pièces de cuir pour un remontage de leurs bottes, un rasoir et autres accessoires qui nous étaient inconnus. On était parti plein d'enthousiasme, et voilà tout. Dans la précipitation du départ, on avait trop négligé la revue du linge et chaussure ; il a fallu cette occasion pour utiliser les paquetages de l'ennemi à notre profit. On avait les plus grands égards pour les prisonniers. Les soldats, recrutés dans la Lombardie et la Vénétie paraissaient indifférents au changement qui allait s'opérer dans leur position au point de vue national, sachant que, dans les circonstances pré-

sentes, ils ne pouvaient guère compter sur une libération anticipée.

Le 25 n'a pas été une journée agréable. Elle s'est passée à enterrer les morts. Comme tout lendemain de bataille, on commence à voir clair. Les nouvelles sont bonnes, et les divers combats prennent le nom de *bataille de Solférino*. Le général Niel est fait maréchal de France.

Notre bivouac avait été reconnu et choisi par un brillant officier de cuirassiers de la garde faisant partie de l'état-major du général Morris; il n'avait oublié qu'une chose, se rendre compte s'il y avait de l'eau. Aussi, hommes et chevaux ont tiré la langue, ce qui a mis le divisionnaire dans une grande colère, d'autant plus qu'il commençait déjà à avoir les oreilles échauffées des bruits qui lui arrivaient au sujet de son inaction de la veille.

Il s'est produit, ce jour-là, une alerte causée par une reconnaissance du général Desvaux. Elle s'est manifestée d'une manière plus sensible dans la division du général Partouneaux, où, se croyant attaqué, on a commandé demi-tour à droite au trot. Impossible de se rendre compte du désordre effroyable sur la route jusqu'à Castiglione et même Brescia, où la nouvelle fit vite échanger le drapeau tricolore contre les drapeaux autrichiens. Un officier du régiment, le lieutenant Dupeyrat, fut victime malheureuse de cet affolement. Blessé et placé sur une voiture régimentaire, il a été jeté dans un fossé où il est resté.

Le 29, il y a encore une nouvelle alerte produite

pendant la nuit par un poste avancé de dragons; une autre le 7 août par deux fantassins ivres, qui assuraient que l'ennemi marchait sur nous et était à peu de distance. On se demande comment ces bruits se propagent dans les camps avec tant de rapidité. Il faut tout le sang-froid des chefs pour arrêter la panique et ses conséquences. Dans la nuit du 29, on entendait le général Cassaignoles donner l'ordre de rentrer dans les tentes et de « dormir ».

On a éprouvé un grand soulagement quand on a quitté cet affreux bivouac sans ombre et sans eau, où l'enterrement des hommes et des chevaux marchait lentement. L'infection des morts et des blessés n'était plus tenable.

Après le chant de la victoire, on commence à murmurer la ballade de la misère. Plus d'avoine, d'orge et de maïs; l'eau s'épuise, les puits s'altèrent, et l'on sent le besoin de gagner le Mincio.

Mon escadron a la chance de partir avec un bataillon de voltigeurs pour aller s'établir à Molino della Volta, près de la rivière, sur la rive droite et la route de Pozzolo, afin de protéger l'établissement des ponts que doit construire le général Mazure.

Si nous avions oublié les embarras que les bagages avaient causés, en Crimée, dans notre reconnaissance de la Tchernaïa au Belbeck, nous aurions pu nous rendre compte du désordre effrayant qu'ils ont causé en Italie. On ne rencontrait, sur les routes, que les voitures de l'état-major général, les équipages de la maison de l'Empereur, service de bouche, tous les

impedimenta appartenant aux officiers d'ordonnance, aux aides de camp, les écuries, etc., long défilé en présence d'une armée qui ne se privait pas de donner son opinion sur ce déploiement de batteries de cuisine et de cantines de toutes les formes et grandeurs.

On recevait beaucoup de déserteurs qui, comme cela arrive toujours, prétendaient n'avoir pas mangé depuis trois jours.

Après la bataille, l'armée autrichienne avait repassé le Mincio en pleine déroute pour se rejeter derrière l'Adige, se contentant de conserver Peschierra et Mantoue, n'essayant pas même de se réorganiser sur la rivière et d'en défendre le passage. Elle aurait cependant pu le faire, d'autant mieux que, dans la prévision d'une attaque sur cette ligne, elle avait élevé sur la rive gauche, en face des points de passage, des retranchements nombreux et bien calculés. Elle avait coupé les routes, fait des abatis en avant du village de Pozzolo et dans les endroits où les positions pouvaient être abordées. Les dispositions de défense embrassaient tous les points menacés depuis quelques jours.

Le 4 juillet, on délivre aux régiments de cavalerie mille rations de pain qui sont données comme nourriture aux chevaux, parce qu'on n'a pas pu les distribuer aux corps d'armée.

Le 7, après un orage épouvantable, on monte à cheval pour repousser une armée descendant soi-disant du Tyrol, et l'on rentre dans les camps où l'on

apprend que les bruits de paix prennent de la consistance.

Il y a jusqu'à 39 degrés de chaleur à l'ombre, et l'on constate de nombreux cas de diarrhée.

A la suite de la bataille de Solférino, l'Empereur, voulant rétablir d'anciennes et glorieuses traditions, décide que lorsqu'un régiment prendra un drapeau à l'ennemi, il sera autorisé à porter la croix de la Légion d'honneur au-dessous de l'aigle.

Le général Fleury se rend à Vérone pour proposer une suspension d'armes de quarante jours; elle est acceptée. Des commissaires sont nommés. Il est stipulé que l'armée française repassera le Mincio, franchi le 1er juillet. Chaque corps dut transporter son quartier général dans une des grandes villes de la Lombardie.

De Valeggio, où la garde était campée, le service en campagne continuait d'être appliqué dans toute sa rigueur. Dans une reconnaissance poussée du côté de Villafranca, un peloton du régiment, dispersé en tirailleurs, fait feu sur deux cavaliers, qui filent au galop de charge pour échapper aux balles de nos mousquetons. Vêtus de vestes marron et de pantalons bleus, on pouvait les prendre pour des ennemis. C'étaient tout simplement deux hussards du 2e régiment, appartenant au 5e corps d'armée commandé par le prince Napoléon, qui, après avoir cherché à surprendre les bagages de la duchesse de Parme, arrivaient sur le terrain des opérations comme certains carabiniers, dont il est parlé dans une his-

toire de brigands qui a bien amusé le public des boulevards. Les deux Chamborant avaient dû leur salut, non à la maladresse de nos hommes, mais à la défectuosité de leur armement. Le mousqueton, porté au crochet, était aussi inoffensif que le pistolet dans les fontes. Au bout d'un temps de trot, la balle glissait dans le canon, et, faisant feu, on se contentait d'effaroucher les moineaux.

On aimait assez faire des reconnaissances à Villafranca; les habitants retiraient les drapeaux autrichiens à notre approche pour pavoiser spontanément leurs maisons à nos couleurs, et réciproquement. Il y avait un pâtissier fort recommandable sous le rapport de la finesse de ses gâteaux et de la bonté de ses glaces. Il trouvait en nous des pratiques d'autant plus fidèles que les prix de son établissement nous permettaient ce luxe de gourmandise. Puis, un jour, on vit passer la voiture du maréchal Vaillant, qui avait pris le chemin de cette localité; on apprenait bientôt que la guerre était finie.

J'ai conservé précieusement la proclamation faite par un des écrivains célèbres de l'Italie à la suite de la signature de la paix. Le style est à hauteur des sentiments généreux qui y sont exprimés :

« FRANÇAIS !

« La paix qui vient d'être signée, quoiqu'elle interrompe le cours de nos espérances, n'ôte rien à la reconnaissance que nous devons à vos sacrifices.

« Nous sommes affligés de ce qui arrive, mais non

pas surpris : on ne peut désormais s'en prendre à personne, mais seulement reconnaître la destinée qui poursuit une nation malheureuse.

« Vos regrets, cependant, doivent d'autant plus nous émouvoir et rendre nos remerciements plus vifs et nos adieux plus touchants. Les ovations avaient précédé la victoire, parce qu'elles allaient aux intentions dont le mérite ne saurait être détruit même par des effets contraires qui surviendraient dans la suite. Soldats français, vous avez fait de nobles choses et vous étiez en train d'en faire de bien plus généreuses. Vos mains dans la guerre ont été aussi pures que vaillantes; vos cœurs aussi bouillants que modestes; vous avez montré comment on peut joindre le recueillement de la foi à l'entraînement du courage, prier et combattre, craindre Dieu et ne redouter ni l'ennemi ni la mort. Le sang français, mêlé au sang italien, a coulé sur la terre d'Italie; elle le gardera comme un trésor; et la voix de ce sang criera dans les siècles fraternité et rédemption.

« En retournant à vos foyers, vous ne pourriez raconter sans jactance, même aux personnes les plus chéries, tout ce que vous avez fait; il n'y aura pas besoin de dire ce que vous auriez voulu faire, car toute la France le voulait avec vous. Dites à vos mères, à vos sœurs, qu'en deçà des Alpes il y a des cœurs qui ont partagé leurs angoisses, il y a des frères d'espérance, qui sont fiers d'avoir combattu à côté des enfants de la France. L'homme de Sainte-Hélène, après une victoire, disait à ses soldats qu'il

était content d'eux. Français! la France et l'Italie vous crient d'une seule voix : Nous sommes contents de vous.

« L'Empereur attachait à la bannière d'un régiment tout entier la croix de la Légion d'honneur; l'armée d'Italie a été, en 1859, tout entière la Légion d'honneur. Bien des guerres néfastes ont souillé la terre et empoisonné ses entrailles : la guerre que vous venez de combattre, et qui reste comme un monument inachevé, vivra non seulement dans les souvenirs immortels de l'Italie et de la France, mais dans les fastes de l'humanité tout entière.

« N. TOMMASEO. »

N'est-il pas intéressant de jeter un coup d'œil en arrière sur l'histoire de l'Italie pour rapprocher de ce magnifique langage celui que tenait Machiavel dans son enthousiasme pour la liberté de son pays?

« Que l'Italie, après une si longue attente, voie enfin paraître son libérateur! Je ne puis trouver de termes pour exprimer avec quel amour, avec quelle soif de vengeance, avec quelle fidélité inébranlable, avec quelle vénération et quelles larmes de joie, il serait reçu dans toutes les provinces, qui ont tant souffert de ces inondations d'étrangers! Quelles portes pourraient rester fermées devant lui? Quels peuples refuseraient de lui obéir? Quelle jalousie s'opposerait à ses succès? Quel Italien qui ne l'entourerait de ses respects? Y a-t-il quelqu'un dont la domination des Barbares ne fasse bondir le cœur? »

Trois siècles après, la France a enfin exaucé les vœux du secrétaire de Florence.

Je remonte vite à cheval pour rentrer en France, au milieu de l'indifférence, pour pas dire plus, des populations qui nous avaient acclamés comme des libérateurs quelques semaines auparavant. Le 14 août, nous faisions une véritable entrée triomphale à Paris, où l'on retrouvait les fleurs, les couronnes, les hommages, tout comme à notre entrée en Italie.

Pendant cette campagne, le régiment avait été engagé plusieurs fois. J'étais très heureux d'avoir visité les principales villes de la Lombardie, délivré un peuple des fers, de revenir sain et sauf pour embrasser ma mère chérie, qui, me recevant, comme toujours, à bras ouverts, m'a adressé un seul reproche, celui de ne pas lui avoir écrit plus souvent.

Pour revenir en France, à la suite d'ordres multiples et d'un aussi grand nombre de contre-ordres, le régiment a pris la route du mont Cenis, pour s'embarquer, en chemin de fer, à Saint-Jean de Maurienne.

L'état sanitaire de nos chevaux est resté à peu près le même, malgré l'influence de la chaleur excessive et les fatigues. Si, dans les autres corps, quelques animaux à tempérament délicat avaient beaucoup maigri, les nôtres ne se ressentaient nullement de la campagne et, malheureusement, donnaient des preuves trop fréquentes de leur ardeur. A Parme, on a été obligé de tuer celui de mon lieutenant, qui ne voulait pas cesser de converser avec

un camarade de l'état-major général, qu'il secouait vigoureusement.

Après Solférino, le général Clérambault avait remplacé, à la tête de la brigade légère, le général Cassaignoles, dont toutes les instructions se résumaient ainsi : « Tomber tête baissée sur l'infanterie, comme des boulets sur la cavalerie. » En 1840, capitaine de spahis, Cassaignoles avait, avec les cavaliers du 2e de chasseurs d'Afrique, pris une part active au combat de Tem-Samleo et sauvé Yusuf du piège où il s'était laissé entraîner par sa bouillante valeur. Comme colonel du 1er de chasseurs d'Afrique, il contribua à la répression de la tribu des Matkas en 1851. Commandant d'une brigade en Crimée, il avait été placé, à la signature de la paix, à la tête de celle des guides et des chasseurs, à laquelle il sut donner cette élégante attitude militaire que les deux régiments ont toujours conservée. C'était un chef intrépide, indulgent, estimé, aimé de tous, que l'on a beaucoup regretté.

Notre séjour à Paris n'a été marqué par aucun incident digne d'être relaté. Couronnés de lauriers, nous menions une existence qui n'était pas à dédaigner, et les quartiers limitrophes de l'École militaire ne paraissaient nullement contaminés par cette effroyable maladie qu'on appelle la mélancolie. J'ai beaucoup fréquenté les spectacles pendant cette période et, au milieu de diverses distractions, trouvé le temps de jouir de la vie de famille. Les conférences littéraires du lundi m'attiraient à la Sorbonne, où le public pa-

raissait quelque peu étonné de voir l'assiduité d'un militaire à ces soirées.

Je ne me posais nullement comme candidat à une académie quelconque et faisais simplement preuve d'un éclectisme dont je me suis bien trouvé.

Le service était très doux. Le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angely avait recommandé de nous laisser reposer des fatigues de la guerre ; la consigne était intelligemment exécutée.

Enfin, nous quittâmes la Babylone moderne pour prendre le chemin de Meaux qui, vingt ans après, sera ma dernière garnison.

CHAPITRE V

APRÈS LA GUERRE D'ITALIE.

I. — Colonel dans la cavalerie, caporal dans la littérature. — La fantasia dans la tenue. — Un adjudant malin. — L'assaut des buttes Montmartre. — L'avenue de La Motte-Piquet. — Le deuxième *t* de *redingote*. — Les Invalides. — Les transformations du quartier. — Le général Douay et mon cheval. — Quelques décisions — Vive la Pologne! — Le comte Napoléon Bertrand. — Le tableau, la prison et le succès. — Mes anciens officiers.

II. — Un colonel amphibie. — La revaccination. — Le maréchal Bazaine dans le rang. — De Tarbes à Chambéry. — Les changements de garnison. — Incidents de route. — Visite à la Grande-Chartreuse. — Saint-Genest. — L'éloquence militaire dans les visites de corps. — L'Alsace.

III. — Le bon régiment. — Excellents capitaines. — La Grande Muette. — La pension. — Le caporal noir. — Sarreguemines. — Le plébiscite. — Relations avec les Prussiens. — Une reconnaissance du général de Failly. — La déclaration de guerre.

I

« Colonel dans la cavalerie, caporal dans la littérature » , telle était l'appréciation irrévérencieuse portée par le *Figaro* sur mon septième chef de corps, homme d'épée et de plume. Avant son arrivée, j'avais lu quelques-uns de ses romans et commis un péché mignon en ne les trouvant pas d'un grand intérêt. Inutile d'ajouter que j'avais trop le respect

de l'autorité pour me permettre de manifester cette opinion à haute et intelligible voix.

Pour le colonel Aristide de Gondrecourt, le régiment était une pendule magnifique, à laquelle il ne manquait que le coup de pouce pour faire marcher le balancier. Il le mit sens dessus dessous. Des obstacles multiples furent dressés et creusés sur le terrain de manœuvre, que l'on fréquenta un peu plus que d'habitude. Les chevaux subirent un entraînement, qui fit croire, pendant quelques jours, qu'on voulait en faire des rivaux de *Fille de l'air*. Ces nobles coursiers et leurs cavaliers avaient cependant fait bonne figure sur des terrains où l'on se livrait aux exercices du maniement du sabre sur le dos des ennemis, là où les balles tombaient sur les escadrons comme les marrons d'Inde dans les promenades de la garnison. Aussi cette belle ardeur se calma-t-elle bientôt, pour nous laisser suivre tranquillement un tableau de travail journalier plus militaire que fantaisiste, et cela en vue d'une instruction progressive et entendue.

Sa vaste imagination se donna cours dans les modifications scandaleuses qu'il apporta dans la tenue. Les coups de canif succédèrent aux coups de canif donnés dans le texte des règlements. On avait un bonnet de police très coquet, que nous enviaient les régiments de ligne ; il s'empressa de mettre à la mode le port du képi. Comme il y avait de fortes têtes, elles se montrèrent très heureuses de faire une niche à un colonel si peu respectueux de l'ordon-

nance. Des officiers adoptèrent une coiffure auprès de laquelle celle dite *d'hôpital* n'est que de la Saint-Jean, avec une visière tellement grande qu'il ne leur manquait qu'un caniche pour jouer le rôle de feu l'aveugle du pont des Arts. En dehors du service, on porta le soulier découvert, la botte molle à cheval, le gilet sous le dolman, le col blanc, etc.

Mon colonel faisait tellement des siennes, qu'on venait des autres garnisons pour voir ce que l'on ne pouvait croire. Puis, un beau matin, arriva le général de division, qui a failli se trouver mal en assistant au défilé des costumes étranges dont il avait entendu parler. Le lendemain, tout rentrait dans l'ordre accoutumé, à la grande satisfaction de chacun.

A ce propos, voici une histoire assez curieuse. Elle montre jusqu'où peut aller la roublardise d'un garçon intelligent. L'adjudant X... avait eu maille à partir avec des créanciers, assez indiscrets pour oser réclamer au colonel. Toujours par application de l'ordonnance du 2 novembre 1833, on lui avait administré un nombre respectable de jours de consigne. Il n'était donc pas en odeur de sainteté près du grand chef, et tout faisait supposer qu'il ne serait pas proposé pour l'avancement. Une idée lumineuse lui passe par la tête ; il est sauvé par un moyen bien simple. Il donne la consigne au planton de le prévenir, dès qu'il connaîtra la tenue que le colonel mettra pour venir au quartier. Et suivant les variations du costume il revêt la même tenue. Cette attention délicate, cette similitude d'idée sur la toilette,

lui valurent bien vite les bonnes grâces de celui qu'il prenait pour modèle et qui le nota dans des termes que je n'ai jamais oubliés : « Excellent adjudant, a du cœur et de la tenue, aussi remarquable par la délicatesse des sentiments que par son élégance impeccable. Fera honneur à l'épaulette qu'il est appelé à porter avant peu, etc. »

Comme toutes les musiques de la garde, celle des chasseurs était excellente. On y adjoignit une fanfare de douze trompes. Cette innovation n'étant pas réglementaire, il fallut aviser au moyen de la faire accepter. On était alors à Melun, et la cour venait d'arriver à Fontainebleau. On savait facilement l'heure des promenades de l'Impératrice et l'itinéraire. Le régiment monte à cheval pour une marche militaire et rencontre, par hasard, les équipages de la souveraine dans la forêt. Les officiers, colonel en tête, les entourent; avec cette brillante escorte, on arrive au château, la musique jouant, les cors donnant. Grand émoi dans la ville, où l'on croit que nous venons remplacer les guides, et nous reprenons le chemin de Melun avec la consécration de la fanfare par l'Empereur.

Les choses ne se sont pas passées tout à fait de la même manière à Paris, où elle a été définitivement supprimée.

Avec ce colonel, il fallait toujours s'attendre à de nouvelles surprises. Les exercices sur le service en campagne étaient peu connus à cette époque. En dehors de quelques évolutions, de la promenade des

chevaux sur le Champ de Mars, le régiment faisait, une fois ou deux par mois, des sorties avec armes et bagages. On prenait l'avenue de La Motte-Piquet, le pont et la place de la Concorde, puis les boulevards. Un jour, on tourne brusquement à gauche rue Drouot, et l'on arrive au pied des buttes Montmartre. On monte à l'assaut de la position, sautant des excavations où un peloton aurait pu disparaître, et l'on met pied à terre sur le plateau, où l'on avait été suivi par plus de trois mille personnes. Depuis 1814, on n'avait jamais vu de cavalerie sur cette hauteur. La musique joue *Partant pour la Syrie;* tous les morceaux du cahier vert alternent avec les cors. Le colonel harangue le peuple, lui parle de César et d'Annibal, de Turenne, de Napoléon, du Grand Turc, de la campagne de France, du rôle sublime de l'armée. Puis il trinque avec un ouvrier, et, par trois formidables acclamations, la foule répond à ses toasts successifs à l'Empereur, à l'Impératrice, au Prince impérial. Jamais de ma vie je n'ai vu une masse humaine aussi compacte, aussi emballée.

La descente offrait beaucoup de difficultés. La plupart des croupières et poitrails étaient cassés. On dégringole comme on peut, laissant les rênes sur le cou des chevaux, pour ainsi dire portés par les hommes, femmes et enfants, qui se pressaient autour de nous. La musique et la fanfare s'époumonnent sur les boulevards, où la circulation est interrompue. On rentre à l'École militaire, pendant que la queue de cette manifestation n'est pas encore arrivée à la

Madeleine. C'était très imposant, mais non du goût du préfet de police et du commandant de la place, qui avaient été surpris de voir un régiment mettre inopinément toute la population sur pied. Que s'est-il passé? On n'a pas recommencé, et le peloton des cors de chasse a été licencié.

Si l'on donnait une description du quartier de l'École militaire à cette époque? Les écrivains très distingués qui ont fait un tableau de Paris sous l'empire ne semblent pas avoir bien saisi la physionomie des environs du Champ de Mars.

Le matin, l'avenue de La Motte-Piquet était sillonnée par des détachements de toutes armes allant prendre le service dans les ministères ou autres postes. A dix heures, la garde montante des Tuileries, composée d'un bataillon d'infanterie, colonel et musique en tête, deux pelotons de cavalerie, se mettait en marche. Le superbe tambour-major, tout galonné d'or, se balançait majestueusement. Le bruit des fifres se mêlait au roulement des caisses dans les pas redoublés, qui donnaient des jambes aux badauds emboîtant le pas à la troupe jusque sur la place du Carrousel, où un aide de camp de l'Empereur faisait défiler la parade.

Sur les trottoirs, encombrés d'officiers, de soldats de toutes armes, passaient rapidement des grisettes et des belles dames, qui n'avaient pas traversé les ponts pour voir lever l'aurore.

Au réveil, on mangeait les huîtres chez Bacot, pour s'égarer le soir dans quelques bouillons tapageurs

de l'avenue. Dans l'un, sur la limite de l'esplanade des Invalides, un écusson portait ces mots :

Hic virtutis militari gaudet,

que l'on avait littéralement traduit par :

Ici les vertueux militaires godaillent.

Tout le monde admirait la belle Élise, passant pour ne pas être commode à mettre en main. Un écuyer de l'École d'état-major avait cependant fini par dompter ses résistances en redoublant de finesse dans ses attaques. Il avait apporté une grande attention dans la décomposition de la force et du mouvement pour arriver à se contenter de quelques foulées parfaitement exécutées, du moins à ce que l'on prétendait. Comme au manège, il savait arrêter pour rétablir l'équilibre, faire renaître le calme et la confiance.

Les officiers de la garde avaient des mess splendidement installés dans les bâtiments de l'École militaire. A l'éclat des lumières, aux corbeilles de fleurs du service, beaucoup préféraient la simplicité d'une table éclairée par de beaux yeux et la vue de belles dents grignotant un menu qui, la plupart du temps, n'avait rien de commun avec ceux de la Maison d'or et du café Anglais.

Il m'est arrivé une aventure qui aurait pu me perdre dans l'opinion de mes chefs en général, de mon colonel en particulier. J'étais adjudant, le rapport venait de finir, et je me disposais à aller déjeuner, lorsque je vois entrer, comme une bombe, ledit colonel.

— Écrivez une note que vous ferez de suite afficher au mess :

« Dorénavant, les jours de reception, les officiers seront en tenue ou en redingote. »

— Comment écrivez-vous *redingote*?

Interloqué par la brusquerie de cette demande, j'ajoute un deuxième *t*.

Je rencontre, dans la journée, le capitaine chargé des écoles, qui me portait beaucoup d'intérêt.

— Ah çà, est-ce qu'il faut vous apprendre l'orthographe? Vous écrivez *redingote* avec deux *t* maintenant.

Je lui explique ce qui était arrivé, mon ahurissement devant la question du Kébir.

Le soir, on pouvait lire cette annotation au bas du supplément à la décision : « Le deuxième *t* a été ajouté par ordre. »

On n'a jamais pu découvrir l'auteur de cette facétie déplacée, dont j'aurais pu payer les frais. L'affaire n'a pas été plus loin, à ma grande satisfaction.

Je parle avec mes souvenirs, vois avec les yeux de la jeunesse et suis peut-être dans l'erreur en disant encore avec la chanson que « de mon temps tout allait mieux qu'à présent ». Il faut vivre avec son siècle, et je n'applique pas cette sage maxime. On me le pardonnera en pensant à la joie qu'éprouve un vieux cavalier en se reportant aux époques heureuses où, comme le jeune cheval, il respirait, à pleins naseaux, les généreuses bouffées d'une vie que les campagnes venaient entrecouper pour lui donner,

au retour, encore plus de charme. Que voulez-vous, j'applaudis Sarah Bernhardt, mais sans oublier pour cela les frissons que faisaient passer dans mon être *Phèdre* et *Hermione* par la voix de la sublime tragédienne qui avait nom Rachel.

Et puis, les invalos d'autrefois, les soldats mutilés de Crimée et d'Italie, vieux débris de nos gloires qui méritaient bien la retraite dans le splendide hôtel bâti par Louis XIV pour les héros de Lens, de Steinkerque et de Denain! On les rencontrait si souvent qu'on avait fini par les connaître tous; on était habitué à les voir flirter sur les bancs de l'avenue. Qu'est devenue la légende de l'homme à la tête de bois et l'horripilante aventure de l'invalide Mathias et de son nez d'argent? Font-elles encore les délices des chambrées, où elles alternaient avec les histoires de la Ramée? On avait un profond respect pour ces braves, dont on devançait toujours le salut, qui étaient fiers d'être les uniques gardiens du tombeau de Napoléon.

Les progrès de la science, la transformation des armes à feu, les exigences de la *moobilisation*, ont changé l'Hôtel en une tour de Babel, où l'on trouve des musées, des bureaux, l'installation d'un nombre infini de services, qui ont repoussé dans un coin le peloton qui reste encore de ces victimes de l'expansion coloniale, en attendant le jour où on leur fermera la porte au nez.

Ce rabâchage m'a rajeuni et aura peut-être l'avantage de faire connaître — approximativement, pour

parler comme Noriac — à la génération actuelle la physionomie d'un quartier qui, sous l'empire, était le véritable boulevard des Italiens militaire avec ses annexes.

On écrémait les dépôts de remonte de l'Algérie pour les chasseurs à cheval de la garde, dont les escadrons formaient un ensemble admirable, sous le rapport de la bonté et de la beauté. J'ai toujours été favorisé dans le choix de mes chevaux. L'un d'eux, *Brigand,* numéro matricule 1981, âgé de huit ans en 1865, taille 1m,540, robe gris étourneau, feu arabe aux épaules, venant de Blidah, faisait honneur à son cavalier. Plusieurs officiers avaient tourné autour de moi sans oser me le demander, sachant combien j'y tenais. Le général Douay arrive à Melun, me fait appeler à l'hôtel où il est descendu. Je l'avais vu à la tête de son brillant régiment de voltigeurs, puis en Italie, sans avoir eu l'honneur d'être remarqué par lui. Voulait-il me proposer de partir comme porte-fanion? Cela m'aurait été, et j'aurais fait mon deuil des délices de la capitale pour le suivre. Il m'invite à déjeuner; mon étonnement va de minute en minute grandissant. Enfin, entre la poire et le fromage, j'ai la clef de l'énigme. Il me prie de lui donner mon cheval pour aller au Mexique, m'assurant que, si cela me contrarie, il en cherchera un autre. Je couvre mon sacrifice du voile du dévouement, en lui disant que, du moment que c'est pour faire campagne, *Brigand* est à lui. J'ai appris, par la suite, que le caractère de l'animal avait

complètement changé dans le Nouveau Monde. La voix de la nature étant devenue par trop retentissante, le général l'a vendu, comme étalon, un prix très élevé. La pipe très belle qui me fut donnée, en remerciement de la livraison de mon cheval, a passé, de suite, entre les mains d'un de mes camarades. La fumée du tabac ne pouvait me faire oublier les succès très grands obtenus avec ce noble coursier, qui excellait à marquer le pas espagnol et dans d'autres airs de manège. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le colonel m'a presque excommunié dans une décision au rapport, disant qu'un cavalier doit tenir à son cheval comme le lierre au chêne, quelque chose dans ce genre-là. Qui avait indiqué *Brigand* au général? Ce n'était certes pas moi.

A propos des décisions au rapport, il y en avait de vraiment curieuses. Je me souviens de quelques-unes :

« Le brigadier de L... est une sale pratique. Le colonel lui f... son billet qu'il le cassera comme un verre à la première occasion. »

« Le maréchal des logis X... a été rencontré dans une tenue semi-bourgeoise, semi-militaire, abrité sous le parapluie de l'indifférence. S'il rougit de son uniforme et de ses galons, il n'a qu'à le dire. Le colonel est tout disposé à ne pas le rengager. »

Pendant que nous tenions garnison à Paris, il arriva un incident qui fit pas mal de bruit dans le Landerneau militaire et même plus loin.

C'était le moment où il était question d'une nou-

velle effervescence en Pologne. Il y avait au quatrième escadron un lieutenant en premier, M. F..., qui passait pour le modèle des serviteurs et, de plus, pour un homme très rangé. Jamais il n'aurait manqué la *botte* du matin, se serait cru déshonoré en demandant une permission d'appel. Froid avec ses camarades, excessivement raide avec ses subordonnés, on ne pouvait s'empêcher de lui rendre justice pour la correction de sa manière de comprendre le métier et ses relations avec les officiers. Très bien noté, il était proposé pour le choix. De plus, il faisait partie de toutes les commissions régimentaires; ses avis étaient toujours pris en sérieuse considération. Petit, pâle, il avait plutôt les allures d'un jeune vicaire que d'un lieutenant de cavalerie légère.

Une revue a lieu à Longchamps en l'honneur d'un duc quelconque de passage à Paris. Le régiment, brillant comme un miroir, se rend sur le terrain. Au défilé, le lieutenant en question se dresse sur ses étriers et, avec une intonation qu'on ne lui connaissait pas, crie : « Vive la Pologne! » en dévisageant bien l'Empereur. Tableau! En rentrant au quartier, le colonel me fait appeler, me dit de prendre un chasseur avec moi et me donne une lettre pour l'officier qui venait de se signaler à l'attention du souverain d'une si singulière façon. C'était une invitation à garder les arrêts de rigueur. Les enquêtes ont succédé aux enquêtes; l'instruction s'est terminée par une mise en non-activité par retrait d'emploi. J'ai perdu de vue cet officier, qui certainement serait

arrivé aux plus grandes destinées politiques si, après le 4 septembre, on avait appris son équipée.

Du reste, ce cri de : « Vive la Pologne ! » ne réussissait pas aux militaires. Quand en le poussant, au lycée de Lyon, nous avons protesté hautement contre les tracasseries dont notre professeur d'allemand, le patriote Schiminzki, était l'objet de la part du censeur des études, on nous a tous retoqués aux examens de Saint-Cyr; et voilà pourquoi je me suis engagé le 2 décembre 1851.

Une des époques les plus agréables de ma carrière a certainement été celle de mon noviciat à l'épaulette dans le grade d'adjudant. Exempts de toute responsabilité dans le commandement, n'ayant qu'à tenir la main à la discipline intérieure du quartier, nous jouissions de privilèges appréciables et de la confiance de tous les officiers supérieurs et adjudants-majors. Une bonne solde, une tenue élégante, la facilité de nous mettre en bourgeois quand nous n'étions pas de service, une table excellente, que pouvait-on désirer de plus?

Sur ce dernier point, il y avait un inconvénient. Les adjudants des autres régiments de cavalerie de la garde, qui étaient appelés à Paris pour un motif quelconque, avaient tous couvert mis à notre pension, à titre de réciprocité quand nous étions en province. De ce côté, il n'y avait rien à dire. Mais ce qui était fort ruineux, c'était d'offrir le pain, le sel et le reste à nos amis, qui se faisaient une véritable fête de déjeuner ou de dîner au quartier, sans compter

d'autres personnes qui nous honoraient trop souvent de leur présence. J'en ai eu une entre autres sur le dos pendant près d'un mois, ce qui m'amène à parler de mes relations avec un ancien ami de mon père, avec le comte Napoléon Bertrand.

Ses extravagances ne laissaient pas chômer la chronique parisienne. Sa réputation est tellement assise, que je ne crois pas porter préjudice à sa mémoire en racontant ce qui m'est arrivé avec lui. Il venait souvent au quartier, accompagné d'un nègre. Je ne me rappelle plus, au juste, pour quelle raison on avait fini par lui faire grise mine au mess des officiers, ce qui l'avait engagé à ne plus y chercher son frère, le capitaine, qui s'empressait de s'esquiver dès qu'on lui signalait sa présence. Me trouvant devant la grille, il me demande à déjeuner, et je suis très honoré de son sans-gêne, qui s'expliquait par la raison suivante.

Étant en garnison à Saint-Germain, au moment de la fête des Loges, un homme de garde arrive tout effaré dans ma chambre pour me dire qu'il y a à la porte du quartier un monsieur et une dame qui me demandent, ajoutant qu'ils sont en chaise de poste. Je ne connaissais aucun châtelain aux environs; ma première impression fut qu'on réclamait l'adjudant pour une communication quelconque à faire au colonel. Mais je n'étais pas de semaine. C'était bien moi qu'on voulait. Je m'exécute et me trouve en présence d'un grand gaillard, à tournure militaire, que j'avais rencontré quelquefois depuis mon en-

fance. Il me présente à la belle Mme X..., qui était ravissante; me voilà parti avec eux. Je n'avais aucune raison pour refuser l'occasion de passer mon temps avec un homme d'esprit et une fort jolie femme. Le postillon fait claquer son fouet, et nous gagnons la forêt. On commence par m'expliquer que le chemin de fer est trop rococo, que l'on a préféré la route en poste. Nous entrons dans toutes les baraques, dans les bals, et échouons, vers minuit, au Pavillon Henri IV, avec une véritable cargaison d'objets gagnés, mirlitons, trompettes, pain d'épice, sucre de pomme, etc.

J'ai cru remarquer qu'on nous faisait un accueil assez froid. Mon ami ayant commandé le souper, le propriétaire de l'établissement vint murmurer des excuses et finit par dire que M. le comte ferait bien mieux de se souvenir de la note respectable qu'il avait oublié de payer, et cela depuis plusieurs années, au lieu de penser à faire de nouvelles dépenses.

Avec une dignité qui me fascina, ledit comte jeta une poignée de napoléons sur la table :

— Servez-nous.

Jamais de ma vie je n'ai vu un air aussi ahuri que celui de l'hôtelier, qui s'empressa de justifier la réputation de son établissement, tant sous le rapport de la cuisine que de la cave.

J'ai conservé un bon souvenir de cette soirée où j'étais sous le charme de la conversation de Mme X... (j'ai oublié son nom), et m'intéressais extrêmement aux récits de mon amphitryon, récits faits avec beau-

coup d'entrain et me donnant une idée de l'exubérance de tempérament de ce capitaine de cavalerie qui, à Rome, logé avec son escadron dans le palais d'un cardinal, avait, à défaut de paille, constitué la litière de ses chevaux avec les rideaux et tapisseries des appartements. Du reste, une équipée au théâtre, lors d'une représentation de gala, l'avait fait mettre, pour la deuxième ou troisième fois, en non-activité par retrait d'emploi. Son portrait physique et moral est tracé de main de maître dans le premier volume des *Souvenirs* du général du Barail. Ce cavalier admirable, aimant le danger pour lui-même, était une figure militaire bien curieuse, avec qui on ne s'ennuyait pas. Il y aurait un chapitre entier à écrire sur toutes les anecdotes intéressantes qu'il nous raconta jusqu'au matin.

Une manœuvre m'empêcha de le reconduire jusqu'à Paris, où il me donna rendez-vous, le soir, aux Frères-Provençaux. Je le retrouvai avec la même et délicieuse compagne, qui semblait apprécier beaucoup son originalité. Il y avait alors, à la caisse de la salle du bas, une jeune femme aux luxuriantes épaules.

Il la salue.

— Bonjour, mademoiselle Adèle; comment se portent vos enfants?

Ça commençait bien.

Le maître d'hôtel lui détaille un menu des plus exquis.

— Du bœuf à l'huile et du bordeaux ordinaire!

Puis, soirée au Théâtre-Français, dans une loge

d'avant-scène, où ses appréciations sur les artistes et la salle étaient données sur un ton si élevé que je m'attendais, de minute en minute, à entendre ouvrir la porte et à une scène quelconque.

Je ne pensais plus à lui, lorsqu'il m'a rencontré à l'École militaire. Il s'est installé à notre pension près d'un mois, commandant absolument comme s'il était chez lui. Il était très amusant, je n'en disconconviens pas; mais son goût prononcé pour le champagne m'a fait payer chèrement son aimable invitation de Saint-Germain. Puis il nous a englobés dans des affaires ennuyeuses, et nous n'avons pas été fâchés d'apprendre qu'il allait à Châteauroux, où il est mort, bien longtemps après, comme capitaine en retraite.

Il avait certainement un fort grain. Mais c'était un bon vivant, un type à la Conflans. J'admirais surtout en lui son insouciance, beaucoup aussi la coupe de ses pantalons.

Tous mes supérieurs, depuis le capitaine jusqu'au général de brigade, m'avaient proposé et maintenu pour sous-lieutenant. Il ne s'agissait plus que de la consécration *sine qua non* du général Morris. C'était une année après la guerre d'Italie; nous tenions garnison à Saint-Germain. Je me rappelle toutes les phases de cette histoire, et bénis encore la mémoire de celui qui a eu tant d'indulgence pour un guerrier qui avait complètement oublié les principes généraux de la subordination dans une circonstance où il aurait dû faire preuve d'un calme parfait.

Tout avait bien marché à l'instruction à cheval, aux théories; les examens de l'école m'inquiétaient peu. Le général inspecteur interroge tous les candidats, moi excepté. Il se préparait à lever la séance, quand le colonel lui fait observer qu'il m'a oublié.

J'étais rouge comme une pivoine; la moutarde me montait au nez.

Le capitaine chargé des écoles insiste respectueusement en demandant au général de vouloir bien se rendre compte des résultats obtenus dans l'année, en me posant les questions qu'il voudra.

— C'est inutile.

Je ne sais pas trop ce qui m'est passé dans la tête en ce moment.

— C'est inutile, comme vous dites, mon général. Il n'y a qu'une place sur le tableau, et c'est pour l'un de vos protégés.

Pendez-vous, protestataires de l'armée, je vous ai devancés de trente-six ans dans mes plaintes contre le commandement! mais sans pour cela dire qu'il n'y avait que moi capable de couper la patte à Coco!

On me flanque *in carcere duro*, où je ne tarde pas à réfléchir sur ce coup de tête, après lequel je n'avais plus à penser qu'à prendre mon congé, à abandonner cette carrière militaire qui m'avait permis de visiter l'Algérie, la Turquie, la Crimée, l'Italie, d'où j'étais revenu sain et sauf, ayant échappé au fer et au feu de l'ennemi, aux atteintes de deux ou trois choléras.

J'entends le bruit du trousseau de clefs, la porte

de la prison s'ouvre, et l'on me mène au milieu de la cour où se trouvaient le général, son état-major, les officiers.

« Les chasseurs de la garde possèdent la plus mauvaise tête de tous les régiments de la division. Elle vient encore de le prouver. Mais, comme cette fois elle avait raison dans la sortie que vous avez entendue, je lui pardonne. Oui, mon candidat était arrêté d'avance, et mon choix s'était porté sur celui que je considère comme le plus méritant. Si je n'ai pas interrogé ce maréchal des logis, c'est parce que je le connais et que ses notes ne me laissent aucun doute sur son instruction. Comme il doit être puni pour son algarade, il ne sera pas nommé maréchal des logis chef et continuera son service de peloton jusqu'au jour où son tour de passer sous-lieutenant arrivera. »

Tout le monde tombait des nues. Connaissant le caractère emporté du général Morris, on croyait rêver en l'entendant; j'avais une triste tournure au milieu de ce cercle.

J'ai pu seulement sortir de mon rêve quand l'excellent capitaine Dubuquoy est venu me féliciter de mon inscription au tableau. Comme les punitions étaient levées, on ne m'a pas engagé à reprendre le chemin de la prison, où j'avais passé un bien mauvais quart d'heure.

La clémence d'Auguste n'était rien auprès de celle dont je venais de bénéficier et qui a bien fait rire le colonel Pajol, chef d'état-major de la division.

Je quittais le régiment des chasseurs à cheval de la garde impériale six années après le jour où j'y étais entré lors de sa formation, en Crimée. J'y suis resté assez longtemps pour jouir de l'avantage des bonnes garnisons, Meaux, Compiègne, Melun, Fontainebleau; on passait deux ans dans chacune d'elles pour venir se rafraîchir, vieux style, six mois à Paris, six mois à Saint-Germain. J'y ai coulé une existence heureuse, entrecoupée par les chaudes émotions de la campagne d'Italie, les délices de la capitale et mille autres agréments, que la jeunesse et la bonne humeur entretenaient. J'ai eu d'excellents chevaux.

Je n'ai pas oublié le nom d'un seul de mes officiers, qui tous, lorsque je les ai rencontrés par la suite, ont été pour moi, quel que fût leur grade, de véritables amis. Pendant les longues heures de la captivité, que de promenades j'ai faites sur l'Alster et les bords de l'Elbe, à Hambourg, avec le colonel de Talleyrand-Périgord, mon ancien adjudant-major, qui me rappelait l'horreur que j'avais du littéral à la théorie, où je ne me suis jamais fait remarquer par une ardeur intempestive! L'avenir m'a donné raison en renversant le monument vermoulu qui, avec quelques efforts de mémoire, faisait passer pour un sujet accompli, atteignant la perfection, celui qui présentait un travail topographique bien dessiné, dont l'auteur n'était pas toujours le signataire. Un chef, à la mémoire duquel j'ai voué un véritable culte, M. Drivon, m'a toujours montré une grande amitié. Dans une occasion, où les règlements

n'avaient rien à voir, il s'est fait mon champion vis-à-vis d'un autre officier qui, pour me couper l'herbe sous le pied, dans mes promenades sur le Pré Catelan, à Meaux, avait fait appel à son autorité afin de ne pas me rencontrer sur son passage. Le procédé avait paru peu délicat, et mon lieutenant n'avait pas pris des gants pour le dire à haute et intelligible voix au mess. Cet excellent homme a été amputé d'un bras à Metz, et, de retour en France, une opération ayant encore été jugée nécessaire, il est mort dans des douleurs atroces. Tout le monde l'aimait.

II

Je ne sais plus, au juste, quel a été le plus beau jour de ma vie, et me rappelle simplement la grande satisfaction que j'ai éprouvée lorsque j'ai vu mon nom effacé des contrôles du petit état-major et porté sur celui des officiers. De plus, ce nom allait avoir l'insigne honneur de figurer sur l'*Annuaire militaire,* que j'allais assez allégrement porter sous le bras pour arriver à la haute situation de capitaine, sans trop murmurer sur le choix, dont ont profité quelques-uns de mes camarades doués d'une façon exceptionnelle, à qui les circonstances seules n'ont pas permis de faire bénéficier l'armée et la France des vastes ressources de leur génie. Je les ai toujours suivis avec intérêt dans leur carrière. Si je potasse encore

l'*Annuaire,* c'est pour savoir ce qu'ils sont devenus et échanger avec eux quelques souvenirs.

Je saute dans le train pour rejoindre mon nouveau régiment, à Tarbes. Je m'étais fait précéder par une lettre adressée à un de mes amis, à qui je demandais des renseignements sur le caractère et les manies du chef de corps. Le télégramme-réponse ne contenait que ces mots : « Toujours dans l'eau. » Dès mon arrivée, il m'a été donné de me rendre compte de cette singulière appréciation.

Le colonel Cousin, excellent homme, se reposait sur le lieutenant-colonel pour assurer la marche progressive de l'instruction et le respect de la discipline, sur le major pour l'administration. Il aimait beaucoup sa tranquillité, avait, par conséquent, horreur de tout ce qui aurait pu troubler sa quiétude.

La première fois que je me présente chez lui, il me demande à brûle-pourpoint :

— Combien pesait votre dolman de la garde ?

Je n'étais pas préparé à cette colle. Je crois me tirer d'affaire en disant qu'il était un peu lourd parce qu'il avait quatre-vingt-dix-huit boutons.

— Savez-vous quel est le poids de celui que vous portez maintenant, avec trente-six boutons de moins ?

Mon ignorance semble faire une mauvaise impression. De plus, j'étais assez troublé par la brusquerie qu'il mettait dans un interrogatoire qui était bien fait pour me surprendre.

— Otez-le. Vous allez être fixé à l'instant.

Tout cela me paraissait bien fantasque. Je m'exé-

cute avec l'espérance qu'il ne me ferait pas poser pour le torse.

— Ah ! vous n'avez pas de bretelles ? Je vous en fais mon compliment. C'est un supplice que l'on impose bêtement à l'homme ; je les ai supprimées au régiment.

Puis il prend une romaine, pèse mon vêtement et commence une catilinaire contre l'incommodité de la tenue. On m'avait prévenu que son horreur de l'habillement était poussée à un tel point qu'on le trouvait toujours, en son appartement, bien entendu, dans le simple appareil d'un guerrier surpris par le réveil. Il m'a reçu en chemise et assis sur le marbre de la cheminée à la place de la pendule, qu'il avait reléguée dans un coin. Une heure après, il passait sur la place du Maubourguet, le chapeau, le col et la cravate à la main, le gilet déboutonné.

Lorsqu'il était adjudant-major au 3e de chasseurs d'Afrique, on voyait le trompette se promener avec ses habits sous le bras pendant qu'il se rafraîchissait dans les auges de l'abreuvoir. Sa passion pour l'eau était si prononcée que, quand on changeait de garnison, il faisait souvent arrêter le régiment pour aller se plonger dans un ruisseau près de la route. En plein hiver, son ordonnance cassait la glace de la cuve dans laquelle il faisait ses ablutions matinales ; il couchait toujours la fenêtre ouverte, avec un seul drap pour se couvrir. Il ne prenait le café que lorsqu'il était bouillant. Avec ce régime-là, il a vécu jusqu'à près de quatre-vingts ans.

Quoique n'ayant qu'une fortune modeste, il n'en recevait pas moins souvent les officiers à dîner à sa pension, faisait couler dans les coupes les vins les plus généreux, pendant qu'il se désaltérait, selon son habitude, avec l'onde plus ou moins pure de la fontaine. Il est bon de noter que le microbe n'était pas encore officiellement découvert.

Il prétendait que la revaccination avait sur la santé des hommes des conséquences encore plus désastreuses que le port des bretelles ; elle donnait la fièvre typhoïde. Le maréchal Bazaine, qui commandait alors à Nancy, arrive à Colmar et donne l'ordre formel au docteur de commencer, le lendemain même, l'opération prescrite par plusieurs lettres.

Cette visite a donné lieu à un incident comique. Devant passer la revue de la garnison, le maréchal avait écrit pour qu'on lui choisisse un cheval dans le régiment. Deux jours avant son arrivée, un lieutenant, écuyer ayant laissé une solide réputation à Saumur, avait mis en main l'animal, qui ne pouvait manquer de faire honneur à son cavalier le jour de la parade. Le général en chef paraît satisfait de sa monture, se met en route pour le Champ de Mars, caracole devant les tambours et la musique. Mais, arrivé devant le premier escadron, le noble coursier veut prouver à ses camarades d'écurie qu'il n'est pas si fier que cela de porter un gros personnage. Il donne des hanches à gauche, se met dans le rang, d'où il est impossible de le faire sortir. Le cheval avait-il conscience de ce qui arriverait plus tard?

Tenait-il à se débarrasser au plus vite de celui qui devait attacher son nom à la capitulation de Metz ?

Entre Tarbes et Colmar, le régiment a tenu garnison à Lyon, avec deux escadrons de dépôt à Chambéry, où je ne me suis pas ennuyé. On commençait à en avoir assez des Pyrénées, de ses vallées et de ses chiens.

M. le major, peu habitué au cheval, avait pris les voies rapides pour arriver plus vite à Chambéry. La colonne était commandée par le plus ancien capitaine, qui, pour ménager ses chevaux, se payait le chemin de fer toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. L'autre, homme du monde et Bourguignon, s'occupait d'établir des parallèles entre les vins des contrées que nous traversions et ceux de son pays. Quant à l'adjudant-major, chef grincheux en garnison, il était devenu d'un commerce agréable. Comme, en dehors de la remonte, la colonne ne comprenait que les officiers de deux escadrons et leurs ordonnances, la surveillance était nulle dans les marches ; on arrivait toujours de bonne humeur à l'étape.

Ces changements de garnison avaient du bon. Ils permettaient de confirmer les cavaliers dans les soins à donner aux chevaux, leur apprenaient à se débrouiller un peu et les préparaient à s'affranchir du va-et-vient du quartier, auquel ils étaient habitués et qu'ils avaient tant de peine à oublier quand ils entraient en campagne. Pour les officiers, les séjours se suivent tous à peu près dans les mêmes conditions. Visite de l'église, promenade sur le pont, excursion dans les

environs s'il y a un château historique à voir, séances au café avant et après les repas, appréciations sur les diverses ressources de la localité, rentrée au logis, où l'on peut trouver quelquefois des surprises de l'hospitalité, qui ont fourni des sujets palpitants à beaucoup de romanciers.

Après des vents à décorner l'élite de la garde nationale du monde entier, des réceptions multiples, repas épicés dans les hôtels, auberges et cabarets, le dépôt est arrivé en bon état à Chambéry, garnison sur laquelle on avait bien des préventions au départ, dont on n'a pas tardé à apprécier les charmes. A notre dernière étape, localité qui, avant l'annexion, servait de démarcation entre la France et la Savoie, les indigènes montraient peu d'enthousiasme pour leur nouvelle nationalité. Autrefois, les hommes, les femmes, les enfants, les chiens faisaient la contrebande sur une grande échelle, ce qui rapportait beaucoup. Maintenant, il fallait cultiver la terre pour vivre, et l'on n'avait plus à redouter les émotions journalières que les douaniers, gendarmes ou carabiniers procuraient de chaque côté de la rivière. Quant à l'indépendance de l'Italie, ils s'en moquaient comme de leur première paire de sabots et conservaient un excellent souvenir de Victor-Emmanuel, qui, paraît-il, avait laissé pas mal de graine de la maison de Savoie dans le pays où il venait souvent chasser.

Pour passer la journée, nous sommes allés à la Grande-Chartreuse. L'arrivée d'une escouade d'offi-

ciers demandant à pénétrer dans le couvent sembla causer quelque émotion au frère portier. Le coadjuteur veut bien nous servir de guide et, avant de commencer notre visite, nous présente au frère Garnier, homme illustre, dont le nom figure encore sur les bouteilles de l'excellente liqueur. Je n'ai jamais eu l'occasion de goûter le nectar des dieux, ce qui me permet de le trouver bien inférieur à celui dont nous avons humecté nos lèvres. Puis on passe dans le cloître, où, sous la Révolution, les sans-culottes du pays s'exerçaient au tir à la cible. De la chapelle aux cellules, en visitant les dortoirs et réfectoires, notre cicerone nous intéresse beaucoup. Comme on lui demandait si des femmes habillées en hommes ne cherchaient pas quelquefois à tromper la surveillance des Chartreux préposés à la garde de la porte consignée au sexe faible, il nous a répondu que cette supercherie ne réussissait jamais.

— Une femme est toujours facile à reconnaître à cela.

Et il mettait ses deux mains un peu au-dessous des hanches.

On allait prendre congé de cet aimable conducteur, quand, après avoir sablé le coup de l'étrier chez le père Garnier, il nous demande si nous ne préférerions pas cette vie calme aux émotions de la carrière militaire. Personne n'ose se prononcer d'une manière affirmative.

— Et vous, monsieur, qui souriez, quel est votre avis?

— Bien des raisons, mon Père, s'opposent de ma part à faire des vœux monastiques. La plus sérieuse est que je ne suis pas bien certain d'avoir une foi assez robuste pour renoncer à tout jamais à Satan et à ses pompes.

— La foi ! Elle vous viendra, j'en réponds, quand vous aurez accroché votre giberne au vestiaire d'un monde où vous ne trouverez que désillusions, pour venir, ici, chercher le repos et les douces jouissances d'un horizon céleste.

— Je veux bien vous croire. Mais je chante faux comme une crécelle, et il me serait impossible de faire ma partie à matines.

— Ah ! vous n'avez pas une belle voix? Remontez vite à cheval, et bonne chance pour les courses que vous entreprendrez en l'honneur de Dieu et de la France.

Depuis, j'ai visité bien des fois la Chartreuse et été toujours cordialement reçu. Je frémis en pensant que mon organe vocal aurait pu nuire à un établissement jouissant d'une aussi grande réputation dans l'univers.

J'ai eu, dans ce régiment, des camarades — comme ce nom revient souvent sous ma plume ! — qui, à des titres différents, ont acquis quelque célébrité. D'abord Hyène, qui a eu son duel avec Henri de Pène.

C'est là que j'ai connu Saint-Genest, qui, comme moi, sortait de l'école de peloton et se préparait à prendre une place importante dans le *Figaro*, dont il est une des brillantes vedettes. Il faisait le dés-

espoir des adjudants-majors, par sa manière intelligente de commenter le règlement du 2 novembre 1833, que l'on appliquait à la lettre depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, sans se préoccuper de son esprit. Comme beaucoup d'autres, il a dû tressaillir de joie quand, quelques années après la guerre, la cavalerie a été débarrassée, par le général du Barail, des mille niaiseries sous lesquelles on étouffait les bonnes volontés pour ne s'occuper que de l'application stricte du tableau de travail journalier, qui condamnait tout le monde à l'exercice de l'écureuil dans sa cage. L'officier de semaine était tenu d'assister à la botte; il n'y avait pas moyen d'éviter cette corvée. L'histoire raconte que mon collègue Bucheron, trouvant qu'il était inutile de se promener pendant l'hiver, à la lueur d'un lampion fumant, derrière les chevaux attendant avec impatience la sonnerie de leur premier repas, confiait son manteau, doublé de soie blanche, à un sous-officier qui, la pèlerine sur la tête, arpentait les écuries, ce qui lui permettait de rester dix minutes de plus au lit. Il n'en était pas moins obligé d'arriver au rendu compte pour prononcer le sacramentel « Rien de nouveau ». De Tarbes à Lyon, il a été le seul officier qui n'ait pas eu un cheval blessé dans son peloton.

Notre colonel a pu se tromper, plusieurs fois, sur le terrain des manœuvres, dans les commandements pour l'exécution des mouvements difficiles que l'on avait inventés à la plus grande satisfaction des théoriciens à tous crins, dont la cavalerie était alors peu-

plée. Il avait une horreur profonde des livres sur l'art de la guerre, des malandrins qui se permettaient d'émettre un avis sur l'armée. Il se serait fait beaucoup de mauvais sang de nos jours, depuis que la presse a trouvé la rubrique de l' « incident militaire », dont elle abuse trop souvent sans en contrôler l'exactitude. Son éloquence n'avait aucun rapport avec celle de Berryer.

Au jour de l'an, on va faire la visite réglementaire à l'évêque, qui ne passait pas pour un aigle de la chaire. Après la présentation d'usage, le colloque suivant s'engage :

— Colonel.

— Monseigneur.

— Colonel.

— Monseigneur.

Enfin, pour mettre fin à ce dialogue intéressant, le prélat et le colonel tombent dans les bras l'un de l'autre, et nous sortons en pouffant de rire, ce qui se passait souvent, du reste, après des corvées semblables.

Quand arrive dans une ville où il y a une garnison, le conseiller à la cour d'appel, désigné pour présider les assises, celui-ci a droit à la visite d'une députation composée d'un officier de chaque grade. Mon tour de service m'a appelé, quelquefois, à revêtir la grande tenue en cette circonstance. J'ai presque toujours entendu raconter la même chose.

Le magistrat remercie la députation de la démarche « qu'elle a bien voulu faire ».

Le commandant s'incline.

— *Cedant arma togæ.*

Ce à quoi le président répond, après avoir fait l'éloge du dévouement de la grande institution dont la France a le droit d'être fière :

— *Si vis pacem, para bellum.*

Que d'anecdotes il y aurait à raconter sur ces réceptions officielles ! Une pour finir.

Cette fois, le colonel avait une facilité d'élocution remarquable et beaucoup d'esprit.

Il présente les officiers de son régiment et ceux d'une batterie d'artillerie à l'évêque de Meaux, Mgr Allou, qui était aveugle. Il devait y avoir des élections municipales, et l'on disait que le parti avancé avait beaucoup de chance pour faire passer sa liste.

Très timoré, le successeur de Bossuet voyait déjà son palais à feu et à sang, et faisait part de ses craintes.

— Mais, monseigneur, tout le monde vous aime et vénère ; vous n'avez rien à redouter.

— Ah ! vous êtes philosophe, colonel.

— Truffé de philosophie, monseigneur. Le brave capitaine d'artillerie mettrait ses canons en batterie pour vous défendre, si cela était nécessaire. Mais vous avez ceux de l'Église, ils vous suffiront.

Après quatorze ans de cavalerie légère, je passais dans les dragons et quittais l'Alsace pour la Lorraine.

Les souvenirs précieux que j'ai conservés de mon séjour à Colmar me feraient regretter encore plus,

plée. Il avait une horreur profonde des livres sur l'art de la guerre, des malandrins qui se permettaient d'émettre un avis sur l'armée. Il se serait fait beaucoup de mauvais sang de nos jours, depuis que la presse a trouvé la rubrique de l' « incident militaire », dont elle abuse trop souvent sans en contrôler l'exactitude. Son éloquence n'avait aucun rapport avec celle de Berryer.

Au jour de l'an, on va faire la visite réglementaire à l'évêque, qui ne passait pas pour un aigle de la chaire. Après la présentation d'usage, le colloque suivant s'engage :

— Colonel.

— Monseigneur.

— Colonel.

— Monseigneur.

Enfin, pour mettre fin à ce dialogue intéressant, le prélat et le colonel tombent dans les bras l'un de l'autre, et nous sortons en pouffant de rire, ce qui se passait souvent, du reste, après des corvées semblables.

Quand arrive dans une ville où il y a une garnison, le conseiller à la cour d'appel, désigné pour présider les assises, celui-ci a droit à la visite d'une députation composée d'un officier de chaque grade. Mon tour de service m'a appelé, quelquefois, à revêtir la grande tenue en cette circonstance. J'ai presque toujours entendu raconter la même chose.

Le magistrat remercie la députation de la démarche « qu'elle a bien voulu faire ».

Le commandant s'incline.

— *Cedant arma togæ.*

Ce à quoi le président répond, après avoir fait l'éloge du dévouement de la grande institution dont la France a le droit d'être fière :

— *Si vis pacem, para bellum.*

Que d'anecdotes il y aurait à raconter sur ces réceptions officielles ! Une pour finir.

Cette fois, le colonel avait une facilité d'élocution remarquable et beaucoup d'esprit.

Il présente les officiers de son régiment et ceux d'une batterie d'artillerie à l'évêque de Meaux, Mgr Allou, qui était aveugle. Il devait y avoir des élections municipales, et l'on disait que le parti avancé avait beaucoup de chance pour faire passer sa liste.

Très timoré, le successeur de Bossuet voyait déjà son palais à feu et à sang, et faisait part de ses craintes.

— Mais, monseigneur, tout le monde vous aime et vénère ; vous n'avez rien à redouter.

— Ah ! vous êtes philosophe, colonel.

— Truffé de philosophie, monseigneur. Le brave capitaine d'artillerie mettrait ses canons en batterie pour vous défendre, si cela était nécessaire. Mais vous avez ceux de l'Église, ils vous suffiront.

Après quatorze ans de cavalerie légère, je passais dans les dragons et quittais l'Alsace pour la Lorraine.

Les souvenirs précieux que j'ai conservés de mon séjour à Colmar me feraient regretter encore plus,

si la chose était possible, la perte momentanée de ce beau pays. J'en ai parcouru les montagnes et vallées au milieu de populations dont l'esprit, essentiellement patriote, entretenait le feu sacré que l'on était heureux de découvrir à l'arrivée de chaque contingent. Le hussard y avait acquis une grande réputation et jouissait encore d'une certaine renommée. On pouvait s'en rendre compte, non seulement par les enseignes, mais par les gravures que l'on trouvait dans beaucoup de maisons.

III

Mon neuvième colonel, M. de Braüer, qui devait bientôt passer général de brigade, appartenait à une vieille famille militaire d'Alsace. Excellent homme, il apportait dans l'exercice de son commandement toutes les qualités du chef de cavalerie de l'époque. Écuyer hors ligne, il montait trois ou quatre chevaux par jour, était plus facile à rencontrer sur les routes que chez lui.

Les capitaines, qui n'avaient aucune campagne à leur actif, étaient des serviteurs modèles sous le rapport de la tenue des escadrons. Leur carrière s'était tranquillement passée à habiller, instruire les hommes, à ajuster le harnachement et l'équipement, à vérifier le signalement des chevaux et le

livret d'ordinaire, à manœuvrer quelques jours avant l'inspection générale. Imbus des principes de la subordination, esclaves de l'exécution stricte du tableau de travail journalier, tous se préoccupaient d'avoir une excellente moyenne de masses, des chevaux en bon état. M. l'intendant fulminait quand il trouvait des hommes en débet; la deuxième direction signalait au ministre, comme étant mal commandés, les régiments qui réformaient beaucoup de chevaux.

Quand un officier arrivait d'Afrique et avait quelques campagnes, il était reçu comme un chien dans un jeu de quilles. On le regardait de travers, parce que c'était un concurrent nouveau pour la croix; on opposait à ses services de guerre ceux de l'instruction. Je n'ai pas oublié la mine que l'on m'a faite lorsque j'ai débarqué à Pont-à-Mousson. J'ai vu le moment où l'on me mettrait en quarantaine. Puis la glace s'est bientôt rompue, et tout a marché pour le mieux.

Mon capitaine faisait de la tapisserie à ses moments perdus; la collection des tulipes de son voisin était connue jusqu'à Nancy. Il y en avait un, véritable bête noire du colonel, qui se défendait comme un diable dans un bénitier, quand on lui demandait s'il n'était pas l'auteur des articles paraissant dans la *Cloche*, sous la signature *Cassius*. Comme tout mauvais cas est niable, il jurait ses grands dieux qu'il était trop respectueux des décisions ministérielles pour les enfreindre, tout en laissant entendre qu'il n'était peut-être pas étranger aux critiques parues

dans le dernier numéro. Il avait beaucoup d'esprit, et l'on savait qu'il écrivait dans le journal pour se procurer quelques ressources sonnantes, dont il avait grand besoin.

Je crois que ce serait le moment de placer mes observations sur la légende de la *Grande Muette*. Depuis que, à la joie des badauds et des inconscients, l'armée prend plaisir à faire la lessive de son linge sale sur la voie publique, je crois cette légende fortement entamée, bien près d'aller rejoindre au musée des antiquailles celles de Fontenoy et de Lawfeld, d'Austerlitz et de Wagram, de Magenta et de Solférino, qui, selon le général Trochu, donnent d'inutiles leçons de philosophie, de logique et de réalités militaires.

Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour démontrer que cette réputation de *silencieuse*, dont a joui si longtemps l'armée, ne repose sur aucune donnée sérieuse; que la grande institution, gardienne de toutes les autres, a toujours été pavée de mille sujets de mécontentements. Pour s'en rendre compte, il suffit d'ouvrir l'histoire, qui, à chaque page, donne le récit d'événements où le respect de l'autorité reçoit de vigoureux crocs-en-jambe de la part de ceux-là mêmes qui sont appelés à l'imposer les armes à la main. Les vies de Turenne et de Condé sont édifiantes sous ce rapport. Les révoltes des princes et des maréchaux prouvent, surabondamment, que les rivalités, les questions d'amour-propre, de prérogatives, de préséance, les ambitions déçues, ont

souvent fait sortir des généraux du droit chemin pour les lancer, tête baissée, dans le champ de l'opposition. Dans des conciliabules, des écrits, ils n'ont pas craint de s'en prendre à l'autorité royale, aux ministres, des injustices ou passe-droits dont ils se disaient les victimes. Dans un moment de mauvaise humeur, quelques-uns ont cherché une compensation à leurs déboires dans les camps ennemis, jusqu'à porter les armes contre le souverain, qui représentait alors l'idée de patrie. Les archives nationales nous édifient sur cette conduite coupable. Les correspondances des maréchaux de Belle-Isle, de Broglie, du comte de Saint-Germain, pour ne prendre que quelques noms au hasard, donnent une idée du soin que l'on prenait alors pour que les revendications et les plaintes de chacun fussent connues de la cour et de la ville.

Si les chefs n'avaient pas leur langue dans la poche pour exalter leurs talents au détriment de la réputation du voisin, les lieutenants ne se privaient pas de les imiter pour protester contre cette idée, généralement répandue, que le premier devoir militaire est de subir l'injustice en silence.

De nos jours, les mémoires sur la Révolution et l'Empire, qui ont reçu un accueil si bienveillant à leur apparition, initient à toutes les rivalités des maréchaux, qui ne reculaient devant aucune compromission pour semer la déconsidération autour d'eux, en vue de se dresser un piédestal du haut duquel il leur serait facile de rejeter toutes les respon-

sabilités des désastres, de s'attribuer personnellement la gloire des succès. La police de Napoléon n'a jamais pu empêcher ce mécontentement de se manifester dans les salons; s'il ne trouvait pas un écho dans la presse française, on savait le faire exprimer dans les gazettes étrangères. Sans s'y arrêter, peut-être dans la crainte d'y trouver des arguments pouvant porter atteinte à la gloire de l'homme providentiel, M. Thiers a dit un mot de cet état des esprits dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Sous la Restauration, ce n'est pas à la « muette » que Kellermann, Soult, Oudinot, Belliard, que tous ceux qui devaient leur fortune à l'Empereur renversaient l'idole de la veille pour donner des preuves d'un dévouement inaltérable aux Bourbons.

Sous le gouvernement de Juillet, chaque général de l'armée d'Afrique avait un journal à sa dévotion. Quand Bugeaud se plaint à Bourjoly des ennuis que Bedeau, Lamoricière, Changarnier et autres lui donnent avec la presse, il oublie de dire que deux feuilles d'Alger reçoivent ses impressions sur la colonisation et la bouillie pour les chats que l'on fait, à Paris, à propos des événements militaires.

La *Sentinelle de l'armée,* journal où les questions d'organisation, d'administration, de tactique étaient traitées de main de maître, ne comptait-elle pas parmi ses rédacteurs en vedette des généraux et des intendants connus? Cette collaboration porta tellement ombrage au ministre qu'il manœuvra avec assez d'habileté pour obtenir la disparition de cet organe.

Sous l'empire, on a eu les lettres de Bosquet, le scandale d'une revue de Longchamps où un officier de cavalerie de la garde a poussé le cri de : « Vive la Pologne! » avant M. Floquet. On criait après l'avancement des officiers des Tuileries, avancement qui, tout compte fait, n'est jamais arrivé au degré de favoritisme que l'on constate depuis que l'on est en République.

Pendant leur captivité, est-ce que les officiers ont conservé de Conrard le silence prudent, quand on les a tâtés pour savoir s'ils prêteraient les mains à une restauration napoléonienne? Leurs protestations ont été réunies en un volume que l'on ne peut pas donner comme un exemple du silence militaire.

Depuis la paix, sans compter l'équipée d'un général de division à propos du drapeau, sous le ministère du général du Barail, on n'a que le choix pour enregistrer les marques publiques du mécontentement de quantité d'officiers trouvant dans les revues et journaux un asile pour déblatérer contre l'avancement et leurs chefs. Personne n'ignore le nom de certains généraux, passant pour être les inspirateurs d'organes spéciaux, dont les salles de rédaction voyaient passer une foule d'officiers prenant fait et cause pour ces chefs ennemis, qui se disputaient l'honneur de telle ou telle réforme, au lieu de se féliciter d'avoir contribué à un progrès quelconque. A coups de brochures et d'articles, on a assisté à une querelle rappelant celle de Guibert et de Mesnil-Durand,

et, comme bouquet, n'a-t-on pas eu la protestation d'un colonel de cavalerie, puis, successivement, celles d'un colonel d'artillerie de marine, d'un capitaine de frégate, d'un major, et enfin d'un général de division, atteint par la limite d'âge? On parlera pour mémoire des chefs de l'armée qui ont eu des rédacteurs attitrés et soldés allant porter dans les journaux leurs vues et leurs éloges. Un grand procès politique nous a fixés sur ce point. Après cet exposé, que l'on a fait le plus succinctement possible, on se demande si la légende de la *Grande Muette* peut encore être prise au sérieux dans un pays où un officier mécontent peut faire appel aux lumières du Parlement pour trancher une question de discipline, choisir pour juges des hommes dont l'incompétence dans les questions militaires s'affirme chaque année davantage, lors de la discussion du budget. Il faut bien peu connaître l'esprit français et le cœur humain pour croire que l'on parviendra à enrayer le mal. Les circulaires auront beau succéder aux circulaires pour agiter le tonnerre de la rue Saint-Dominique sur la tête des coupables, rien n'y fera. L'officier qui se croira lésé dans ses droits fera toujours des pieds et des mains pour obtenir justice, et, s'il en trouve l'occasion, surtout s'il en a les moyens, portera plus ou moins sa cause devant le tribunal de l'opinion publique.

La morale de cela est que notre organisation militaire est loin d'être parfaite, et que ce n'est pas le régime parlementaire, tel qu'il fonctionne de nos

jours, qui l'améliorera. La loi sur l'avancement est à refaire, et l'on frémit en pensant que le sort des officiers dépendra toujours des votes des collègues de Sidi-ben-Grenier, du rempart de Carcassonne, de la belle Fatma et autres célébrités trônant au bout du pont de la Concorde.

Il est temps de reprendre le chemin de Pont-à-Mousson.

L'officier, le plus ancien de grade, qui présidait la table, jouissait d'une autorité incontestée. Ses décisions étaient sans appel. Combien de fois son intervention a-t-elle mis fin à des discussions qui auraient pu avoir des suites fâcheuses sur un autre terrain ! A la pension, on parlait un peu de service, beaucoup de chevaux, de femmes et de chiens; jamais on n'abordait la question politique. Si, quelquefois, la conversation semblait vouloir dépasser les bornes des convenances, il suffisait d'un signe du président pour la remettre dans la bonne voie, toujours avec accompagnement d'une amende, qui se traduisait par quelques bouteilles d'un vin très en honneur dans le pays. Les anciens apprenaient aux jeunes à aimer le régiment, à respecter et faire respecter l'uniforme qu'ils venaient de revêtir. L'enthousiasme montait souvent les têtes; le respect de soi-même était la loi de tous.

On vivait dans la tranquillité la plus parfaite, les revues de détail succédant à celles d'ajustage. La tête haute, avec la conscience du devoir accompli, on attendait l'inspecteur, le général de Bonnemains,

en train de mesurer la largeur des bandes de pantalon des régiments de Lunéville. On venait de recevoir un nouveau colonel, M. Bilhau. En Algérie, au Sénégal, il avait gravi successivement les échelons de la hiérarchie, assisté à toutes les affaires où l'on se battait, non pour faire de l'avancement aux fils à papa, mais pour inculquer aux indigènes les bienfaits de la civilisation à coups de fusil et de sabre. N'ayant jamais servi qu'aux chasseurs d'Afrique et aux spahis, sa nomination fit l'effet, au régiment, d'un rocher dégringolant dans les eaux paisibles d'un lac. On voyait, déjà, les faveurs réservées aux rares officiers ayant fait campagne. Les guerriers qui, depuis vingt ans, mettaient les hommes au port d'armes et à cheval étaient consternés. L'imagination aidant, on échafaudait légendes sur légendes en attendant le cataclysme qui devait bouleverser le régiment. M. le major, qui avait connu, autrefois, le nouveau colonel à Alger, ne réussit pas à rassurer les timorés.

Comme la promenade des chevaux rentrait au quartier, on croise le lieutenant-colonel et un bourgeois, qui s'arrêtent pour voir défiler les escadrons. On a l'intuition que l'on est en présence du nouveau chef; deux minutes après, le doute se change en certitude. Ayant appris que je sortais du 2e de chasseurs d'Afrique, qu'il venait de quitter, le colonel m'invite à déjeuner. L'émotion des cadres monte comme une soupe au lait sur le feu; on présage déjà la constitution de la fameuse société d'admiration mutuelle

africaine que les aigles de la garnison avaient l'habitude de tourner en ridicule. Le calme s'est bientôt fait, quand on a vu que ce terrible homme ne demandait qu'à être agréable à tous.

Il n'était pas marié, vivait avec une femme qui, disait-il, l'avait soigné avec le dévouement d'une sœur de charité, lors d'une épidémie de fièvre jaune sur la côte occidentale d'Afrique. Le logement de la main gauche était dans un faubourg de la ville, et l'officiel, qui se composait d'un modeste bureau, dans la maison que j'habitais. Aussi, il m'a été donné, bien souvent, de me rendre compte combien le colonel était dépaysé au milieu des dragons, gêné dans l'application des règlements. Je me suis permis de l'engager à ne pas aller au rapport en bourgeois, avec son képi pour seul insigne du commandement; puis je suis arrivé à lui faire mettre des sous-pieds et, petit à petit, comprendre que la tenue de France n'avait rien du laisser aller de celle de la Mosquée ou de Dakar. Il lui était impossible de s'habituer au port du casque. Il faisait de louables et inutiles efforts pour chercher à maintenir sa coiffure dans des conditions normales d'équilibre. Il ne couchait probablement pas avec, mais il ne la quittait pas dans son bureau.

Quelques jours après son arrivée, il n'était connu que sous le nom du *Caporal noir*. Homme du Midi, il lâchait facilement la bride à son imagination dans le récit de ses campagnes. A l'entendre, il avait rapporté du Sénégal plus de dix mille oiseaux, des

lions, des éléphants, des singes, toute une ménagerie. Ses pêches dans le haut fleuve tenaient de l'odyssée. Il apprend que les eaux sont troublées par un énorme poisson. Muni des ustensiles nécessaires, il se rend à l'endroit indiqué, jette sa ligne, ça mord immédiatement. Cinq secondes après, il entonnait le chant de victoire.

— Il pesait soixante kilos.

— .....

— Monsieur, je vous prie de ne pas mettre en doute ce que je dis. Un caporal noir s'est mis à l'eau, lui a sauté sur le dos et, à coups de talon, l'a ramené à terre. Le détachement en a mangé pendant plusieurs jours.

Sa narration avait toujours une pointe de tartarinade à faire soulever tous les casques du magasin.

La vie était assez monotone dans la petite garnison de Pont-à-Mousson, où tout le monde vivait en bonne intelligence. Il aurait été difficile de trouver l'occasion de jeter une pomme de discorde quelconque dans les jambes des officiers garçons. La décision au rapport annonce, un beau matin, que nous aurons tous à répondre aux questions contenues dans un programme ministériel que le colonel vient de recevoir. La stratégie, la tactique, l'organisation de l'armée, l'administration, la discipline, le recrutement, la ferrure, les enfants de troupe, etc., offrent un vaste champ aux réflexions d'un personnel qui, jusqu'alors, avait considéré les règlements en vigueur comme l'arche sainte sur laquelle aucun profane n'oserait

jamais porter une main sacrilège. Cliché connu. Dans des conférences hebdomadaires, on devait examiner les opinions de chacun, dresser un procès-verbal et relater les conclusions adoptées.

Grâce à l'intervention du sénateur maire de Sarreguemines, qui avait besoin de fumier pour sa propriété, mon escadron a échappé à ces discussions oiseuses d'un nouveau jardin d'Acadème où, à moins de passer pour une forte tête, il fallait paraphraser et trouver admirables les conférences types du ministère de la guerre. Le gouvernement semblait se préparer aux conséquences du plébiscite de l'armée par cette consultation, qui ne signifiait absolument rien.

Voici ce qui m'est arrivé à propos de ce plébiscite. Aucune pression n'a été exercée sur les sous-officiers et cavaliers, à qui l'on a distribué indistinctement les billets *oui* et *non*. Au recensement du vote, on trouve deux *non*. Le capitaine, qui présidait le bureau, veut les supprimer et envoyer une dépêche à l'Empereur pour lui annoncer que l'escadron l'avait unanimement acclamé. Je proteste, et l'on en conclut que les opposants ne pouvaient être que mon ordonnance et moi. Voué à la colère des dieux infernaux, j'en ai été quitte pour voir rayer mon nom de l'état des congés demandés à l'inspection. Le colonel s'est même dérangé pour faire une enquête et bientôt rendu compte que le plus sage était de ne pas donner suite à cet incident, qu'il traitait de regrettable, et n'avait qu'une importance bien secondaire auprès des événements qui se préparaient.

Je n'ai jamais compris comment les notes qui m'ont été données alors ne m'ont pas servi par la suite, surtout en voyant pas mal d'officiers invoquer leurs opinions politiques avant le 4 septembre pour poser, après, leurs candidatures à l'avancement et avec succès. J'en ai connu qui se faisaient remarquer par un dévouement peut-être trop bruyant à l'empire, venir déclarer qu'ils avaient été victimes de leur attachement inébranlable à la République. Tout cela ne m'a pas empêché de bien me porter, de rire de certaines compromissions de conscience, qui ont été tout à l'avantage de ceux qui savaient en jouer à l'ombre de la girouette du monde militaire.

Nous étions constamment en relation avec les Prussiens. Les officiers des uhlans de Saarbruck venaient souvent à Sarreguemines, et on les rencontrait dans une petite station balnéaire appelée Rilquin, où leur musique jouait tous les dimanches; on voyait les artistes faire le tour de la société le schapska à la main pour recueillir les gros sous. Leur colonel et sa famille causaient mon admiration par la quantité de bière et de jambon qu'ils avalaient. Il ne fallait pas être bien malin pour s'apercevoir que, sous des airs polis, tous ces gaillards-là nous détestaient franchement. Lors de l'inauguration du pont du chemin de fer sur la Saare, on avait pu se rendre compte des dispositions de nos voisins à notre égard. Puis, quand on leur parlait des éventualités d'une guerre prochaine, ils haussaient les épaules, nous lançaient de longues tirades sur la

fraternité des peuples, les sympathies de l'Allemagne pour la France. Le feu couvait sous la cendre, et l'on s'apercevait du départ des Prussiens employés dans différentes maisons de la ville.

Une seule personne semblait se rendre un compte exact de la situation. C'était le sous-préfet, avec qui j'étais en relation; mais il n'osait trop se prononcer d'une manière formelle sur l'état des esprits des populations, dont le patriotisme était, pour ainsi dire, bilatéral, par suite des nombreuses alliances conclues des deux côtés de la frontière.

Un jour que nous déjeunions ensemble à Gross-Blidenstroff, des Prussiens entrèrent dans l'auberge, et l'on put comprendre, à leur conversation, qu'il n'y avait aucun doute à avoir sur les préparatifs militaires qui se faisaient dans leur pays.

— Je vais en rendre compte au préfet et prévois la réponse. On me traitera, une fois de plus, de pessimiste, en m'engageant à continuer à entretenir de bonnes relations avec les autorités de Saarbruck.

Un matin, en descendant de cheval, je rencontre le général de Failly, qui commandait alors à Nancy. Il me prie d'aller prévenir mon capitaine, avec qui il fait, dans la journée, une excursion en voiture pour reconnaître certains points de la frontière. Il avait avec lui un officier d'état-major et un de cuirassiers. Au dîner, qu'il donne à l'*Hôtel de Paris,* il parle de son inspection et prophétise que « les armées du monde entier n'entreront jamais à Metz ». Très satisfait de la reconnaissance qu'il vient de faire, il

donne des détails très circonstanciés sur telle et telle position, qu'il a étudiées au point de vue de la défensive et de l'offensive. Je me mordais les lèvres en l'entendant, parce que, d'après son exposition, il avait suivi les bords de la Bliesse et non ceux de la Saare, comme il le croyait. Le sous-préfet fut beaucoup plus courageux que les convives militaires pour le tirer de son erreur. Le général, obligé enfin de se rendre à l'évidence : « C'est curieux, dit-il, nous avions pourtant une carte. » Les officiers d'ordonnance riaient jaune, et mon capitaine avait l'oreille basse. On a bu à la santé de l'Empereur et de la famille impériale, et l'incident a été clos.

Quelques jours après, à dix heures du matin, on recevait la nouvelle de la déclaration de guerre, et l'ordre de rallier le régiment à Metz. Grâce à l'obligeance de la maison Haffner, nos sabres furent passés à la meule. On campait bientôt sur les glacis de la ville, où s'élève la statue de Fabert, et on se mettait en chasse pour trouver des effets de campement, que les magasins de l'administration militaire ne purent fournir en quantités suffisantes.

Mon régiment faisait partie du 4e corps, commandé par le général de Ladmirault, de la division de cavalerie placée sous les ordres du général Legrand, de la brigade de Gondrecourt.

Bientôt allaient commencer les promenades de Metz à Thionville, et *vice versa,* avec accompagnement du grand orchestre des journées des 14, 16 et 18 août.

Je reconnais que les uhlans de Saarbruck avaient fait preuve d'une grande courtoisie en nous laissant quitter Sarreguemines avec tant de sécurité. On avait rompu par quatre, les trompettes sonnant la marche, et, en donnant la main aux amis qui nous accompagnaient, j'ai poussé un formidable : « Vive l'Empereur ! » parce que l'idée de patrie se confondait alors dans mon esprit avec la confiance que je mettais dans celui qui prenait le commandement suprême de l'armée.

CHAPITRE VI

METZ.

I. — Aspect de Thionville. — Le 4e corps. — Marches et contre-marches. — Les responsabilités. — Les expériences parlementaires. — Le Corps législatif et l'opposition. — Retraite sur Metz. — L'officier de garnison. — Borny. — Gravelotte. — Mort du général Legrand. — La charge. — Les lanciers de la Garde.

II. — Les communications interrompues. — Amanvilliers. — Saint-Privat. — La déroute. — Le maréchal Canrobert. — La Croix de Genève. — Le 26 août. — Désordre dans la concentration. — Noiseville et Servigny. — Succès et retraite. — Distribution de la viande de cheval. — Proclamation de la République. — Le général Pajol. — Le colonel Ney, duc d'Elchingen. — La misère sous Metz. — Nos blessés à l'hôpital. — La correspondance par ballons. — Le départ du général Bourbaki. — Aspect des camps.

III. — L'occupation. — La capitulation. — Ses conditions. — Mes notes et Gambetta. — La réunion de l'École d'application. — Aspect de Metz le 28 octobre. — L'armée est livrée. — Adieux du colonel Ney au régiment. — Étonnement de l'ennemi. — Ses parades. — Les femmes de Metz. — Nouvelles indirectes de France. — Mon séjour à Metz. — Départ pour la captivité. — Lettre de mon colonel.

IV. — La captivité. — Embarquement dans des wagons de bestiaux. — Cologne. — Arrivée au quartier d'artillerie. — La cantine. — Le major d'Arnim. — Ses discours. — Parole d'honneur engagée. — Option pour la résidence. — Promenade dans Cologne. — Déjeuner et surprise. — Les brasseries. — Arrivée à Hambourg. — Correspondance autorisée. — Réunion des officiers. — Discours du général. — La solde. — Mon ordonnance. — Mme Heine. — Les indiscrétions de la com-

mandature. — Sergent envoyé à Belfort. — Souvenirs de France. — *Salamacis,* la *Tragédie,* la *Comédie.* — Un cabinet de lecture. — La *Revue des Deux Mondes.* — Mon logement et le canari. — Altona et Hambourg. — La foire. — Toujours les drapeaux et illuminations. — L'*Extrablatt.* — Les caricatures. — L'armistice. — Le rapatriement. — Dernières émotions. — Embarquement pour le Havre. — Aspect de cette ville. — Désillusion et tristesse.

I

J'étais soutenu par les illusions et les espérances du retour accompagné de victoires et de succès. J'avoue que, malgré mon enthousiasme, dans mon for intérieur je n'étais pas très confiant. Je me rappelais comment avait été conduite la campagne d'Italie, le désordre qui régnait de tous côtés, comme commandement et administration; on se demandait si les mêmes insuffisances ne se représenteraient pas. Puis on chassait bien vite ces pensées; on entrevoyait une nouvelle Voie Sacrée que nous ne pouvions manquer de suivre pour arriver, après de glorieux combats, à assurer à la France ses limites naturelles du Rhin.

Il est impossible de ne pas se rappeler sans émotion la concentration du 4ᵉ corps à Thionville. Nuit et jour, des régiments débarquaient et se rendaient à leurs bivouacs en chantant la *Marseillaise;* tambours, clairons et musique accompagnaient l'hymne national. Combien on avait eu raison de ne pas lais-

ser prostituer ce chant en temps de paix! Dans les circonstances comme celles où nous étions, le gouvernement impérial y trouvait un puissant auxiliaire.

Tout était joie dans cette petite place de Thionville. On rencontrait des amis, la camaraderie était à l'état permanent. Le soldat, joyeux et content, faisait des provisions. Le bon esprit des troupes, leur entrain, semblaient promettre la victoire. Que de poignées de main, d'accolades, de reconnaissances!

Le troupier si gai, si fanfaron, les officiers pleins de confiance, avaient-ils tout ce qu'il leur fallait pour entrer en campagne? Les corps, partis à l'improviste, ne trouvaient rien à Metz. Les magasins de campement étaient vides, les fournisseurs civils mal approvisionnés. Plus de la moitié de l'armée est entrée en campagne sans tentes, sans marmites. L'inspection était annoncée lorsque nous avions quitté Pont-à-Mousson. Nous étions donc munis des fameux pistolets dits d'ordonnance, encombrant les fontes et sans aucune utilité. On écrit à Paris pour demander des revolvers. Les armuriers s'adressent au ministre pour lui faire part des commandes considérables qu'ils reçoivent; on leur répond que les chemins de fer sont accaparés par les transports de la guerre.

Les hommes mal équipés, les officiers avec un armement ridicule, quittent Thionville pour se rendre à Kédange et commencer ces fameuses marches qui suffisaient pour faire douter de l'ensemble du plan de la campagne.

Le 4e corps, commandé par le général Ladmirault, comprenait trois divisions d'infanterie ayant à leur tête MM. de Cissey, Grenier et de Lorencez. La division de cavalerie, sous les ordres du général Legrand, se composait des 2e et 7e de hussards avec M. de Montaigu comme brigadier, des 3e et 11e de dragons, général de Gondrecourt.

Pour mettre en pratique les théories nouvelles et donner gain de cause aux conférenciers des deux années précédentes, la cavalerie est, de suite, détachée dans les divisions d'infanterie. A un moment donné, le général Montaigu s'est trouvé à la tête d'un unique escadron de sa brigade.

Sans être dans le secret de l'état-major général, je sais que nous occupons la gauche de l'armée, dont la droite est appuyée à Strasbourg; tout me fait supposer que notre objectif est Trèves et Sarrelouis.

Détaché près du général Pajol, qui commandait une brigade de la division de Lorencez, mon escadron part à trois heures du matin pour faire une reconnaissance sur Sarrelouis. On rompt par quatre, comme si l'on se rendait au terrain de manœuvre; une avant-garde est placée à trente pas en avant des trompettes. Je me permets de faire une légère observation à mon capitaine, lui indiquant des maisons et des bois qui pourraient bien abriter l'ennemi. Il m'engage à m'occuper de mon peloton et à ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Cinq minutes après, mes camarades font la même remarque et sont également rappelés aux convenances réglemen-

taires. On rentre au bivouac à huit heures, les trompettes sonnant toujours la marche, pour recevoir un abatage complet du général qui, par ses renseignements, avait l'assurance que les avant-postes allemands étaient à quelques kilomètres de notre position. Le plus drôle de l'affaire, c'est que le général de Lorencez est arrivé au grand galop pour supplier son ami Pajol d'être moins aventureux dorénavant. Les marches que l'on venait de faire avaient eu, cependant, un résultat avantageux, celui de donner un peu de confiance aux populations atterrées par la présence trop fréquente des incursions prussiennes sur leur territoire.

Jusque-là, on avait eu un temps magnifique; puis les orages sont arrivés, et l'on a pataugé dans la boue. A Bouzonville, nous lisons les journaux et sommes fort surpris d'apprendre les marches et contremarches, batailles et victoires de notre corps d'armée. Il n'y avait pas encore eu d'engagement, et la couleur de l'uniforme des ennemis nous était encore inconnue. Un matin, on arrive à un endroit, on en repart le soir, et, après huit jours de promenades sur les routes, on revient au bivouac primitif. On trotte toute la journée aux distributions, quand on n'y passe pas une partie de la nuit. L'état-major jette la pierre à l'intendance, et réciproquement; nous lapidons ces deux corps que l'Europe entière nous envie sans nous en débarrasser.

Un spectacle bien triste est celui des populations fuyant devant les Prussiens et se réfugiant à Metz.

Les chemins sont couverts de convois, de chariots chargés de meubles, de femmes et d'enfants, tout le monde donnant des nouvelles de la manière dont se conduisent les troupes de l'Allemagne confédérée dans les pays qu'elles occupent. De plus, près de huit cents voitures, à quarante francs de location par jour, encombrent les bivouacs ; les conducteurs viennent mendier du fourrage pour leurs attelages, défense expresse leur étant faite de toucher à celui qu'ils sont chargés de transporter, qu'ils promènent à la suite de l'armée. A Bouzonville, on distribue du pain moisi ; le troupeau n'est pas encore arrivé quand on remonte à cheval. Je commençais à regretter singulièrement mon cri de : « Vive l'Empereur ! »

A Boulay, le 7 août, un dimanche, tout l'état-major se rend à la messe pour invoquer le Dieu des armées en notre faveur, et, du haut d'une fenêtre, le général de Gondrecourt confirme un bruit arrivant de Metz, annonçant une grande victoire de Mac Mahon. On a bientôt la certitude que l'ennemi est à nos trousses, ce qui fait opérer le mouvement de retraite sur Metz. Alors, long défilé de bagages, de vivres, le break de la musique des guides, des soldats sur des voitures chantant encore la *Marseillaise*. Voilà où en était tombé le sublime chant que l'on entonnait autrefois en courant à la frontière, que l'on beuglait maintenant en lui tournant le dos. Il faut avoir vu cette débandade pour y croire.

Le 12 août, à Sainte-Barbe, après dix jours de

marches et de campements, j'ai contemplé pour la première fois les Prussiens, deux cavaliers amenés au général de Ladmirault par nos hussards. Protais suivait l'état-major du 4e corps. Espérons qu'il a trouvé l'occasion de transmettre à la postérité une de nos actions d'éclat. La bonne volonté ne manquait pas, mais il était temps de ne pas laisser se propager les marques de découragement qui se manifestèrent à la nouvelle de l'échec de Mac Mahon, en présence du désarroi, du chaos auquel on assistait chaque jour et qui semblait prendre des proportions inquiétantes plus on se rapprochait de Metz. On ne faisait rien pour relever le moral du soldat qui murmurait. Décidément, ça allait mal, puisque l'on commençait à établir l'équation des responsabilités. Les chevaux étaient éreintés, et les hommes aussi. Le maréchal Bazaine, à qui l'on reprochait sa conduite au Mexique, son inaction à Spickren, est nommé généralissime de l'armée du Rhin.

A Sainte-Barbe, l'Empereur et le prince impérial avaient traversé les camps et pu se rendre compte, par le silence des troupes, que le nom de Napoléon avait perdu son prestige dans l'armée, que l'on faisait remonter jusqu'au souverain la responsabilité de ce qui arrivait.

Un écrivain allemand, auteur dramatique et journaliste, Louis Schneider, devenu conseiller de cour, secrétaire du roi de Prusse, qui fut bientôt après empereur d'Allemagne, a laissé des *Souvenirs* où l'on trouve des détails très intéressants sur la guerre

franco-allemande, des pages d'une importance historique incontestable.

En parlant de l'enthousiasme qui s'était manifesté, à Berlin, à l'annonce de la victoire de Sedan, Guillaume lui dit : « Où en serions-nous maintenant, si ces messieurs de l'opposition avaient fait triompher leurs idées hostiles à une réorganisation de l'armée? Quelles affreuses épreuves ont été épargnées à la Prusse! On verra maintenant pourquoi je suis resté inébranlable. Voyez l'armée française! Voilà où mènent les expériences parlementaires! »

Le Roi faisait certainement allusion à l'ordre qu'il avait adressé, comme prince régent, sur la réorganisation de l'armée lors de la mobilisation de 1859.

Les expériences parlementaires ne nous ont-elles pas conduits aux désastres de Sedan, de Metz, d'Orléans, de Paris? Si l'on met en suspicion le témoignage du roi Guillaume, il sera permis d'invoquer celui d'un des membres les plus actifs de l'opposition. Dans ses *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de* 1870, M. Alfred Darimon dit, en parlant de la loi de 1868 : « J'ai voté avec les soixante opposants. Quelque bon vouloir que j'y misse, il me paraissait impossible de voter cette loi. Pendant dix ans, à la *Presse,* j'avais prêché le désarmement; en 1863, dans ma profession de foi, je m'étais élevé contre les grosses armées et les forts effectifs. Voter la loi, c'eût été, à mon sens, mentir à toute ma vie politique. Une seule considération m'eût empêché de le faire, c'est que la loi eût été présentée comme une

mesure de salut national et comme n'ayant, par conséquent, qu'une durée de circonstance. Or, toujours le gouvernement avait déclaré que c'était une loi ayant un caractère permanent et ne devant produire son effet que dans quatre ou cinq ans. En outre, il affirmait constamment que la France n'était nullement jalouse des succès de la Prusse et des agrandissements de l'Italie, et qu'il ne songeait point à se départir d'une politique de paix. Du moment qu'aucun *casus belli* n'était posé, je n'avais pas trouvé qu'il y eût des motifs suffisants pour voter la loi, et je l'avais repoussée. »

L'auteur plaide les circonstances atténuantes pour en arriver à une conclusion qui dénote de sa part de profonds remords : « J'ai eu tort; quand il s'agit de la défense du pays, c'est trahir son devoir que de se laisser guider par des considérations purement philosophiques et transcendentales. L'honneur domine tous les principes. C'est un fait indéniable que la victoire de Sadowa avait grandi la Prusse et diminué la France. En marchandant au gouvernement impérial les forces militaires qu'il réclamait, le Corps législatif a préparé nos défaites de 1870, et ce sera pour moi un éternel regret que d'avoir émis, dans des conditions aussi graves, un vote d'opposition. »

Si l'on continue l'enquête sur les expériences parlementaires de cette époque, il est intéressant de connaître le langage tenu par les autres membres de l'opposition en cette discussion.

JULES SIMON. — « Le projet demande une force

armée de 1,200,000 hommes, et j'insiste sur l'énormité de ce chiffre. La loi qu'on propose est surtout mauvaise parce qu'elle constitue une aggravation de la toute-puissance de l'Empereur. Ce qui importe, ce n'est pas le nombre des soldats, c'est la cause qu'ils ont à défendre. Si les Autrichiens ont été battus à Sadowa, c'est qu'ils ne tenaient pas à vaincre pour la maison de Habsbourg. Il n'y a qu'une cause qui rende l'armée invincible, c'est la liberté, etc. »

ERNEST PICARD. — « Par quelle aberration le gouvernement peut-il songer à chercher les forces de la France dans l'exagération du nombre d'hommes? Notre amendement porte la suppression absolue des armées permanentes et leur remplacement par les gardes nationaux. »

EUGÈNE PELLETAN. — « Le militarisme est une plaie. Je comprendrais les pompiers armés pour le cas d'une invasion; mais une invasion est-elle possible? »

JULES FAVRE. — « Qu'est-ce que je lis dans les documents officiels? Qu'il faut que la France soit armée comme ses voisins. J'avoue, messieurs, que ma conscience se révolte contre de pareilles propositions. Nos véritables alliés sont les idées. La nation la plus puissante est celle qui peut désarmer. Donc, rapprochons-nous sans cesse du désarmement. »

GARNIER-PAGÈS. — « Qu'est-ce que la force matérielle? Quelle puissance vous auriez, si vous vouliez avoir confiance dans le peuple et la liberté! Le budget de la guerre vous mène à la banqueroute.

C'est la plaie, c'est le chancre qui nous dévore. »

Aussi le baron de Hubner était-il dans le vrai quand, en parlant de la discussion du projet de loi sur le recrutement, il prétendait « avoir assisté à une conférence militaire dans une maison de fous ».

On sait où ces belles doctrines, cette philanthropie, ces utopies, cette ignorance des forces de la Prusse, ont conduit la France, qui, en grande partie, a succombé par la faute de ces hommes, les mêmes qui furent appelés à prendre les rênes du gouvernement, à récolter la tempête qu'ils avaient semée. Ils ont pu se frapper la poitrine plus de trois fois, et l'on comprend leurs larmes en présence d'un ennemi qu'ils avaient servi avec tant d'inconscience et qui, avec ses gros bataillons, a su mettre la Providence de son côté.

La Prusse, où toujours l'armée a été le principal et le reste l'accessoire, n'avait pas été contaminée par les doctrines antimilitaires si chaleureusement accueillies par les cercles de l'opposition de toutes les nuances.

Le 8 août, au soir, le 4e corps, qui était à Boulay, avait reçu l'ordre de se tenir prêt à partir la nuit. Par un temps affreux, un régiment de cavalerie ouvre la marche. Le peloton d'avant-garde prend la route de droite, traverse des camps où il est arrêté par des sentinelles auxquelles on ne peut donner le mot, parce qu'on a oublié de le lui faire connaître. Mes camarades, qui faisaient partie de ce détachement, se sont demandé bien souvent par quel miracle ils ont pu échapper aux balles des grand'gardes.

Des troupes ennemies auraient parfaitement pu passer; la nuit était si noire qu'il était impossible de distinguer les uniformes. Mon escadron formait l'arrière-garde et reçoit l'ordre de s'arrêter à cinq kilomètres de Boulay pour attendre un régiment d'infanterie que l'on n'a pas vu. Les cavaliers passèrent la nuit la bride au bras, les chevaux dans la boue. Pour chasser le sommeil, quelques officiers allèrent jusqu'aux premières maisons du village, où ils rencontrèrent un général en quête de sa brigade. La conversation s'engagea, et, comme nous bâtissions encore des châteaux sur les bords du Rhin, nous sommes cruellement désillusionnés.

— Mais vous ne savez donc pas que nous battons en retraite, que les Prussiens sont sur nos talons? Ils occupent Boulay, que vous venez de quitter; ils seront dans huit jours sous les murs de Paris. Quant à notre armée, elle sera internée à Stettin et autres places fortes de la Prusse. Voilà toute la vérité sur la situation.

On croyait rêver en entendant un pareil langage tenu par un des généraux les plus intelligents que nous ayons. Sa prophétie, qui malheureusement s'est réalisée, prouve combien on comptait peu sur le succès; elle laissait entrevoir, il faut le dire aussi, une espérance pour la fin prochaine des hostilités.

On allait aux abreuvoirs à tout hasard, l'on restait quelquefois cinq ou six heures aux distributions où les régiments arrivaient ensemble. Avec les ordres et les contre-ordres, on ne savait plus où donner de la tête.

On ne pouvait s'empêcher de rire en voyant la désolation d'un de nos commandants, quand on coupait une branche d'arbre pour remplacer un piquet perdu. C'était un excellent officier auquel un avenir brillant était réservé. Il n'y en avait pas deux comme lui pour pousser un retentissant : « Garde à vous ! » et citer, de mémoire, tel ou tel article du règlement du 2 novembre 1833. A l'inspection, il ne manquait jamais d'enthousiasmer le général par la manière savante avec laquelle il faisait passer de l'ordre simple à l'ordre inverse. Il n'y avait pas, disait-on, un manœuvrier dans les garnisons de Lunéville et de Versailles pour lui rendre des points. Il jouissait d'une réputation peu commune dans la cavalerie, surtout pour contrôler les situations journalières des escadrons, du vétérinaire et du médecin avec le grand rapport établi par l'adjudant de semaine. Sorti de Saint-Cyr et de Saumur dans un rang honorable, il n'avait jamais quitté la France et semblait avoir un profond dédain pour tout officier ayant eu la chance d'aller en Algérie, en Crimée, en Italie.

Ne voulant porter aucune atteinte à sa mémoire respectée, je généraliserai ma manière de voir à propos d'une question qui a son importance. Je sais bien que si, dans l'antiquité, il n'était pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, il n'est pas permis, dans les longues périodes de paix, à tout militaire de s'habituer aux us et coutumes de la guerre, comme beaucoup le désirent, allant en chercher un

léger spécimen en Algérie. Mais il est regrettable de ne pas voir ces péripatéticiens des garnisons faire, quelquefois, leur profit de l'expérience de ceux qui, sans être des foudres de combat, ont quelque peu navigué dans des pays où l'imprévu remplaçait souvent le travail réglé, auquel on est habitué sous le beau soleil de France.

Du moment que le pantalon garance et la schabraque sont versés au magasin, ce que l'on faisait alors, pour partir en campagne, ils perdent la tête. La théorie du paquetage et des marques extérieures de respect continue à hanter leur esprit. Le montage et le démontage des armes brillent toujours à leurs yeux. Le cavalier reçoit quatre jours de vivres pour lui et son cheval. Immédiatement les petites pancartes sont répandues dans les pelotons, divers systèmes sont indiqués pour placer tout cela; il est difficile de s'y reconnaître dans le chaos de prescriptions dans lesquelles la troupe succombe et qui tuent l'initiative du subalterne. J'ai vu mettre un officier aux arrêts parce qu'un cavalier avait dans sa musette une poignée d'avoine en plus de la ration prescrite. On fait dépaqueter sur la route pour s'assurer si les effets sont placés du côté prescrit, si la houppette du bonnet de police passe bien entre le deuxième et le troisième bouton de la tunique. Joignez à cela l'installation du bivouac, l'alignement des cordes et des tentes, mille autres détails qui fatiguent les hommes, et l'on aura une idée du temps mal employé dans une journée qui ne devrait être consacrée qu'à remettre les effets

en état, à laisser reposer tout le monde quand la chose est possible.

En arrivant à Sainte-Barbe, le 12 août, on établit des batteries d'artillerie, on masse les troupes en vue d'une attaque que l'on dit être certaine. On reste dans ces positions pendant deux jours, et, par une pluie battante, on reprend la route de Metz. Quand une partie de l'armée repasse la Moselle sur l'unique pont que l'on avait fait établir, la division Grenier, que mon régiment accompagnait, est attaquée.

A la bataille de Borny, l'armée prussienne était commandée par Steinmetz, dont les avant-postes étaient à sept kilomètres de Metz, la droite à Sainte-Barbe, la gauche à Frontigny. En nous arrêtant un jour, le prince Frédéric-Charles put exécuter son mouvement tournant et nous couper la retraite sur la Meuse. On a perdu à Borny le brave général Decaen, mort des suites de sa blessure.

Le 15, il n'était pas question des distributions ; à onze heures du matin, j'achète huit bottes de paille dans une ferme et arrive triomphant au camp. Une heure après, toute la division était sens dessus dessous. Par ordre de l'intendant, des recherches sont faites pour connaître celui qui a osé acheter des subsistances pour ses chevaux et compromettre ainsi le ravitaillement de toute l'armée. Et dire qu'à Bouzonville, à Boulay, partout, nous avions préparé ceux de l'ennemi qui s'emparait des voitures chargées de fourrages, que nous y avions amassés !

Nous campons à Devant-les-Ponts. Sur le talus du chemin de fer, on voit plusieurs pièces de canon de gros calibre, destinées, assure-t-on, au fort Saint-Julien, qui ne pourra pas être mis en état de défense avant deux mois. Les nouvelles sont mauvaises. C'est là que nous apprenons le départ de l'Empereur.

Le 16, on exécute un mouvement de retraite encore plus accentué pour prendre la route de Verdun. Le général Coffinières de Nordeck, qui commande la place de Metz, se démène comme un diable dans un bénitier et obtient qu'on lui laissera une division pendant que le reste de l'armée rejoindra les troupes de Mac Mahon, qui doivent se reformer à Châlons. La division se fait éclairer par un peloton de hussards et le mien. Ordre formel de ne pas perdre la colonne de vue. Je me laisse entraîner un peu par la curiosité pour savoir ce qui se passe dans deux villages sur la droite. Je prends des renseignements. Les fourrages de ces localités ont été requis et dirigés sur Châtel-Saint-Germain. Là, on a refusé de les recevoir, disant qu'ils étaient probablement destinés à Metz, et, au lieu de les expédier sur cette place, on les a renvoyés à l'endroit d'où ils venaient; les conducteurs devaient attendre de nouveaux ordres.

Les paysans ont coupé les routes, abattu des arbres, commencé un simulacre de défense. Ils affirment que le pays est parcouru par de nombreux espions. On me désigne même un mendiant comme

tel. Je le fais mettre entre deux cavaliers pour le conduire à l'état-major, où je suis fort mal reçu. J'avais, paraît-il, du Prussien dans l'œil; mon homme fut remis en liberté. Deux minutes après, il disparaissait dans un bois en prenant ses jambes à son cou.

Je ne raconterai pas cette bataille de Rezonville où nous avons eu près de 17,000 hommes hors de combat. Elle est trop connue pour y revenir. Le soir, la bride au bras, devant une ferme où l'on était parvenu à faire boire les chevaux et à leur donner une jointée d'avoine, on compte les disparus dans la charge où le général Legrand a trouvé la mort et le général Montaigu été fait prisonnier. Le colonel, le lieutenant-colonel, un chef d'escadrons, quatre capitaines, deux lieutenants, cinquante-huit sous-officiers, brigadiers et cavaliers manquent à l'appel. Étaient-ils tués, blessés, entre les mains de l'ennemi? On se remémorait les phases encore toutes chaudes du tourbillon équestre au milieu duquel on venait d'évoluer, alors que les coups de sabre et de pointe frappaient avec une égale vigueur des deux côtés, non pour éclaircir les rangs rompus au premier choc, mais dans une série multiple de combats corps à corps.

Officier de cavalerie ayant fait ses preuves dans toutes les grandes mêlées en Algérie, le général Legrand n'avait nullement été inquiété dans sa marche. Après avoir fait décharger les chevaux au bivouac de Doncourt, il courut sur le champ de bataille

répondant à l'appel du canon. Fort mal reçu par le général de Ladmirault, qui lui reproche d'arriver trop tard, il se voit contraint de faire manœuvrer ses quatre régiments pour les occuper. Ce n'est qu'à quatre heures qu'il se lance en avant et trouve la mort. Je l'ai vu démonté, l'épée à la main, debout au milieu du carnage. Son corps, traversé par une balle, a été rapporté sur l'encolure d'un cheval par un chasseur de France. A ce propos, on relèvera une erreur commise par de Neuville dans son magnifique tableau représentant la charge du 3e dragons à Gravelotte. Le général ne portait pas un dolman, mais une tunique ; ses épaulettes ont été enlevées par un sous-officier du régiment, ami de la famille. Ces glorieuses reliques sont-elles parvenues jusqu'aux personnes aimées ?

Je me suis demandé, bien souvent, si le reproche immérité du matin n'avait pas poussé aveuglément le général en avant, ce dont il aurait pu se dispenser, puisque toute sa division n'était pas engagée.

La bravoure ne suffit pas au chef, et, dans des circonstances semblables, l'amour-propre blessé doit faire place au devoir. Coupables aussi sont les commandants d'une armée qui, d'un mot, peuvent blesser leurs inférieurs. J'avais connu le général au 2e de chasseurs d'Afrique, lorsqu'il était chef d'escadrons, l'avais retrouvé à Colmar comme inspecteur. En maintes circonstances, depuis le commencement de la campagne, il m'avait donné des preuves du vif intérêt qu'il me portait. Je l'ai beaucoup regretté Il

était remplacé provisoirement par M. de Gondrecourt, bientôt officiellement par le général Pajol.

Dans ce tournoi sanglant et furieux, chacun avait travaillé pour son compte. Comme mon cheval avait parfaitement évolutionné, exécutant des voltes et des demi-voltes au milieu de la cavalerie prussienne, dans ce carrousel macabre aux uniformes de couleurs variées, que je m'étais assez bien servi de mon sabre et de mon revolver, je ralliais le régiment sans une égratignure et étais porté pour la croix.

On a souvent parlé de la rencontre malheureuse des lanciers de la garde et de mon régiment dans cette journée. Tout le monde savait que la brigade de France, dragons de l'Impératrice et lanciers, était partie le matin pour escorter l'Empereur et le prince impérial, se retirant par la route de Verdun.

On ignorait qu'elle avait été remplacée, à Doncourt, par la brigade Margueritte. De plus, les uniformes de la garde étaient généralement peu connus du troupier qui n'avait pas tenu garnison à Paris. Enfin, les lanciers, que l'on avait rencontrés dans les camps, avaient la flamme blanche et bleue, que le colonel de Latheulade fit retirer au moment de la charge. Tout contribuait donc à la fatale erreur qui a mis aux mains, pendant une minute, deux régiments français. En Crimée, en Italie, on avait eu bien des exemples de méprises causées par l'ignorance de la tenue de la garde ou la ressemblance de nos uniformes avec ceux de l'ennemi. A Gravelotte, les lanciers de la garde ont été pris pour des uhlans;

à Alexandrie, en 1859, ils avaient failli être mitraillés par les Italiens qui, à cause de leur kurka blanc, croyaient avoir devant eux de la cavalerie autrichienne.

Le 17 fut employé par les Prussiens à réunir divers corps, tandis que nous restions tranquillement dans les bivouacs installés la nuit. A Doncourt, dans une prairie, se trouvaient environ 200 prisonniers, qui furent l'objet de toute l'attention de nos hommes. Quant aux officiers, ils circulaient librement dans le camp. On visitait les ambulances pour chercher les amis disparus. Des cris partout; des blessures affreuses. Les cadavres enlevés des granges et des maisons, le râle des moribonds, spectacle affreux, toujours le même après une bataille aussi meurtrière que celle à laquelle on venait d'assister; les pertes étaient égales des deux côtés.

Que de tristes réflexions il est permis de faire alors sur l'ambition, les caprices, la rancune des souverains! Napoléon avait abandonné son armée, et Guillaume attendait à Pont-à-Mousson le résultat de la journée. Le roi de Prusse télégraphiait, le soir, à la reine Augusta que le combat avait été sanglant, qu'il allait visiter le champ de bataille. Il n'était pas encore assez rassuré sur l'issue de la lutte pour faire intervenir la Providence, qui va décidément nous abandonner pour se ranger sous ses étendards.

Comme distraction, dans la journée du 17, on allait voir l'installation des tentes de certains officiers, qui y avaient réuni le luxe et le confortable

Rien n'y manquait, depuis les rideaux de soie et les fauteuils tapissés. Les Prussiens ont fait là un butin d'une grande valeur.

II

Le lendemain de Gravelotte, j'écrivais au crayon ce simple billet à ma mère :

« CHÈRE MAMAN,

« La journée a été chaude hier. Je me porte bien et t'embrasse. »

On comprendra les angoisses cruelles de celle qui m'aimait tant, quand on saura qu'elle n'a reçu ce mot qu'en 1871, après la signature de l'armistice. Metz était investie, et nous n'avons eu des nouvelles de ceux qui nous étaient chers que quelques jours après notre arrivée dans la ville désignée pour passer le temps de la captivité. C'est là, je crois, la souffrance morale la plus forte que l'on puisse endurer, en pensant à l'inquiétude que les nouvelles de nos désastres et la connaissance des hécatombes de chaque jour jetaient dans l'esprit de nos parents et amis, qui ne savaient si nous étions morts ou vivants, passant près de trois mois par une épreuve de désespoir et d'espérance.

On quitte Doncourt et on marche sur Amanvilliers.

Toutes les voitures régimentaires sont mises en réquisition pour aller chercher des vivres et des munitions à Metz. Les officiers qui, depuis trois jours, ont assisté à deux actions sanglantes, ne peuvent s'arrêter à l'idée d'une troisième bataille. On ne se fait pas plus garder qu'auparavant et, pleins de confiance, avec l'insouciance qui nous distingue, on va jusqu'à la ville; les tables des hôtels sont encombrées par les généraux, les intendants, des officiers.

J'étais assis sur ma cantine, devant ma tente, quand, le 18, vers dix heures du matin, les obus tombent comme la grêle dans le camp. On monte à cheval au galop, abandonnant les bagages, n'ayant que le temps de se porter en avant pour permettre à l'infanterie de se former. Des paysans avaient prévenu que les Prussiens étaient à Verneville, et, comme toujours, on n'avait attaché aucune importance à des renseignements qu'un peloton de cavalerie aurait pu contrôler.

Mon excellent commandant, celui qui gémissait parce que l'on ravageait la Lorraine, avait reçu un léger coup de sabre, qu'il aurait pu parer s'il avait eu les jugulaires de son casque mises. Il avait été se soigner dans le château de sa famille, où les ublans l'avaient cueilli avec tous les honneurs dus à son grade.

L'ennemi est repoussé une partie de la journée; mais, vers les six heures, des troupes fraîches lui arrivent. Toutes ses attaques se portent sur Saint-Privat. Le village est en flammes, les arbres sont

coupés par les projectiles. Partout se répand une odeur de chair brûlée. Les ambulances sont en feu.

Que faisait la garde impériale pendant ce temps ? Restée en réserve près de Châtel-Saint-Germain, elle n'a pas bougé. Les commandants de corps d'armée ont envoyé plusieurs fois demander des secours à Bazaine, qui refusa de la faire marcher. Un officier d'ordonnance le supplie au nom du général de Ladmirault. « En voilà, du bruit, dit-il, pour quelques coups de canon ! » Enfin, lorsqu'il n'en est plus temps, il se décide, monte à cheval pour aller du côté du fort des Carrières et envoie la garde, qui se met en bataille et reste l'arme au pied. Il écoute à peine les renseignements qui lui arrivent de tous les côtés. A huit heures, il se tourne vers son état-major : « Allons dîner ! » Que n'a-t-il été pris par le parti de cavalerie qui s'est jeté sur son escorte ! Les choses auraient probablement changé.

Dans cette journée du 18, le 4e corps n'avait pas perdu un pouce de terrain ; si la garde était entrée en ligne, à quatre heures, tout était sauvé.

Sans ordre, les régiments se retirent comme ils peuvent. La panique se répand sur les routes : c'est un sauve-qui-peut général. Pendant toute la nuit, on entend les refrains des différents corps. Chaque homme s'en va pour son compte. Nous passons dans des bois, dans des ravins, sans savoir où nous allons. Les trompettes, les clairons ne cessent de rappeler.

On marche sur un blessé, le sabot du cheval heurte un cadavre. Il n'y a qu'un cri de malédiction contre l'Empereur et Bazaine : « Ils en rendront compte ; ils nous ont fait massacrer, laissés sans munitions. »

Quelle fuite, quelle retraite, quel désordre! Le cri : « La garde est partie! » avait surexcité le paroxysme de la colère. On abandonnait le champ de bataille, les morts, les blessés, et chacun de grossir la dernière colonne, qui semblait être le dernier débris de l'armée. La lueur des incendies éclairait cette lugubre marche pendant une nuit où la lune était restée voilée.

Quand on sait que la panique était aussi grande dans l'armée prussienne, on comprend seulement alors comment nous n'avons pas été poursuivis l'épée dans les reins. Quelques officiers sont retournés dans le bivouac abandonné pour y reprendre leurs bagages. Quant à moi, je ne possédais que ce que j'avais sur le dos, n'ayant pas même la ressource de mettre un képi. Tout était resté à Amanvilliers, où les Prussiens n'arrivaient qu'à onze heures du matin et, à leur grand étonnement, prenaient possession de nos tentes, cantines, de tout ce que l'on avait abandonné dans la précipitation mise à monter à cheval. Des deux côtés, les pertes s'élevaient à la moitié des effectifs.

Le lendemain matin, le régiment était arrêté sur la route, ne sachant où aller, attendant des ordres. Comme la nuit avait été très froide, on avait chaussé

les manteaux, ce qui explique l'erreur commise par le maréchal Canrobert à mon égard.

Il arrive avec son état-major. Il avait un petit caban et un mouchoir autour du cou.

— Colonel, me dit-il, remerciez votre régiment. Il a été admirable hier. Je ne l'oublierai pas.

Je veux le tirer de son erreur, lui faire comprendre que je ne suis que sous-lieutenant. Mais il est impossible de l'interrompre. Il parle, il parle toujours.

Vers les deux heures, le général de Ladmirault, voyant que l'attaque se concentrait sur le 6e corps, avait envoyé un officier demander au maréchal s'il n'avait pas besoin de renforts.

— Apprenez qu'un maréchal de France, quand il est en présence de l'ennemi, n'a pas besoin des secours d'un général de division, fût-il commandant de corps d'armée.

Le brave soldat n'avait pu résister au plaisir de faire une phrase et s'estimait bien heureux, quelque temps après, d'avoir la brigade de dragons du 4e corps pour servir de soutien à cette héroïque batterie de douze, qui a fait de si grands ravages dans les rangs de la garde royale. Quel sublime officier que celui qui la commandait!

Quelques jours après, on annonçait, du haut de la tribune du Corps législatif, la grande victoire remportée par l'armée française à Saint-Privat. Quelle a été ma surprise, en rentrant en France, de lire l'épisode des fameuses carrières de Jaumont! Les polichinelles de l'amiral Courbet n'étaient que les ne-

veux de ceux qui perdaient la tête au point de mentir sciemment pour tromper le pays. L'exacte vérité et un peu d'énergie auraient bien mieux fait l'affaire.

L'armée campe sous le canon de Metz, où elle restera jusqu'au 27 octobre. Un train de blessés, dirigé sur Thionville, est obligé de rebrousser chemin. La ville est encombrée de blessés. Il n'y a plus une seule place dans les hôpitaux. Le général Coffinières fait un appel à la population. Immédiatement les maisons s'ouvrent pour recevoir les malheureuses victimes des dernières batailles. Dans les classes les plus élevées, chez l'ouvrier, chacun veut avoir son soldat et apporter, selon ses ressources, un peu de soulagement aux misères qui se font sentir par le manque de médicaments, des objets de première nécessité pour les pansements.

On apprend que le colonel, le lieutenant-colonel, un chef d'escadrons et un capitaine, disparus dans la charge du 16, ont été faits prisonniers. Un sous-lieutenant a été tué, deux capitaines et un lieutenant sont à l'ambulance de l'École d'application dans un état pitoyable. Impossible d'avoir des renseignements sur les sous-officiers et les dragons laissés sur le champ de bataille.

Violant les lois de la guerre et de l'humanité, les Prussiens se sont toujours refusés à laisser entrer dans Metz les médicaments et le linge envoyés par de nombreuses sociétés de secours aux blessés. De plus, avec l'impéritie et la vaniteuse confiance qui

avaient présidé aux préparatifs de cette guerre néfaste, on avait interdit aux ambulances étrangères de suivre notre armée. Les Américains, les Anglais avaient porté dans l'autre camp tout le confortable de leur organisation. Pendant le blocus, jamais on n'a vu le maréchal Bazaine dans un hôpital, dans une infirmerie. Sa partie de billard au Ban Saint-Martin l'intéressait bien davantage.

Loin de moi la pensée de médire de la Croix de Genève, de m'élever contre les œuvres patriotiques des femmes de France et de ne pas prendre au sérieux les efforts faits en vue de la civilisation de la guerre. Mais il m'est bien permis de constater ici — et les personnes qui étaient à Metz ne me démentiront pas — que la fameuse Croix-Rouge a servi beaucoup aux Prussiens pour leurs renseignements de toutes sortes. Elle abritait leurs espions dans la ville et les camps, leur rendait de grands services sur le champ de bataille.

Le 16, alors que le général de Ladmirault nous faisait évolutionner sur un terrain entouré d'un cercle de feu, nous rencontrons un groupe de quatre ou cinq Prussiens, docteurs ou officiers, je n'en sais rien. Grand étonnement de tout le monde. Le général de Gondrecourt, qui avait le verbe facile et ne manquait jamais une occasion de faire un discours, leur parle de leur noble mission, des lois de l'humanité, de la guerre, des calamités qu'elle entraîne, etc. Il n'y avait pas un blessé sur le terrain que nous parcourions. Quand nous avons quitté ces gaillards,

on les a vus reprendre le galop pour aller rendre compte de « leurs missions ». Du reste, pendant cette campagne, il ne fallait s'étonner de rien ; l'affolement était arrivé à un tel paroxysme que, chaque jour, des officiers français étaient arrêtés, à Metz, comme espions, pendant que ceux de l'ennemi se promenaient en toute sécurité. Il y a eu deux ou trois exécutions, et c'est tout.

Notre bivouac de Devant-les-Ponts permettait d'aller assez souvent en ville, où l'on vivait sur les approvisionnements de la place, au lieu de n'avoir recours qu'à ceux du camp retranché. Quand on voyait l'Hôtel de l'Europe et les autres, on ne se serait jamais douté que l'on venait d'assister à des journées où l'on avait mis près de cent mille hommes hors de combat. On aurait cru qu'à la suite d'une grande manœuvre les troupes profitaient d'un repos pour venir se rafraîchir dans la localité voisine.

Le 24, on reçoit l'ordre de réduire les bagages de l'armée. Cela donne un peu d'espoir et fait espérer que l'on va enfin sortir de la zone protectrice des forts pour prendre une revanche que chacun appelait avec confiance. Le 26, toute l'armée passe sur la rive droite de la Moselle; on dit que l'on va tenter une trouée du côté de Thionville, afin de se ravitailler et pour donner la main à Mac Mahon. Comme il n'y a que deux ponts jetés, l'encombrement est au grand complet dans l'île Chambière. Les têtes de colonne ne peuvent avancer, les corps d'armée, les divisions sont mêlés; l'artillerie et la cavalerie mar-

chent côte à côte avec l'infanterie, par les petits chemins qui mènent à Ventoux. Pour un beau désordre, c'était un beau désordre, et les instructions ne faisaient pas honneur à l'état-major général qui, peut-être, obéissait aux prescriptions du généralissime, grand partisan de la théorie du *laisser aller*.

Pluie battante toute la matinée, terrain glissant et le vent emportant bientôt la confiance que l'on avait eue en montant à cheval. Un grand conseil de guerre a lieu dans la ferme de Grimont, et, non sans étonnement, on apprend que l'on retourne aux emplacements de la veille. On n'attaquait pas, nous disait-on, à cause du mauvais temps. Est-ce que le soleil luisait pour les Allemands? Si fatigantes que soient pour nos troupes ces évolutions, elles devaient l'être bien davantage pour l'ennemi qui, pour nous envelopper, était obligé de disséminer ses forces sur une ligne circulaire d'une immense étendue. Cette ligne, dont nous occupions le centre, avait nécessairement ses points faibles, sur lesquels on pouvait arriver vite sans trouver des forces suffisantes pour nous arrêter. Pour cela, il aurait fallu un service d'espions bien fait. Au moyen de quelques marches, on aurait pu harceler continuellement l'ennemi, le tenir sans cesse en éveil. On a préféré ne rien faire.

Le maréchal savait si bien qu'il ne combattrait pas ce jour-là, que ses bagages étaient restés à son quartier général.

Les quatre-vingt ou cent mille hommes, à qui l'on venait d'imposer cette ridicule marche, reprirent le

chemin de leurs bivouacs. Qu'on se figure cette masse de troupes, à six heures du soir, par la pluie, par la boue, défilant avec les bagages, l'artillerie, devant repasser la Moselle sur deux uniques ponts.

Quelle nuit! quel chaos! Il me restera toujours le triste souvenir de cet encombrement, où tous les corps étaient confondus, les régiments mêlés les uns aux autres, pressés, poussés dans les colonnes d'artillerie et de cavalerie. Des isolés préféraient rester sur la route, où ils essayaient de se réchauffer à des feux qu'ils avaient beaucoup de peine à allumer et à entretenir.

Que faisait Mac Mahon? Que se passait-il à Paris? La population apprenait, par tous les journaux officiels et officieux, les résultats de cette journée : « Combat de Courcelles, 26 août. Le maréchal Bazaine a remporté une victoire complète sur l'armée prussienne à Courcelles, en lui faisant subir des pertes considérables. Il a eu toute la liberté de ses mouvements. Il y a eu des engagements partiels très heureux pour notre drapeau. Un campement ennemi, très fort et très bien défendu, a été vigoureusement attaqué par nos troupes et l'ennemi taillé en pièces. Ses pertes en prisonniers et en morts ont été considérables. Ce succès a été obtenu sur la route de Metz, à Saint-Avold. Les rapports des paysans parlent de la terreur inspirée depuis lors aux détachements ennemis par cette brillante journée. »

Il y avait dix jours déjà que nous ne recevions aucune lettre. Les nouvelles des désastres de Mac

Mahon se confirmaient, autant que la vérité peut se faire jour dans le tissu de mensonges et le silence dont on était entouré.

A Oran, le fort Santa Cruz était notre baromètre. Quand il était couvert de nuages, lorsqu' « il mettait son bonnet », on était certain d'avoir la pluie. Il était remplacé, à Metz, par le fort Saint-Quentin, qui, jusqu'à la capitulation, s'est rarement découvert.

Le 31, on recommence la même facétie. Les troupes sont dirigées sous le fort Saint-Julien, où elles sont toutes en bataille à neuf heures et demie. L'attaque ne commence qu'à quatre heures, au signal donné par un coup de canon. Noiseville et Nouilly sont enlevés au pas de charge par le 3e corps. Quelle joie, quel entrain quand on entend sonner la charge! Le vieux refrain : *Il y a la goutte à boire là-bas,* sort de toutes les bouches.

Le mouvement en avant est terrible pour l'ennemi, qui lâche pied en abandonnant vingt-deux pièces de canon. Les 3e et 4e corps s'emparent de Servigny à la baïonnette. Nous sommes vainqueurs; la cavalerie appuie le mouvement de l'infanterie. Par une sorte de mouvement tournant sur Sainte-Barbe, on va couronner le succès. Les Prussiens battent en retraite, vers les sept heures, incendient les villages, sans se préoccuper de leurs blessés qui y ont été portés. Les feux de la mousqueterie et de l'artillerie sont si intenses qu'on ne distingue plus les opérations des corps. Ce tapage ne cesse que vers huit heures. On voit se détacher des masses de

troupes dans le fond obscur de l'espace. L'incendie seul donne un éclat effrayant à cette scène de désolation où l'œuvre barbare d'un ennemi impitoyable indique suffisamment les méthodes de guerre que l'adversaire compte employer dans la lutte. On ne laisse qu'un faible détachement dans Servigny, que les Prussiens, avec des forces considérables, reprennent dans la nuit, par la faute du maréchal commandant en chef et de ses lieutenants qui, au lieu de rester sur leurs positions, étaient allés se coucher, remettant leurs efforts au lendemain. L'entrain, l'élan du soldat, le sang répandu n'avaient servi à rien. L'affaire était manquée, et, sans être inquiété, on repassait la Moselle dans le même désordre que le 26.

A partir du 1er septembre, l'armée est immobilisée jusqu'à l'heure de l'infâme capitulation; les privations de toutes sortes commencent. Le 4, on communique la décision suivante : « la viande de bœuf et de mouton sera remplacée par la viande de cheval. La ration sera portée à trois cent cinquante grammes par homme et par jour.

« La fourniture de la viande de cheval sera préalablement visitée par les vétérinaires, etc. »

D'après ce pronostic, il fallait s'attendre aux phases longues et pénibles d'un siège où un Masséna fera défaut.

Quand on se remémore les épisodes de cette époque, on se demande, plus de vingt ans après, si l'on n'est pas encore sous l'impression d'un affreux cauchemar.

Lorsqu'il s'est agi de livrer nos chevaux à la boucherie, notre général « *a fait acte de patriotisme* » en demandant que le sacrifice commence par sa brigade, qui aura ainsi l'honneur de soutenir les troupes pour les mettre à même de pouvoir entreprendre et mener à bonne fin les travaux de défense, que l'on multipliait sur le périmètre de nos positions. Il n'était déjà plus question d'offensive, et les gros bonnets avaient pris possession des villas et maisons, pendant que les régiments, sous des pluies torrentielles, qui ne discontinuaient pas, souffraient déjà des angoisses de la faim, de la misère, sous des tentes-abris dont on avait toutes les peines du monde à maintenir les piquets en terre. Et l'on n'était qu'au pied du calvaire, que l'on allait gravir pendant près de deux mois, sans une espérance dans le cœur, une éclaircie dans le ciel.

A la suite d'un échange de prisonniers, on apprend le désastre de l'armée de Mac Mahon à Sedan, l'établissement de la République après la proclamation de la déchéance de l'Empereur qui est prisonnier. Par la crise que l'on traverse, la nation a besoin de rassembler toutes ses forces, de s'unir dans un seul et même élan. Cet événement nous ménageait encore une surprise. Le général de Gondrecourt, qui habitait une petite maison à Devant-les-Ponts, réunit les officiers de la division, qu'il commandait par intérim depuis la mort du général Legrand; il nous tient à peu près ce langage :

« Messieurs, vous avez appris la capitulation de

Sedan, le mouvement populaire qui s'est produit à Paris à cette nouvelle et la proclamation de la République. Cette révolution ne peut manquer d'attirer l'attention de la France sous les murs de Metz, où l'armée a fait connaître sa valeur et son héroïsme par son attitude dans les rencontres sanglantes où elle a succombé sous le nombre. Elle sera d'un grand poids dans les négociations qui ne peuvent manquer de s'ouvrir et donnera au nouveau gouvernement le temps d'aviser aux moyens qui peuvent sauvegarder notre honneur. Nous avons donc enfin la République, et n'oublions pas que la grandeur de Rome ne date pas des douze Césars, qui ont amené sa décadence, mais bien de l'époque des consuls et des tribuns, du temps où les talents n'étaient pas méconnus et qu'il était permis à tout le monde de tourner son intelligence et ses efforts vers la République, vers la chose publique, etc. »

On était consterné quand on a rompu le cercle. Cette allocution d'un ancien colonel de la garde impériale, du familier du château de Fontainebleau, a été longtemps l'objet des commentaires de l'armée, des sévères appréciations de l'état-major. Il fallait s'attendre à tout dans l'état de démoralisation où l'on se trouvait, et l'on serait venu me dire que les forts de Saint-Quentin et de Saint-Julien avaient changé de place dans une nuit, que la chose ne m'aurait pas paru invraisemblable.

Vers la fin du mois de septembre, le général Pajol, qui commandait une brigade d'infanterie de

notre corps d'armée, est nommé divisionnaire à la place du général Legrand. Il ne se contente pas de prendre possession de son commandement par un ordre du jour, il vient visiter nos bivouacs, dans lesquels jamais un général n'avait sali ses bottes.

Le colonel Ney, duc d'Elchingen, remplace M. Bilhau fait prisonnier le 16. Il nous arrive avec un bandeau cachant sur le front une blessure reçue dans un des premiers combats de la campagne. Il paraît très aimable, parle peut-être un peu trop de son immense fortune et campe au milieu de nous, assistant à la décomposition du régiment, qui marche grand train par suite du manque de vivres pour les hommes et les chevaux. Il a remédié tant qu'il a pu à cette misère : Il était aimé, parce qu'il ne nous abandonnait pas pour aller s'installer dans un village voisin ou à Metz, comme plusieurs de ses collègues ont fait. Son langage imagé laissait quelque peu à désirer, mais on le préférait à celui des *embusqués* prêchant toujours la patience, parlant de discipline, d'abnégation, nous faisant parvenir, par la voie du rapport, les élucubrations écrites dans une chambre bien chauffée pendant que l'on grelottait de froid dans le marais qui nous servait de camp.

Les dernières opérations militaires se bornent à quelques démonstrations pour se ravitailler dans les fermes placées sous le canon de la place. On en chasse toujours les Prussiens qui, une fois les positions abandonnées par nous, reviennent pour mettre le feu dans les localités où l'action s'est passée. En

voyant ces incendies jeter une lueur sinistre au milieu des ombres de la nuit, un sentiment de douleur et de colère oppressait l'âme. Comment une nation civilisée osait-elle employer de tels moyens? Je n'oublierai jamais que la fumée, qui montait au-dessus de Peltre, de Sainte-Ruffine, de Saint-Bandier, de la Grange-aux-Bois, des Maxes, semblait s'élever pour nous indiquer que les fils des Barbares du Nord n'étaient pas dégénérés. Les Allemands étaient bien les descendants des Huns et des Vandales, dont les traces de feu et de sang sont restées dans nos annales et nos légendes. Comment pourra-t-on assez flétrir les actes de destruction sauvages commis par le vainqueur? Si, chez eux, la force a primé le droit, on peut dire aussi que la torche a été un de leurs auxiliaires préférés dans cette guerre.

On parlait de marcher, de percer quand même. Bercé par l'illusion, on pouvait lâcher la bride à son imagination et s'endormir avec l'espoir que le réveil apporterait une modification imprévue à notre état. Marcher! Mais avec qui, avec quoi? Les routes étaient encombrées de voitures d'ambulance et de cacolets transportant des hommes aux hôpitaux, dans les maisons, sous les tentes de l'Esplanade, partout où l'on recueillait les blessés et les malades. Il n'y avait plus de chevaux de cavalerie, d'artillerie. On était frappé de la rapidité avec laquelle disparaissait, s'effondrait cette armée si belle au début de la campagne. Au lieu de changer les bivouacs, d'occuper les pentes de Plappeville, on nous laissait nager

sur les emplacements où quelques chevaux d'officiers encore, la tête basse, le col allongé, les jambes raides, attendaient la mort et tombaient bientôt d'inanition à la corde. Il ne restait plus rien pour nous soutenir. Les nuages, qui crevaient sur nos têtes augmentaient encore, si la chose était possible, notre misère. La mort était de tout côté!

Il y a plus de quinze mille blessés dans Metz. Je vais souvent à l'École d'application voir deux capitaines et un lieutenant du régiment, qui sont hachés de coups de sabre. Les deux premiers, qui n'avaient jamais quitté la France, étaient en instance de retraite lorsque la guerre a été déclarée. Ils sont restés à leur poste et, pour la première fois, se sont rendu compte que les choses ne se passaient pas toujours aussi agréablement sur le champ de bataille que sur celui des manœuvres ou dans la cour du quartier qui, jusqu'alors, avaient été le théâtre de leurs exploits. Quant au lieutenant, détaché près du général, il était parti pour son compte à la charge, n'écoutant que son ardeur, et en était revenu avec plusieurs coups de sabre sur la tête et le corps traversé par une balle. Un des plus grands chagrins éprouvés, pendant notre inactivité sous Metz, a été de ne plus trouver d'oranges et de chocolat pour leur porter.

Tous les jours, je remettais au vaguemestre un billet ne contenant que ces mots : « Je me porte bien », à l'adresse des miens et pour le service des ballons. Pas un seul n'est arrivé à destination.

Je ne dirai rien de la mystification du général Bourbaki, dont on s'est débarrassé fort habilement. Quant au voyage du général Boyer, il nous a valu une communication officielle, colportée de camp en camp, dans laquelle on nous annonçait que la France était à feu et à sang, l'échafaud en permanence dans certaines villes, que l'armée de Metz allait rétablir l'ordre en remettant l'Empereur sur le trône ou en donnant la régence à l'Impératrice. Le bout de l'oreille de Bazaine se faisait enfin voir. Le général de brigade, chargé de nous réciter cette leçon apprise au Ban Saint-Martin, apportait autant de conviction dans ce discours que lorsqu'il nous avait réunis, à Devant-les-Ponts, pour nous apprendre l'avènement de la République. Ses paroles, accueillies par un murmure prononcé, nous valurent le lendemain une admonestation écrite, dans laquelle on se plaignait du « mauvais esprit qui animait les officiers du régiment ».

Notre bivouac était là pour protester contre un pareil jugement. Des hommes hâves, chétifs, ne vivant, depuis quelques jours, que de la viande des animaux crevés sur la route, tremblant de froid et de fièvre, n'ayant plus la force de se traîner dans le cloaque où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambes !

Après les défaites, les privations, la misère, on n'avait à signaler aucun acte de désespoir, de folie, de désertion, de révolte. La discipline n'avait eu aucune atteinte à supporter, l'on n'avait jamais entendu un cri d'indignation quand on renvoyait les

hommes, réunis pour la corvée des distributions, en leur disant qu'il n'y avait ni pain, ni biscuit, ni sel dans les magasins pour les sustenter, plus de médicaments pour les soulager. Quant aux hôpitaux, les baraquements de Chambière avaient été construits en telle hâte qu'ils n'offraient point un abri suffisant. Les pluies étaient affreuses pour les blessés. Les planches mal jointes laissaient tomber des douches glaciales sur ces malheureux qui, clopin-clopant, se réfugiaient sous les abris les moins inondés et s'y tassaient en grelottant.

Comme on ne pouvait compter ni sur un miracle ni sur la Providence, qui nous avait carrément tourné le dos pour suivre les étendards victorieux des gros bataillons, il n'y avait qu'une issue à la situation, les Fourches Caudines. Je sais bien qu'un dernier effort était presque impossible, mais je suis certain que pour sauver l'honneur de nos armes et de nos drapeaux, tout le monde aurait obéi au commandement : « Marche ! » Franchement, il valait mieux mourir en combattant que d'être condamné à la honteuse capitulation qui nous attendait et qui, avec l'armée, livrait la ville, une population qui a laissé au fond de nos cœurs une reconnaissance sans bornes pour les soins empressés qu'elle a donnés à nos camarades atteints par la maladie, par le fer et le feu de l'ennemi.

Il n'y a plus à conserver d'illusion, l'heure du sacrifice est arrivée ! Un ouragan effrayant, qui renverse les tentes des hommes, trop affaiblis pour les

relever, est comme le dernier coup donné à notre infortune.

Quel cataclysme ! Qui pourra effacer cette humiliation morale ? Faut-il compter sur les grandes idées de la Révolution, de liberté, sur une jeunesse ardente pour venger cette armée qui, de longtemps, n'entendra les sons éclatants de la trompette, le roulement des tambours ? Ce silence est affreux.

III

Le 27 octobre 1870, le général Jarras, chef d'état-major général de l'armée française sous Metz, et le général Stiehle, chef de l'état-major de l'armée prussienne devant Metz, tous deux munis des pleins pouvoirs du maréchal Bazaine et du prince Frédéric-Charles, signaient, au château de Frascati, la convention dont voici les principaux articles :

« L'armée française, placée sous les ordres du maréchal Bazaine, est prisonnière de guerre.

« La forteresse et la ville de Metz, avec tous les forts, le matériel de guerre, les approvisionnements de toute espèce et tout ce qui est propriété de l'État, seront rendus à l'armée prussienne dans l'état où tout cela se trouve au moment de la signature de cette convention.

« Samedi 29 octobre, à midi, les forts Saint-

Quentin, Plappeville, Saint-Julien, Queuleu, ainsi que la porte Mazelle (route de Strasbourg), seront remis aux troupes prussiennes.

« Les armes, ainsi que tout le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles, canons, mitrailleuses, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, seront laissés à Metz et dans les forts, pour être remis à des commissaires prussiens. Les troupes, sans armes, seront conduites, rangées d'après leurs régiments ou corps et en ordre militaire, aux lieux qui sont indiqués pour chaque corps. Les officiers rentreront, alors, dans l'intérieur du camp retranché ou à Metz.

« Tous les généraux et officiers qui engageront leur parole d'honneur par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne et de n'agir d'aucune autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle, ne seront pas faits prisonniers de guerre; les officiers et employés qui accepteront cette condition conserveront leurs armes et les objets qui leur appartiennent personnellement.

« Pour reconnaître le courage dont ont fait preuve pendant la campagne les troupes de l'armée et de la garnison, il est en outre permis aux officiers qui opteront pour la captivité d'emporter avec eux leurs épées ou sabres, ainsi que tout ce qui leur appartient personnellement, etc., etc. »

Était-ce assez complet! On ne souillera pas ces souvenirs en reproduisant l'ordre général dans lequel le maréchal engageait l'armée à rendre ses armes en

bon état, à respecter les conventions honorables qui étaient stipulées par l'ennemi.

Quantité de brochures, de mémoires, de livres ont été publiés dans le but de sauvegarder les responsabilités, d'atténuer nos désastres. Pendant les longues et terribles heures de la captivité, j'ai jeté sur le papier le récit des événements auxquels je venais d'assister. Sous l'impression de la triste réalité, j'ai écrit ce que j'avais vu et signalé les défections, l'affolement qui avaient marqué les derniers jours de Metz. Je mettais alors toute ma confiance dans les efforts de la Défense nationale, que je supposais être à hauteur des sacrifices qu'imposait à la France l'invasion. Mes vœux accompagnaient les gouvernements de Paris et de Tours dans l'œuvre de résistance à outrance. Les maisons pavoisées, les drapeaux continuellement hissés sur la tour de la poste de Hambourg, les illuminations presque quotidiennes me rappelaient bientôt à la triste réalité. Chaque jour, on apprenait une nouvelle victoire des Allemands, la reddition d'une place forte. On avait la tête brisée par les cris des vendeurs de l'*Extrablatt,* journal du soir, donnant les dernières nouvelles de la guerre et la marche toujours heureuse de l'ennemi.

En rentrant en France, j'ai voulu faire connaître à Gambetta mes impressions. Je l'ai rencontré aux bureaux de la *République française,* qu'il venait de fonder. Il m'a étonné par ses questions. Il avait une connaissance exacte de tout ce qui s'était passé à

l'armée du Rhin; son opinion était faite sur la conduite, le caractère des principaux chefs. « Je pars pour Saint-Quentin, me dit-il ; laissez-moi votre manuscrit, je le lirai en route. »

Comme M. Spuller entrait : « Je viens d'entendre toute la vérité sur Metz. A mon retour, je te parlerai de ce travail qu'il faudra faire paraître. »

Le 27 novembre 1871, M. Spuller écrivait à M. Lucien Lechevalier, éditeur, rue Richelieu : « Le manuscrit, que je vous transmets est le récit par un soldat qui a vu tout ce qui est arrivé sous Metz et dans cette malheureuse ville lors de l'occupation, avec des détails inédits, dramatiques, de nature à frapper vivement le public; je vous recommande l'ouvrage. »

On était alors en état de siège, les conseils de guerre fonctionnaient en permanence, M. Lechevalier m'écrivit : « J'ai lu votre manuscrit sur Metz. C'est palpitant de vérité et d'intérêt. Mais ne croyez-vous pas qu'on en découvrira l'auteur? et, par le temps d'affolement que nous traversons, vous pourriez voir votre carrière brisée. Pour ma part, je suis tout disposé à braver les poursuites qui, vous le savez, ne peuvent atteindre que l'éditeur. »

Sur les instances de ma mère et les conseils de quelques amis, j'ai laissé jaunir mon grimoire sur le rayon le plus élevé de ma bibliothèque. J'y ai pensé bien des années après, et, en présence de l'indifférence allant toujours grandissant sur les événements de 1870, j'ai voulu, lorsque j'étais retiré sous ma

tente et n'avais plus à craindre les foudres de l'autorité militaire, publier cette relation, écrite, je l'ai dit, sous l'impression toute vive de ce que je venais de voir. Le directeur d'une revue qui venait de paraître, à qui je me suis adressé, m'a répondu que mon récit l'avait vivement intéressé. « Vous avez dû constater combien l'on est refroidi sur les publications à propos de la guerre. » Dans son appartement de la place de l'Opéra-Comique, M. Spuller m'a tenu le même langage, et j'ai jeté mes Souvenirs au feu. Mais rien n'a pu effacer de ma mémoire les phases de ce grand drame, où l'on a vu une armée forte, solide, courageuse, sacrifiée à l'ambition d'un seul homme, condamnée à la dernière des humiliations, discutée, bafouée, insultée, lorsqu'en rentrant des prisons de l'ennemi elle faisait la conquête de Paris contre la Commune incendiant nos monuments et complétant, pour ainsi dire, la victoire des Prussiens.

Le 28 au matin, quantité d'officiers quittèrent les camps pour venir à Metz, dans l'espérance d'apprendre quelque chose pouvant apporter un soulagement à notre malheur. On les prévient qu'une réunion doit se tenir à l'École d'application, sans préciser l'heure. On se rend de suite dans les bureaux de la place de l'Esplanade pour savoir ce dont il s'agit. Il paraît que le général Clinchant ne veut pas se soumettre à la capitulation. Il est décidé à percer les lignes ennemies s'il peut réunir dix mille hommes. Les deux capitaines du génie, qui reçoivent les adhé-

sions, demandent à chaque officier s'il peut répondre d'être suivi par une compagnie, un escadron. L'éloignement des camps rendait la réponse fort embarrassante. Quelques-uns disent qu'ils veulent réfléchir, d'autres s'engagent à suivre le général Clinchant; beaucoup signent les yeux fermés, pour protester contre l'acte de la veille.

La réunion a lieu à deux heures, dans un hangar où se pressent environ quatre cents prisonniers. Le général Clinchant ne paraît pas; le colonel Boissonnet, qui devait le remplacer, se fait également remarquer par son absence. Le commandant d'état-major Leperche prend alors la présidence, et l'on forme un bureau. Quand il est question de constituer le « bataillon du désespoir », chacun cherche à prendre la parole, et l'on a un spectacle qui rappelle assez celui des séances orageuses de nos assemblées législatives. « Nos hommes, privés de nourriture depuis plusieurs jours, sont épuisés, n'ont plus la force de porter une arme. Pour partir, il faut des vivres, et il impossible de s'en procurer. Du reste, il est évident qu'on sera prévenu au Ban Saint-Martin et que, par tous les moyens, on s'opposera à notre départ. La sortie me paraît donc impossible. Mais tous, tant que nous sommes ici, vengeons l'armée de Metz. Allons au quartier général. Présentons nos poitrines aux soldats qui gardent Bazaine; ils ne tireront pas sur leurs officiers. Empoignons le traître et fusillons-le au pied de la statue de Fabert, au moins nous serons vengés. »

J'exagérerais en disant que ce discours a eu l'assentiment général. Des mouvements divers, style parlementaire, se produisirent dans l'assemblée. Le bureau demande à se retirer pour délibérer. Il rentre quelques minutes après. Le président annonce que puisqu'on ne peut répondre de dix mille hommes, chacun reprend sa liberté; que ceux qui voudront tenter la chance de percer aient à se rendre, le soir, à la porte des Allemands, munis d'un chassepot et à la grâce de Dieu. Cette manifestation, à laquelle j'assistais et dont j'ai reproduit exactement la physionomie, ne pouvait aboutir. Détail particulier, le nom de ces officiers qui avaient protesté, comme ils avaient pu, contre la livraison de l'armée, des drapeaux aux Prussiens, a été naturellement connu des autorités. On leur en a tenu compte, plus tard, en ne les proposant jamais pour l'avancement, comme on l'a fait aussi pour ceux qui, en captivité, avaient signé des protestations contre toute tentative de restauration bonapartiste. Voilà ce que c'est que d'avoir montré qu'on « était animé d'un mauvais esprit » en n'approuvant pas, les yeux fermés, le contrat passé à Frascati entre les généraux Jarras et Stiehle.

On se répandit ensuite en ville. Un groupe se dirigea vers la place d'Armes, fit ouvrir les portes de la cathédrale. Quelques minutes après, le tocsin et la *Mudde* annonçaient à la cité en deuil que tout était bien fini. Un capitaine de carabiniers de la garde impériale, suivi de quelques gardes nationaux, parcourut les rues en agitant un drapeau tricolore sur

lequel on lisait : « Vive la République ! » Il a bientôt appris, à son retour en France, en quelle singulière estime on tenait tous ceux qui avaient osé flétrir la conduite de Bazaine, qui envoyait un fort détachement de la garde pour préserver le général Coffinières contre les démonstrations hostiles de la population et des soldats.

Il faut avoir vu Metz, dans cette soirée du 28 octobre, pour se rendre compte de l'exaspération des uns, de l'abattement des autres, de la profonde douleur qui étreignait le cœur de tous. Le son des cloches, les boutiques fermées faisaient de la cité une ville morte. Les femmes en pleurs oubliaient les privations des derniers jours, pour ne songer qu'à la honte du lendemain. Les enfants interrogeaient du regard toutes ces douleurs, sans oser questionner. Quelques patrouilles se croisaient et semblaient honteuses de se trouver encore dans cette place livrée aux ennemis, sans avoir une seule pierre de ses remparts touchée par les projectiles de l'assiégeant. A dix heures, il n'y avait plus personne dans les rues. Chaque habitant, chaque soldat passa la dernière nuit française dans cette ville que Charles le Téméraire et Charles-Quint avaient attaquée si opiniâtrément sans réussir à y entrer. Metz la Pucelle n'existait plus.

Le 29 octobre, à midi sonnant, les Allemands occupèrent les forts et la porte Mazelle, prirent possession du matériel et de l'armée qu'on leur livrait.

Il n'a pas été donné au régiment de marcher au feu sous les ordres de son nouveau colonel, M. Ney,

duc d'Elchingen. La boue des camps ne lui a jamais fait abandonner sa tente, plantée au milieu des nôtres; son attitude, essentiellement militaire, qui ne s'est pas départie une minute, a contribué pour beaucoup à soutenir le moral atteint par les privations et les rigueurs de la saison. Je n'ai pas à voir, à cette place, si sa naissance a été le facteur essentiel de son avancement, encore moins à rechercher les causes de sa mort. Je veux simplement rendre hommage à sa conduite le jour où, en vertu du protocole, il a remis ses escadrons démontés et désarmés entre les mains du vainqueur.

Le 29, lorsque le régiment a été réuni pour la dernière étape de sa honte, il a fait former le cercle. En paroles émues, sans faire aucune allusion aux événements, il a recommandé de ne pas l'oublier dans la captivité, de lui écrire dès qu'on connaîtrait le lieu de son internement. Puis, après avoir serré la main de chacun, seul à cheval, il s'est mis en tête de la colonne. Les cavaliers, pâles, éreintés, mourant de faim, semblaient reprendre un peu de force en le suivant. Bientôt, on rencontre les Prussiens. Des officiers arrivent au galop pour lui donner des nouvelles de sa famille. Il les salue militairement, remet la situation et, domptant son émotion, fait demi-tour après avoir étendu encore ses deux grands bras en signe d'adieu vers le régiment, qui défilait devant un corps d'armée dont les chevaux en bon état piaffaient d'impatience pour courir à de nouvelles et heureuses entreprises.

Les officiers se sont groupés autour de lui pour rentrer à Metz. On longeait les bivouacs abandonnés depuis quelques heures. Des tentes restaient debout, d'autres brûlaient. Des voitures régimentaires étaient déjà fouillées par les gredins qui suivent toujours les armées et s'abattent sur les champs de bataille, les positions perdues, comme les corbeaux sur un charnier. Des chevaux, ayant encore du souffle pour une heure, agonisaient à la corde. D'autres promenaient leurs carcasses sur les chemins pour aller tomber d'inanition dans les fossés, où des armes brisées, des tambours crevés, des paquets de cartouches, des instruments de musique, quantité d'effets de campement étaient là comme les tristes épaves de notre honneur. J'ai fait un grand détour pour donner encore une caresse à mon cher et malheureux cheval, qui, à Gravelotte, avait si bien obéi à ma voix. Je ne l'ai pas retrouvé.

Mais, dira-t-on, votre colonel n'a fait que son devoir. C'est possible. Mais alors que penser des généraux et des chefs de corps qui, au lieu d'accompagner leurs troupes, se sont remis du soin de cette corvée à des inférieurs?

Le 30, au matin, la ville était complètement occupée. Les officiers et soldats étaient aussi nombreux que les fourmis. Des marchés s'installaient un peu partout, et l'on regardait avec étonnement le pain, le beurre, la volaille, le fromage, etc., toutes denrées dont on était privé depuis si longtemps. On était singulièrement agacé par le va-et-vient des troupes qui

débouchaient de tous les côtés, les musiques jouant, les clairons sonnant, les tambours battant.

L'ennemi ne pouvait en croire ses yeux, quand il lisait, sur toutes les glaces des salles à manger des hôtels, cette inscription : « On est prié d'apporter son pain. » Le général von Kummer, gouverneur de la place, s'installa à l'Hôtel de l'Europe. Chaque jour, après une grande parade sur la place de l'Esplanade, trois de nos drapeaux défilaient devant un nombreux et brillant état-major. Des régiments entiers se rendaient dans les forts, où ils allaient chercher nos chassepots et des sabres-baïonnettes qu'on leur donnait comme trophées de leurs victoires. Malgré cette animation, Metz était bien morte pour nous. Quand on rencontrait un Prussien, on se collait près du mur de peur d'être coudoyé. Il faut rendre à César ce qui appartient à César, les officiers étaient polis. Nous leur devions le salut, toujours ils nous prévenaient. Était-ce par dédain? Il est impossible de se rendre compte combien le service du logement avait été bien préparé. Qui les avait aidés dans ce travail, qui avait dû demander plusieurs jours?

Le 27, je m'étais logé, avec quelques camarades, à l'Hôtel de Paris, qui a été envahi, le 29, par des Allemands. Ils nous ont engagés à déguerpir au plus vite pour leur céder la place. Comme nous nous retirions, non sans maugréer contre notre expulsion, est arrivé un général qui, tout en s'excusant d'appliquer les lois de la guerre, donna l'ordre de placer des matelas dans deux chambres afin que nous ne soyons pas sans abri.

L'armée était bien habillée, la cavalerie honorablement montée. Le défilé des voitures ne discontinuait plus. Calèches, fourgons, brouettes, paniers, chars à bancs de toutes sortes étaient chargés d'effets pris dans les châteaux et villages, et abrités sous la fameuse Croix de Genève. Les ambulances étrangères étaient remarquables par leur confort. Dans la rue des Clercs, où était installée celle du Luxembourg, j'ai vu de malheureux blessés se ruer sur le pain qu'on leur distribuait, comme des enfants sur les dragées à la sortie d'un baptême. Cela faisait pitié à voir. Il y en a qui ont tendu la main pour ne pas mourir de faim. Que de misères j'ai vues pendant ce blocus et l'occupation!

Les femmes de Metz ont été sublimes. On les voyait agenouillées sur la paille pourrie des tentes de l'Esplanade, pansant les plaies les plus dégoûtantes, faisant la lecture aux malades, les soutenant encore par des paroles d'espérance. Mme Cahen n'a cessé de faire des démarches auprès des autorités allemandes pour obtenir quelques soulagements en faveur de ces malheureux que leur général en chef venait d'abandonner sans les recommander à la clémence du vainqueur. Jamais Bazaine n'a visité un hôpital, une ambulance; aussi fallait-il entendre parler de lui par les officiers et les Messins.

Un jour, il m'est tombé sous la main un numéro du 20 octobre de l'*Indépendance belge*. Avec quelle émotion j'ai parcouru cette feuille! Je lisais et relisais, de la première à la dernière ligne, et colportais

ce que j'avais appris. Il me semblait que tout le monde devait partager ma joie ; j'étais étonné quand je rencontrais un indifférent. Ce journal ne contenait rien d'important, mais il y avait un article sous la rubrique : *Nouvelles de France*. Cela me suffisait. Le naufragé dans une île déserte n'éprouve pas un sentiment d'espérance plus grand, en apercevant une voile à l'horizon, que moi, en ouvrant cette feuille où il était parlé de mon pays. On rencontrait des personnes arrivant de Strasbourg, de Nancy, de Pont-à-Mousson et autres villes. Les conversations n'en finissaient pas. Aux questions succédaient les questions, et l'on espérait trouver quelqu'un pouvant donner des nouvelles de la famille, des amis.

Pendant six jours, j'ai assisté aux phases de l'occupation. Les murs étaient couverts de proclamations, d'arrêtés, d'avis, signés par le général von Kummer. Le préfet de la Lorraine allemande annonçait qu'il quittait Sarreguemines pour s'installer à Metz. Son administration, disait-il, sera celle de toute l'Allemagne, c'est-à-dire reposant sur la justice, la tolérance et l'impartialité. La poste avait occupé les bureaux de l'administration française et fonctionnait le 1er novembre. Les lettres, que l'on remettait ouvertes au guichet, étaient reçues d'une main par un employé jouant avec un revolver de l'autre. On s'écrasait dans une salle, où il nous était permis de trier la correspondance saisie pendant l'investissement.

Enfin, le jeudi 3 novembre, je m'embarquais à huit heures du soir. Sous la surveillance d'un batail-

lon d'infanterie, on nous a entassés avec nos ordonnances dans des wagons de bestiaux. On nous avait prévenus que, le maire de la ville ne pouvant nous procurer des sièges, on laissait à chacun le soin d'emporter de quoi s'asseoir, ce qui était matériellement impossible, vu le nombre d'officiers affecté à chaque compartiment.

Le lendemain, nous étions en gare de Saarbruck, pensant toujours aux inscriptions de la porte Serpenoise et de la statue de Fabert, emportant en captivité peu d'illusions sur le succès des armées de la Défense nationale, la capitulation augmentant les forces autour de Paris des 200,000 hommes du prince Frédéric-Charles. La Prusse, qui était prête à cette guerre depuis quatre ans, a le droit de laisser grandir son appétit. Elle est maîtresse du logis, peut tout. Ses victoires inattendues sont faites pour exalter son orgueil en faisant d'elle la première puissance du continent. Quant à la France, son épée est-elle assez bien trempée pour, même avec un chef vigoureux, intelligent, à sa tête, atténuer Frœschwiller, Sedan et Metz? Les ambitieux sont à craindre, et c'est avec ces réflexions que nous commençons l'ère de la captivité, de la captivité pendant laquelle j'ai reçu du colonel Bilhau, fait prisonnier à Rezonville, la lettre suivante, que je donne *in extenso*, parce qu'elle résume bien l'opinion de l'armée sur les événements auxquels nous venions d'assister :

« Je ne cesse de penser à ce malheureux combat (le 16), accepté si légèrement par nous sur le terrain

le plus défavorable, choisi et étudié par l'ennemi qui nous l'offrait, et dont, malgré tout, le résultat aurait dû être en notre faveur, si nous avions été appuyés par les huit régiments qui étaient derrière nous.

« Comme vous le voyez, je n'ai point été tué dans la charge et me demande, tous les jours, comment j'ai pu m'en tirer à si bon compte. J'ai été, il est vrai, assommé de coups de sabre. Mais tous, sauf quelques égratignures, n'ont fait que briser mes épaulettes et le cimier de mon casque, déchirer mes habits et ma chemise. Ils se sont arrêtés à la peau, où ils ont produit de fortes contusions. Une trentaine de ventouses et un repos de dix jours dans les ambulances prussiennes, où j'avais été transporté après la bataille, m'eurent bientôt remis sur pied, et je pouvais ensuite reprendre le chemin de la captivité.

« En arrivant à Magdebourg, j'ai été tout étonné d'y trouver le capitaine de Libran. Je me croyais le seul officier du régiment atteint par la mauvaise chance, et je ne pensais pas en rencontrer au fond de la Prusse. Ce n'est même que longtemps après que j'appris par le hasard que j'avais, çà et là, disséminé dans d'autres villes des compagnons d'infortune. Quand je suis arrivé ici, j'espérais sur un échange prochain, et aujourd'hui, en janvier, je compte cinq mois de captivité. Nous étions à peine huit au commencement de notre séjour. Sedan est venu, plus tard, nous apporter un renfort de trois cents officiers. Je vous avoue que j'aurais préféré rester seul plutôt

que d'avoir de la société au prix d'une pareille capitulation. Enfin, dernièrement, j'ai vu défiler ici une grande partie des officiers de l'armée de Metz. Témoin des illuminations qui ont éclairé le désastre de ces deux malheureuses journées, il ne me reste plus qu'à voir celles en l'honneur de la chute de Paris, et j'aurai bu le calice jusqu'à la lie.

« J'ai interrogé plusieurs officiers de tout grade et demandé bien des détails sur les causes qui ont amené la capitulation de Metz. Tous m'ont répondu invariablement ce que vous me dites dans votre lettre, ce que les journaux, les correspondances sont venus confirmer depuis. Bazaine a certainement été au-dessous de sa mission. Petit esprit, il a été écrasé par le commandement de 150,000 hommes. A la suite de la révolution du 4 septembre, il a rêvé un rôle politique quelconque. Le château qu'il avait bâti en Espagne s'est plus tard écroulé, et il a été alors trop tard pour tirer parti d'une armée désorganisée, sans artillerie, sans cavalerie. Le résultat de son ineptie et de ses rêves insensés a été pitoyable, et je comprends votre colère à vous tous qui avez souffert et dû, par-dessus le marché, passer sous les Fourches Caudines. J'étais furieux, le 16 au soir, et rongeais mon frein en pensant que j'avais été mis hors de combat à la première charge. Aujourd'hui, je remercie le ciel qui m'a permis de tomber honorablement et d'éviter les tristes mois que vous avez passés sous les murs de Metz et l'affreux spectacle que vous avez eu certainement sous les yeux.

« Quel réveil que celui que nous venons de faire! Deux mois ont suffi pour renverser l'édifice glorieusement élevé par notre histoire militaire. Nous nous relèverons un jour, je l'espère; mais il sera bien difficile d'effacer le souvenir de Sedan et de Metz. Tout le monde, certainement, depuis le haut de l'échelle jusqu'au bas, a sa part dans la responsabilité des désastres qui viennent de nous frapper; mais combien est grande celle du gouvernement! Ineptie, mensonge, ignorance, tout était là. J'ai voté pour lui au plébiscite dernier, mais c'est parce que j'ignorais le dessous des cartes et que je n'aurais jamais supposé que l'empire fût assez incapable pour entreprendre une guerre semblable à celle d'aujourd'hui, n'ayant pas les moyens de tenir la campagne. Mac Mahon pourra, pour se défendre des reproches qui lui sont adressés, invoquer la fatalité, le petit nombre d'hommes qu'il avait sous la main, son artillerie ridiculement inférieure à celle de l'ennemi, et, en dernier lieu, la mauvaise composition de ses quatrièmes bataillons. Bazaine pourra se retrancher derrière son incapacité et les conseils de guerre qu'il réunissait. Mais le Corps législatif, les politiciens, la presse, qui sont en grande partie cause de tout ce qui arriva? Ils se frapperont peut-être la poitrine un jour. Quant à nous, nous avons fait notre devoir. Tout le monde pourra-t-il en dire autant?

« Je suis loin d'approuver les officiers qui ont filé. Quand on a donné sa parole d'honneur, on devrait un peu mieux l'observer. Il ne s'agit pas de livrer sa

troupe et ensuite de prendre une tangente. Les choses seraient trop faciles dans ce cas-là.

« Je fais des pieds et des mains pour me faire échanger ; je ne puis réussir. Les Prussiens sont peu disposés à renvoyer des officiers qui iraient fortifier les cadres assez mal composés de la Défense nationale.

« Adieu. Espérons nous revoir bientôt en France. »

IV

Bagages, officiers, ordonnances, entassés pêle-mêle dans le wagon où nous nous tenions debout et, de temps en temps, assis sur un sac ou par terre, donnaient une idée exacte de la situation qui nous était faite par la capitulation. Pendant cette nuit d'insomnie, on avait eu de la peine à se caser les événements dans l'esprit ; et si, pendant une seconde, on pouvait se croire le jouet d'un rêve, le cordon de sentinelles échelonnées de distance en distance suffisait pour faire cesser notre illusion. Des vieillards, des femmes, des enfants assistaient au long défilé de l'armée prisonnière. La mobilisation avait enlevé tous les gens valides. Pendant le trajet, on croisait quantité de convois de munitions, de troupes. Il était pénible de recontrer des soldats qui, sans avoir tiré un coup de fusil, se considéraient comme nos vainqueurs. Ils nous insultaient par des propos grossiers, nous

jetaient des ordures. Il n'y avait qu'à baisser la tête, à se taire, à boire le calice jusqu'à la lie. Nous étions encore favorisés en n'étant soumis qu'aux lâches invectives de ces brutes. Que dire en pensant à l'accueil fait aux prisonniers dans une gare française par leurs compatriotes?

A Coblentz, nous serrons la main aux officiers de Sedan venus à la gare pour nous saluer. On arrive à Cologne à huit heures du soir par un temps affreux. Il y avait juste vingt-quatre heures que nous avions quitté Metz. J'avais les membres brisés et éprouvais un certain plaisir à les dégourdir en sautant à terre. La gare était occupée par de nombreux détachements et des soldats sans armes portant des torches. On passe deux heures, dans la cour, sous une pluie battante. On se décide enfin à donner le signal du départ, et, entre deux haies de fantassins, nous arrivons au quartier d'artillerie, dont les portes se referment sur nous. Des officiers de la landwehr nous comptent comme un troupeau de moutons et désignent les lots devant occuper tel ou tel étage. On nous autorise à aller prendre quelque nourriture dans une cantine qui est enlevée d'assaut. Quelle tabagie! Prières, bousculades, pieds écrasés, uniformes déchirés, tous les sacrifices en un mot, pour obtenir un morceau de pain. J'en étais arrivé à la période du désespoir, lorsque la Providence a bien voulu se manifester sous les traits d'une fillette de dix à douze ans.

« Je fais ce que je peux, me dit-elle, pour con-

tenter tout le monde. Ayez un peu de patience. » Quelques minutes après, elle m'apportait de quoi faire taire les inquiétudes de mon estomac, m'apprenait qu'elle était née à Paris. Ses parents avaient eu beaucoup de chagrin quand ils avaient dû quitter une place lucrative pour revenir en Allemagne. Elle m'amusa en me parlant de la lenteur des Tudesques en général, de sa bonne en particulier.

Nous couchons dans une chambre de troupe où les lits sont superposés deux par deux. Au réveil, une cruche d'eau circule de main en main et sert à nos ablutions. Il ne fallait pas se montrer trop difficile sous le rapport de la toilette, dans un pays où cependant, les Jean-Marie Farina se comptent à la douzaine.

En errant dans le quartier, je me trouve dans un hangar où l'on fabriquait les cibles. Toutes portaient un soldat français d'une arme quelconque ; je passe en revue nos uniformes. Il me semble que ce système, pour l'instruction du tir, est préférable au nôtre. Il est plus facile d'indiquer les rectifications sur l'image d'un homme à pied ou d'un cavalier que sur nos circonférences qui, au point de vue pratique, ne représentent rien aux yeux du soldat.

A neuf heures, arrive le major d'Arnim, commandant la place. Les prisonniers de Sedan nous avaient renseignés sur le compte de cet officier supérieur de la landwehr, dont ils n'avaient qu'à se louer. Les ordonnances étaient son cauchemar ; quand il en apercevait dans la cour, au moment des réunions, il se mettait dans une fureur bleue, courait après en

poussant des *gefurt* à n'en plus finir. Puis, lorsqu'il revenait au cercle, il ne pouvait s'empêcher de rire et continuait son discours. Je n'oublierai jamais la bonne figure de ce geôlier peu farouche, dont la patience était singulièrement mise à l'épreuve par toutes les questions qu'on lui adressait.

En un français qui avait quelque rapport avec la langue sabir, il nous engage à nous rendre immédiatement à des bureaux installés dans la cour pour y signer un engagement dont il nous donne la lecture, prévenant que ceux qui refuseraient d'accepter ces conditions seraient immédiatement mis en forteresse.

« J'engage ma parole d'honneur de ne faire aucun essai de fuite, de recevoir et envoyer mes correspondances uniquement par l'autorité militaire, et de n'abuser, en aucune façon, de la permission qui m'a été donnée de circuler librement dans les limites qu'on m'imposera. »

La formule est trop précise pour songer à s'y soustraire sans manquer à l'honneur. J'ai vu, avec regret, quelques officiers prier leurs camarades d'accomplir pour eux cette formalité. Une arrière-pensée, dans une circonstance semblable, et la casuistique qu'elle comporte, sont peu dignes du caractère français.

Les signatures reçues, nouveau discours. Cologne possédait déjà un grand nombre de prisonniers depuis Sedan. Il ne faut donc pas penser à être interné dans cette ville, et l'on nous donne à opter entre

Hambourg, Altona, Lubeck, Schleswig, Heldesheim. Je vais à la table qui est la plus proche, et me fais porter pour Hambourg. On nous prévient que ceux qui ne veulent pas loger dans les chambres de troupe mises à notre disposition sont libres de demeurer en ville, à la condition d'être rentrés chez eux à huit heures du soir. En outre, ils doivent se trouver au quartier à neuf heures pour prendre les ordres au sujet des départs. Enfin, après quelques recommandations au sujet des ordonnances, nous sommes libres, et l'on nous engage à changer l'uniforme contre la tenue bourgeoise.

Nous sommes suivis par une foule de badauds; les gamins nous supplient de leur donner des boutons. Nous errions comme des âmes en peine, ne sachant de quel côté diriger nos pas. Cologne est la ville catholique au milieu de l'Allemagne protestante, et je ne marcherai pas sur les brisées de V. Hugo pour faire la description de son admirable cathédrale, du spectacle grandiose qu'offre le Rhin, spectacle auquel je m'arrache pour déjeuner à l'Hôtel du Nord avec mon ami Guerre, mon compagnon de captivité, mon ancien camarade des chasseurs à cheval, dont le régiment avait fait brigade avec le mien. Les garçons, qui sont de véritables maîtres d'hôtel, nous débarrassent de nos manteaux et nous conduisent à une table fort bien servie. Nous commençons à croire que nous nous sommes fourvoyés. Nous avons si souvent battu en retraite devant l'ennemi, qu'il nous était impossible de recommencer un semblable mou-

vement devant des officiers de bouche. Repas excellent. Stupéfaction en jetant les yeux sur l'addition. Nous nous étions fort bien restaurés pour la modique somme de quatre francs seize centimes. Je donne un louis, et l'on me rend une quantité de petits morceaux de fer-blanc. La ferraille allemande ne pouvait avoir une grande valeur, puisque l'échantillon que j'allais empocher devait représenter quinze francs. Un Anglais me tire de mon erreur en m'apprenant que l'addition porte un nombre qui peut passer pour quatre francs seize centimes en France, mais qu'ici il représente quatre thalers seize schillings, plus de quinze francs. Cela faisait un vide dans mon porte-monnaie, qui n'était pas trop lourd, puisque tous mes appointements avaient passé à l'achat de nourriture pour mon cheval. J'avais quitté Metz avec environ deux cents francs, dans lesquels étaient compris les cent soixante-cinq francs que l'on nous avait avancés, et que l'on s'est empressé de nous retenir à notre retour en France, sans nous tenir aucun compte des sacrifices faits pour substanter nos chevaux, à défaut des distributions réglementaires.

Arrivé à Cologne le 3 novembre, j'en suis parti le 9 pour Hambourg et ai vécu très bien à des prix modérés. Je retrouve sur mon calepin un menu varié d'un repas fait à la brasserie Kaiserlich Hoff : potage, œufs sur le plat, jambon, pommes de terre frites, épinards, poisson à la gelée, salade, bière, compote de pommes, omelette aux confitures, des-

sert, le tout pour trois francs de notre monnaie.

J'ai visité tous les monuments de Cologne, vu ses promenades, mais j'évitais un passage, rendez-vous des flâneurs, ressemblant beaucoup à celui des Panoramas. Aux vitrines de presque toutes les boutiques s'étalaient des caricatures de l'Empereur, de l'Impératrice, du prince impérial. Ces injures gratuites et généralement peu spirituelles, sur une dynastie déchue, m'auraient peut-être laissé froid, mais elles s'adressaient à des Français; il me semblait que j'étais éclaboussé par ces ordures.

Après avoir payé une note écrite à la fourchette à l'hôtel Fischer, j'ai pris le chemin de la gare avec plaisir et aurais été fort embarrassé s'il m'avait fallu continuer à vivre sur mes ressources personnelles. Le patriotisme des habitants de Cologne se manifestait dans la manière de faire rentrer au plus vite la monnaie française dans les escarcelles aux thalers. Ils n'ont rien négligé pour nous dévaliser.

J'avais écrit chaque jour à ma mère et aux miens, et suis parti sans avoir reçu de leurs nouvelles. La captivité, décidément, se présentait sous des auspices peu favorables. Dès notre arrivée, une des premières recommandations à nous adressées était d'avoir à saluer tous les officiers prussiens. Cela m'était parfaitement égal, et j'aurais fait des salamalecs au tambour si on l'avait exigé. Il fallait courber la tête devant toutes les exigences du vainqueur, et je trouvais celle-là toute naturelle. Mais, pour ne pas être rappelé à l'ordre, en cas d'oubli, je me suis empressé d'acheter

des vêtements bourgeois très confortables et à un prix qui n'avait rien d'exagéré.

On traverse une partie de la Westphalie et du Hanovre. A Harbourg, on prend un bateau à vapeur sur l'Elbe jusqu'à Hambourg, où nous arrivons fort tard et avec l'inévitable pluie. Sur le quai, le général de Gerstein-Hohenstein, qui, sous le rapport de l'amabilité, aurait rendu des points au major d'Arnim, forme des détachements, qui sont accompagnés par des plantons dans les principaux hôtels de la ville, afin de faire bénéficier les propriétaires, à nos dépens, des succès de l'armée. Chambre très belle, souper excellent et note salée. Jamais je n'ai fait des équilibres d'économie comme dans ces circonstances où nous étions victimes de l'addition forcée.

De bon matin, je me rends à la commandature, où je porte un paquet de lettres et apprends que ma résidence est Altona, qui est à Hambourg ce que le faubourg Saint-Honoré est à la rue du même nom. Je rencontre le général; il me demande fort gracieusement si je veux bien rédiger une note pour prévenir les officiers français qu'ils aient à se réunir, le lendemain, dans la salle de Covent-Garten, pour y entendre une communication les concernant. Il m'a été très reconnaissant de ce petit service, et je lui ai su gré de ne m'avoir pas forcé à me servir du mot *prisonniers*.

A cette réunion, où se trouvaient mille deux cent trente officiers de tous grades et de toutes armes, dont plus de vingt généraux, il a renouvelé les re-

commandations faites à Cologne et terminé en nous donnant l'assurance « qu'il comptait sur notre parole comme sur un rocher inébranlable, que nous devions nous considérer comme des voyageurs, et non comme des prisonniers ». On ne devait répondre à l'appel que le 1er de chaque mois, pour recevoir la solde, qui, pour les officiers subalternes, s'élevait à quarante-cinq francs. Avec cela, on devait se loger, s'habiller, se nourrir, satisfaire à tous les besoins de la vie et, par conséquent, ne pas faire de folies. Un mois après, la *solde* dite *anglaise* est venue apporter un peu de soulagement à notre misère. Elle montait à quatre-vingt-trois francs, sur lesquels on laissait un thaler pour les soldats, quelquefois un second pour venir en aide à des camarades, qui ne pouvaient compter sur les ressources de leurs familles.

Pendant ma captivité, mon ordonnance, le fidèle Benet, a été l'homme le plus heureux du continent. Chaque matin, il venait cirer mon unique paire de chaussures, brosser mes effets, et était libre le reste de la journée. Il avait trouvé à travailler chez un Français établi à Hambourg, et gagnait assez pour dédaigner l'ordinaire de la caserne, où il était tenu de rentrer à cinq heures.

Quelques jours après notre arrivée, on fait courir un bruit assez étrange. On aurait déposé cinq cent mille francs chez un banquier de Hambourg pour venir en aide aux officiers nécessiteux. A l'honneur de l'armée, je dois dire qu'il n'y a eu qu'un cri d'indignation, et l'on a repoussé l'idée que des gens pou-

vaient nous croire assez misérables pour nous vendre. Du reste, on n'a plus entendu parler de rien. État-ce un ballon d'essai? Dans tous les cas, il n'a pas eu de succès. Cela a contribué pour beaucoup au mouvement de protestations écrites adressées à l'*Indépendance belge*.

Combien plus discrète était l'inépuisable charité de Mme Heine, belle-mère de notre colonel, qui non seulement donnait des vêtements à nos soldats, mais ne reculait devant aucune démarche pour améliorer leur sort! Bien des fois j'ai été sur le point, moi, seul officier du 3e de dragons à Hambourg, d'aller la remercier; mais comme je me méfiais des interprétations que l'on aurait pu donner à ma démarche, je me suis abstenu, et à mon grand regret.

Quelle joie j'ai éprouvée lorsque j'ai reçu des nouvelles de ma famille! Il me semblait que j'oubliais les misères et angoisses des derniers mois pour ne penser qu'au bonheur de pouvoir correspondre maintenant avec tous ceux qui m'étaient chers. Aussi, avec quelle impatience on attendait l'heure du courrier, qui était distribué à la commandature, où l'on se montrait très coulant au sujet de la fermeture des lettres! Le sergent d'infanterie, jeune homme très élégant, préposé à ce service, était des plus aimables vis-à-vis de nous. Il empochait militairement la taxe des missives qu'il nous remettait. Comme j'en recevais généralement deux par jour, cela faisait un trou sérieux dans le budget de mes dépenses; mais je me serais bien gardé de réclamer, de peur de voir

soulever un incident dont j'aurais certainement été la victime. Un jour, que toute ma monnaie avait passé à mon courrier, je rencontre le général, qui, fort gracieusement, me demande comment je passe mon temps, et si je n'ai pas à me plaindre de l'attitude des Allemands à notre égard. L'occasion était, ma foi, trop belle pour la manquer.

— Je croyais que nous avions la franchise des lettres?

— Mais certainement.

Je lui dis toute la vérité. Il me prend par le bras et me conduit à la commandature, où il entre dans une colère telle que j'ai craint un instant pour sa raison. Au milieu des imprécations qu'il adresse au sergent, le mot de *Belfort* revient toujours à mes oreilles. Je suppose que les plumitifs, qui se chauffaient agréablement les pieds dans les bureaux, redoutaient de faire la guerre, et surtout de prendre part à un siège dont ils avaient entendu parler comme étant des plus durs.

Je n'ai plus revu le sergent qui nous mettait ainsi à contribution. L'*Indépendance belge* était le seul journal toléré. Je me suis demandé comment il se faisait qu'on me remettait tous ceux que ma mère m'envoyait de Bordeaux. J'ai attribué cette tolérance à la contribution dont j'étais victime; elle a continué, à la grande satisfaction des amis, après le départ de l'employé infidèle.

Hambourg est la cité la plus commerçante de l'Allemagne. Son port est très grand et rallié à la ville

par de nombreux canaux. L'Alster, grand bassin couvert de cygnes noirs, sillonné d'une quantité de petits bateaux à vapeur, est entouré de monuments et de beaux hôtels. C'est là que l'on allait flâner ou se chauffer quand un rayon de soleil voulait bien se montrer, ce qui était rare. Nous avons eu jusqu'à vingt-cinq degrés de froid. L'Elbe était pris et couvert de baraques, de cirques, de comédies; c'était une véritable foire où la population se pressait sans avoir à redouter de voir ce tapis de glace se rompre sous elle. On comptait sur la prévoyance du gouvernement. Vers le milieu de janvier, j'ai éprouvé une violente émotion; je n'étais plus pourtant à les compter. J'étais chez moi, le canon tonne. — Encore une défaite! C'était le signal pour annoncer une débâcle du fleuve et inviter les forains à plier bagages.

Pendant le siège, j'allais, quelquefois, du camp à Metz, où je m'arrêtais toujours devant la vitrine d'un marchand d'estampes où était exposée la *Salamacis*, de Cot. Instinctivement, je revenais devant cette gravure, qui me rappelait le bon temps passé dans la famille de ce cher et regretté artiste. J'ai été aussi heureux quand, à Hambourg, j'ai retrouvé la *Tragédie* et la *Comédie* de Duret le grand sculpteur, dont le souvenir m'est si cher.

On a des nouvelles de la guerre par des télégrammes qui se suivent et se ressemblent. Toujours des revers pour nos armes. Quand donc la Providence daignera-t-elle jeter un regard favorable sur nos affaires? Il ne fallait pas penser à être échangés.

Les prisonniers faits à Wissembourg et à Sedan partiront avant nous ; on a donc le temps de réfléchir, sur la terre étrangère, aux phases de cette lutte inégale, dans laquelle nous avons succombé.

Ma plus grande occupation était d'inscrire sur un carnet mes impressions de chaque jour, pour m'aider, plus tard, à faire le récit des événements auxquels je venais d'assister. Si j'ai déchiré le cahier mis au net, dont j'ai parlé, je possède encore le portefeuille que j'avais pris pour confident de mes pensées. Quand je le parcours, ce qui m'arrive souvent, j'ai de la peine à croire que tout ce qui y est relaté soit arrivé. Et pourtant la vérité seule m'a guidé dans ce passe-temps quotidien, qui éclairerait le public si je publiais ces notes écrites avec l'indignation justifiée par la situation dans laquelle nous nous trouvions.

Je découvris un cabinet de lecture très bien assorti en ouvrages français. Je dévorais un numéro de la *Revue des Deux Mondes* par jour. Il y avait des articles qui m'intéressaient beaucoup, l'un de M. Beulé sur Pompéi, un autre de M. de Broglie sur la politique secrète de Louis XV. Le dernier roman de G. Sand, style à part, ne m'a pas empoigné. Je bavardais beaucoup dans cette librairie, où tous les employés parlaient français et étaient très au courant de notre littérature.

Quand le temps le permettait, je sortais presque toute la journée, réservant la lecture, la correspondance pour la nuit. Un immense poêle chauffait

d'une manière satisfaisante ma chambre, où je faisais commerce d'amitié avec un charmant canari, me rappelant à l'ordre lorsque je ne m'occupais pas de lui. Il saluait ma rentrée par des gazouillements multiples; le soir, j'avais la précaution de couvrir sa cage pour ne pas l'incommoder par la lumière.

Altona a conservé l'usage des crieurs de nuit. Toutes les heures, un homme pousse un cri d'un clocher quelconque, et d'autres y répondent en agitant une grosse crécelle. Ce bruit fait-il sauver les voleurs, les prévient-il, les effraye-t-il? Ces avertisseurs sont presque tous des vieillards, qui ne paraissent pas bien dangereux pour les malfaiteurs, fort rares, prétend-on, dans ce pays. Le service de la police est, du reste, admirablement fait; celui des incendies ne laisse rien à désirer. Quant aux postes, c'est un fonctionnement approchant de la perfection.

Les magasins sont fermés pendant les offices, du moins ostensiblement, car il m'est arrivé d'entrer dans plusieurs et de me faire servir. A Hambourg, on ne s'aperçoit pas des vides que la guerre fait dans les populations. La loi n'a pas eu d'effet rétroactif. Aussi tous les jeunes gens libérés du service avant 1866 n'ont pas été appelés. Le régiment qui y était en garnison à l'ouverture des hostilités a été fort éprouvé, on dit même presque anéanti. Chaque semaine, plusieurs wagons chargés d'effets, de vivres, étaient envoyés à sa destination par les habitants, dont les thalers tombaient dans les grandes timbales

placées à l'entrée de la Bourse. Cet argent était destiné à venir en aide aux blessés, aux familles des hommes sous les armes ou disparus.

La tenue bourgeoise ne nous a pas fait échapper à la curiosité des badauds du pays, qui nous suivaient comme des bêtes curieuses. Notre tournure n'a donc rien de commun avec celle des Allemands; tant mieux! Par une grande pluie, mon capuchon a fait événement; j'ai eu l'honneur d'être accompagné jusque chez moi par une foule relativement considérable. Tout le monde était d'une grande politesse pour nous, et l'on n'a eu vraiment qu'à se louer des relations avec les habitants. Dès notre arrivée, on nous avait prévenus que nous ne payerions que demi-place dans tous les théâtres, qui, m'a-t-on assuré, étaient fort bons.

Le quartier qui unit Hambourg à Altona s'appelle San Paoli. C'est une très belle promenade, avec une vaste esplanade qui sert de terrain d'exercices aux troupes. La vue s'étend au loin sur le port. Il y a autant de cafés-concerts que de maisons. Au moment de la foire, c'est là que se dressent les multiples baraques, qui forment comme une seconde ville habitée par des acrobates, des saltimbanques de toutes les espèces. Les théâtres où sont représentées nos défaites ne manquent pas, et je trouve cela très naturel. Aussi, je ne lance pas des imprécations contre la municipalité, comme le fait un colonel, qui prétend qu'on viole les lois sacrées de l'hospitalité en imposant un tel spectacle à des soldats prisonniers. Je lui

réponds qu'il ne faut pas confondre hospitalité avec captivité ; qu'il y a un moyen bien simple de calmer son indignation, c'est de ne pas la provoquer, en s'abstenant d'aller sur cette promenade, où l'odeur des quinquets et des torches de résine n'a déjà rien de si agréable.

L'amabilité de notre général prussien, qui était un Danois annexé, nous a rendu la vie aussi facile que possible. La réputation de notre félicité avait gagné toute l'Allemagne ; les prisonniers réclamaient avec instance un changement de résidence pour Hambourg-Altona. Comme il y avait déjà plus de douze cents officiers et près de trente généraux, le ministre de la guerre a jeté toutes ces demandes au panier.

Les soldats n'étaient pas moins bien traités. Les ordinaires étaient administrés par des sous-officiers et officiers français ; les Allemands s'en désintéressaient complètement, de même que pour la distribution des effets envoyés de France. Deux fois par semaine, les hommes avaient la permission de sortir entre la soupe du matin et celle du soir. Quelques-uns ont abusé de cette faveur, et, comme toujours, les bons ont payé pour les mauvais.

Un ordre, venu de Berlin, portait que tous les officiers devaient se grouper par onze pour être solidaires de celui qui manquerait à l'engagement d'honneur signé au début de la captivité. Étant seul de mon régiment à Altona, j'ai refusé de me porter garant de la conduite de personnes que je ne con-

naissais pas, et ceux qui, comme moi, ont refusé de se soumettre à cette mesure arbitraire n'ont pas été inquiétés. Le général de Gerstein était donc un véritable ami pour nous.

Chaque jour, des drapeaux étaient hissés pour annoncer une nouvelle victoire des Allemands. Les illuminations et le canon nous apprennent que Guillaume vient de se faire couronner empereur d'Allemagne à Versailles. A partir de cinq heures du soir, on a les oreilles brisées par les crieurs de l'*Extrablatt* (Dernières nouvelles) qui courent la ville comme ceux du résultat complet des courses un jour d'Auteuil ou de Longchamps. J'en ai conservé la collection, ainsi que celle d'un journal humoristique où je revois encore les caricatures contre notre pauvre pays. Gambetta, en sans-culotte, tourne une roue sur laquelle passent les généraux pour être broyés. L'Empereur, l'Impératrice et leur fils sont chassés du paradis terrestre, la France, par un certain exterminateur casqué sous les traits de Bismarck.

Trochu est sur une tour et regarde s'il ne voit rien venir. Les souris, les chats et les rats se livrent à un cancan effréné à la nouvelle de la reddition de Paris. Comme garantie de la paix, on représente des soldats déguenillés et dans des costumes burlesques. M. Thiers, un couteau sous la gorge, signe la cession de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne. Bismarck et le général de Roon succombent sous les félicitations qu'on leur adresse, etc., etc.

N'ayant pas de barreaux à scier, d'araignée à

apprivoiser, d'œillets à cultiver, je reste l'esclave de mon petit canari, qui m'est, avec la *Revue des Deux Mondes,* d'une distraction appréciable. Mes propriétaires sont de braves gens qui, le premier du mois et à huit heures sonnantes, viennent toucher les six thalers du loyer. Dans les derniers jours seulement, ils m'ont avoué que si je n'étais pas rentré à dix heures, ils devaient immédiatement prévenir la police.

Le canon, les cloches, les drapeaux à toutes les fenêtres ne nous laissent plus de doute sur la capitulation de Paris. Sedan, Metz, Paris sont des événements qu'on ne peut oublier et qui, cependant, commencent à devenir de l'histoire ancienne aux yeux des gens, et ils sont nombreux, qui, poussés par la contagion de l'égoïsme et du bien-être, mettent l'honneur dans l'éclat et dans la richesse, non dans la conscience et le cœur, pour regarder la vie militaire comme un impôt qu'on acquitte pour obéir à la loi et rien de plus. J'ai emporté deux caricatures qui peuvent être regardées comme l'alpha et l'oméga de la guerre. Des soldats prussiens conduisent des prisonniers à Berlin, *Nach Berlin,* faisant allusion aux braillards qui enguirlandaient de fleurs nos régiments en les accompagnant à la gare en 1870. L'autre représente un soldat allemand faisant un pied de nez à un de nos fantassins : « Nous avons un empereur, maintenant, et tu n'en as plus. »

Le premier et seul beau jour de ma captivité a été le 18 novembre, lorsque j'ai reçu des nouvelles de ma famille. J'ai appris alors ce qui se passait en France.

Une note, communiquée par la commandature, prévient que les officiers qui voudront être rapatriés à leurs frais devront faire leurs demandes, que le général soumettra à l'approbation du ministre de la guerre à Berlin. Je ne perds pas de temps et arrive le premier en tête de la liste. Un navire, à destination du Havre, doit quitter le port dans quelques jours; je cours me faire inscrire. Mais de nouvelles émotions n'allaient pas tarder à m'empoigner.

En présence de la surexcitation des esprits à Paris, un contre-ordre arrive, et nous voilà menacés de nous éterniser sur la terre allemande. Je vais trouver le général de Gerstein, lui dis, ce qui était vrai, que j'avais payé le prix de ma traversée, et que mes démarches n'avaient eu lieu qu'après avoir obtenu son consentement. Il se montre fort embarrassé, et je l'aurais été bien davantage à sa place. Enfin, il consent à fermer les yeux, et, le 16 mars au soir, je m'embarquais sur le *Roland,* rafiot à vapeur où je me trouve avec cinq ou six officiers, le colonel d'Andlau entre autres, qui, pendant toute la traversée, nous a tenus sous le charme de sa conversation en nous racontant les dessous de la capitulation.

Nous sommes restés quarante-huit heures en mer. A l'impatience d'arriver, se joignait le désir de quitter la compagnie de quatre mille moutons embarqués pour le ravitaillement de Paris. Quand j'ai aperçu la terre de France, il m'a semblé que j'allais tout oublier. Avec quelle joie nous avons serré la main du pilote, dont l'accent normand paraissait plus

doux que le langage des dieux! On n'était pas encore au bout de toutes les tribulations. C'était le premier navire allemand qui allait entrer dans le port du Havre. Le capitaine demande s'il doit arborer le pavillon. Il nous semble que la chose est indispensable pour débarquer. Avec une longue-vue, on voyait les quais se garnir de monde. Enfin, nous descendons à terre, où nous sommes accueillis au cri de : « A bas les capitulards ! » poussé par plus de dix mille personnes. Cette réception confirmait ce que nous avions entendu dire de l'attitude de certaines villes françaises sur le passage des prisonniers. Je regrettais presque la captivité. Honteux et en me cachant, j'arrive à la sous-préfecture, où j'étais certain de recevoir un accueil cordial de mon bon camarade du lycée de Rouen, Ramel, qui me mit vite au courant de la situation du pays; avec raison, il fit retomber tout ce scandale non sur les habitants, mais sur les bandes cosmopolites qui étaient venues échouer là où l'on ne se battait pas.

Perdu, le soir, dans la foule, j'ai voulu me rendre compte des manifestations du grand deuil qui étreignait la France à la nouvelle des exigences du vainqueur. Je me suis cru en plein carnaval. Les cafés étaient bondés d'individus vêtus d'uniformes, qui m'étaient complètement inconnus. Les bérets, képis, coiffures de toutes sortes avaient des panaches multicolores, qu'agitaient des zouaves, des spahis, des gardes mobiles, des gardes nationaux, des francs-tireurs Jamais de ma vie je n'ai vu autant de galons

et une semblable bigarrure de tenues, que le général Vanson aurait bien de la peine à reconstituer pour le musée historique de l'armée. Je n'avais assisté qu'à de sanglantes journées et, pendant ma captivité, avais cru au soulèvement des masses, à la possibilité de la retraite de l'armée ennemie devant les jeunes légions. Le bandeau me tombait des yeux. Tout ce monde remuait, chantait, braillait, jurait de ne pas céder un pouce du territoire, de sacrifier pour la patrie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Les Prussiens avaient occupé Rouen, mais n'auraient osé se hasarder jusqu'au Havre, où ils savaient comment ils seraient reçus. Ces sauveurs de la patrie me faisaient mal à voir. Je me suis empressé de rentrer dans ma chambre, où, pendant une nuit de fiévreuse insomnie, j'ai encore eu l'espoir que cette mascarade ne s'étendait pas sur toute la France. Je ne me doutais pas que, bientôt, les capitulards, les soldats rentrés des prisons de l'ennemi, les *Versaillais,* allaient être appelés à sauver Paris de l'incendie allumé par la Commune, dont les membres avaient été acclamés avec enthousiasme par une population se rendant compte, au milieu des misères et privations qu'elle venait de subir, qu'elle était menacée d'être gouvernée par ceux qui, en s'opposant à l'organisation de l'armée, étaient la cause première de nos désastres. On en avait assez des discours verbeux, des longues tirades sur la fraternité des peuples, sur la liberté qui fait la force des nations. Voilà l'excuse du crime, les circonstances atténuantes si l'on aime mieux. Au

lieu d'assister au réveil de la France, au triomphe des armées républicaines, au spectacle de l'héroïsme, de l'abnégation, du dévouement, je n'entendais parler que des espérances des partis. Des légitimistes, des orléanistes, des bonapartistes, des républicains, des socialistes, des communistes, intriguaient à qui mieux mieux, espéraient, désespéraient et conspiraient. Comment s'y reconnaître au milieu de ce chaos ?

Aussi, j'avais hâte de retrouver le dépôt de mon régiment, de reprendre l'uniforme.

CHAPITRE VII

DE LA CAPTIVITÉ A LA RETRAITE.

I. — Refus d'indemnité. — A la recherche de mon régiment. — Attention du général de Gerstein. — Le dépôt à Savenay. — Congé accordé. — La Commune. — Départ pour Colmar. — Triste voyage. — Brutalité des soldats du Brunswick. — Aspect de Strasbourg. — Retour à Versailles. — Rentrée au régiment. — Parole imprudente. — Chevalier de la Légion d'honneur. — Stupide accusation. — Deux lettres de ma mère. — Certificat demandé à Colmar. — Fin de l'incident.

II. — Conférences pratiques à Tours. — Le général du Barail. — Le nouveau règlement. — L'opposition qu'il rencontre. — L'*Histoire générale des dragons*. — La Bibliothèque de la ville. — Le conservateur sauve des trésors. — Mon goût pour l'histoire.

I

A l'intendance, on ne peut me renseigner sur la garnison où se trouve le dépôt, qui n'a pas pu fondre pendant la guerre. On me refuse toute indemnité, sous prétexte que je suis le premier officier rapatrié et que l'on n'a pas encore reçu d'ordre à ce sujet. On veut bien me délivrer une feuille de route me donnant le passage gratis entre le Havre et Caen. Les dragons sont inconnus en cette ville, et l'on me con-

seille d'aller à Nantes, où il y en a certainement. Là, j'apprends que quelques officiers ont été vus à Savenay, et le coiffeur, à qui j'avais confié ma tête pour abattre la barbe de la captivité, m'assure qu'ils appartiennent au 3e de l'arme.

J'avais heureusement des parents à Nantes; ils ont bien voulu me donner l'hospitalité, me faire quelques avances, dont j'avais grand besoin pour ma garderobe, qui laissait beaucoup à désirer au point de vue du confortable. Ce souvenir me fait quelque peu revenir en arrière pour donner un nouvel exemple de l'amabilité du général de Gerstein. Comme il cherchait, un jour, à atténuer le vandalisme des Allemands en France, je lui opposais leur conduite dans les localités où ils s'emparaient de tout le mobilier qui tombait sous leurs mains, sans en excepter les pendules.

— Mais vous ne savez pas si tout ce que vous apprenez par vos correspondances est bien exact.

Je lui dis que j'étais parti à l'improviste et avais su que tous mes effets, que ma femme avait fait emballer avant de quitter Sarreguemines, avaient été pris ou détruits. Il me parle des exigences de la guerre, et nous nous quittons bons amis.

Je ne pensais plus à cette conversation, lorsque, huit jours après, je suis appelé à la commandature, où l'on m'apprend que douze caisses à mon adresse sont en dépôt chez le camionneur et me seront remises immédiatement après la signature de la paix. Effectivement, je les ai réclamées et reçues quelque

temps après mon arrivée à Tours. Il ne manquait pas un mouchoir.

A Savenay, je découvre le major, un capitaine et un lieutenant avec deux ou trois cavaliers composant tout l'effectif du dépôt. On me tient à peu près au courant des pérégrinations de notre étendard qui, renvoyé de Metz à Pont-à-Mousson, puis porté à Toul, avait été livré aux Prussiens lors de la capitulation de cette place. Il me semble qu'on aurait pu trouver un moyen de le cacher, de le sauver. Mais la consigne était de ne pas indisposer l'ennemi, sur la générosité duquel on devait pourtant être fixé depuis longtemps.

Le major me prouve qu'il sera impossible de me loger à Savenay et me montre la salle du cabaret où il a fini par pouvoir établir ses pénates.

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de partir pour Paris; là, vous attendrez la rentrée du régiment. On accordera certainement des congés de longue durée aux officiers rentrant de captivité. Demain, j'en demande un de trois mois pour vous ; en attendant, voici une permission qui vous permettra de partir, et je vous expédierai chez vous votre titre régulier.

Avant de me mettre en route, j'ai la précaution d'aller à la division, où l'on me donne l'assurance que mon congé sera envoyé à Savenay dès que la demande en sera faite. Le général de Noue me fait appeler, me questionne longuement sur l'armée de Metz et me dit qu'il n'a aucun renseignement sur l'endroit où le régiment sera reformé.

J'arrive à Paris sans me préoccuper des événements qui s'y passaient, n'ayant qu'une pensée, celle d'embrasser ma mère et aller de suite en Alsace chercher ma femme et mon enfant, qui se trouvaient chez mon beau-père, à Colmar.

Les premières émotions passées, nous parlons de la situation de Paris, de la retraite des troupes sur Versailles. On ne croit pas, d'abord, à la durée du mouvement insurrectionnel. Comme d'habitude, l'émeute durera quelques jours, et tout rentrera dans l'ordre accoutumé. Mais il fallait se rendre à l'évidence; il était facile de comprendre que les esprits, surexcités par les opérations du siège, les privations, n'étaient pas disposés à rentrer dans le calme. Les subsides distribués aux gardes nationaux et à leurs familles suffisaient, du reste, pour faire de Paris un camp armé.

Attendant mon congé, je ne pouvais partir, et, sans songer aux crimes qui allaient souiller la fin de l'insurrection, j'aurais bien voulu mettre ma mère à l'abri des événements pouvant, à mon avis, prendre une mauvaise tournure. De plus, ma grande préoccupation était la crainte d'être dénoncé comme officier et mis en demeure de me ranger sous le drapeau des fédérés.

Je n'étais pas au bout de mes anxiétés. Un matin, une affiche annonce que tous les hommes, mariés et n'ayant pas atteint quarante ans, sont tenus de se faire inscrire sur les contrôles de la garde nationale. Le même jour, sur les boulevards, où j'avais eu l'im-

prudence d'aller voir ce qui se passait, je rencontre un charmant garçon, que j'avais connu intéressé dans une charge d'agent de change et vu plusieurs fois à sa campagne des environs de Saint-Germain. Il était armé de pied en cap, képi archigalonné, grandes bottes vernies, ceinture rouge, éperons dorés, sabre aussi élégant que long. Il me saute au cou, m'entraîne au café Véron, se lance dans une catilinaire furibonde sur la manière dont le siège a été conduit, me parle de trahison, de faiblesse, d'ineptie, et m'avoue que les gros bonnets de la Commune ne valent pas mieux que les membres du gouvernement national. Rossel, Cluseret, Bergeret lui-même, Eudes, etc., ne sont que des farceurs; il faut quelqu'un connaissant le métier pour mettre au pas les Versaillais. Il se félicite de m'avoir rencontré ; je suis l'homme providentiel, etc. Rendez-vous est pris pour le soir, neuf heures, à l'Hôtel de ville.

Je rentre chez moi; il est décidé que je partirai immédiatement pour Colmar, où l'on m'enverra mon congé dès qu'il arrivera. N'ayant pas quarante ans, je pouvais m'attendre à voir s'ouvrir sous mes pas le gouffre des difficultés.

Ma ceinture rouge autour du corps, le *Combat*, la *Marseillaise,* le *Mot d'ordre* et autres journaux de même nuance à la main, j'arrive à la gare de l'Est, qui est archimilitairement gardée. Deux gardes nationaux, aussi barbus que chevelus, veillent à la distribution des billets et, par leur gracieuseté vis-à-vis du beau sexe, prouvent que la galanterie ne s'est pas

entièrement retirée dans la ville du Roi-Soleil avec M. Thiers.

— Vos papiers.

— Quels papiers?

— Votre sauf-conduit délivré par la préfecture de police.

— Je n'en ai pas besoin, puisque j'ai plus de quarante ans.

Je saisis avec angoisse le billet et arrive dans la salle d'attente, où je suis encore dévisagé par les hommes du poste fumant autour des faisceaux.

J'ouvre le *Vengeur,* et ma figure dénote la satisfaction la plus grande à la lecture de l'article du citoyen Félix Pyat, auteur dramatique, que j'avais beaucoup applaudi à l'Odéon, lors de la représentation de *Diogène* et du *Chiffonnier de Paris,* je ne me rappelle plus au juste. Sur le quai, encombrement de troupes, si l'on peut donner ce nom à la bande armée, qui me donnait une triste idée des défenseurs de la capitale contre les Prussiens.

A sept heures et demie, le train se met en marche. Des gardes nationaux sont échelonnés le long des fortifications, gardées de l'autre côté par des sentinelles allemandes. J'avoue, en toute franchise, que la vue des casques à pointe m'a causé une certaine satisfaction.

A Toul, un voyageur me montre, sur la chaussée de la gare, un talus surmonté de quelques croix. « On en a enterré plus de deux cents là », me dit-il. Il me raconte les phases du siège, les vexations que

l'on a eu à subir après la capitulation, les réquisitions monstrueuses, et englobe dans ses malédictions le gouvernement impérial, Guillaume, Bismarck. Je l'arrête au milieu de son discours.

— Mais a-t-on fait en France, lui dis-je, tout ce qu'il était possible pour empêcher l'ennemi de fouler le sol sacré de la patrie? Le paysan s'est-il embusqué pour arrêter les convois, couper les communications, tuer au coin du bois le soldat isolé? A-t-on sonné les cloches pour prévenir le village voisin de la présence de l'ennemi? Les responsabilités incombent à la nation entière, qui demandait l'abolition des armées permanentes ou, tout au moins, la diminution des effectifs. On subissait la loi militaire comme une corvée et l'on ne cessait de parler des droits du citoyen, sans jamais faire allusion à ses devoirs. Laissons donc les récriminations de côté, en nous rappelant que les armées aguerries de Frédéric II, conduites par le duc de Brunswick, Hohenlohe, le prince Louis de Prusse, que les bataillons et escadrons de Cobourg, que toutes les forces coalisées contre la France ont battu en retraite au lendemain de leur invasion de la Champagne et de la Flandre. Que ce souvenir, puisque l'on a tout oublié, nous serve de leçon pour l'avenir.

Mais, comme je ne voyageais pas pour discourir et épancher ma bile, j'ai laissé ce gaillard tranquille.

Après Toul, se trouve, sur la gauche, le village complètement ruiné de Fontenoy. Vers la fin des hostilités, le pont du chemin de fer fut détruit par des francs-tireurs. Les Allemands, ne pouvant mettre

la main sur les auteurs de ce coup de main, en rendirent responsables les habitants qui, d'après eux, auraient dû s'y opposer. Ils mirent le feu aux maisons, imposèrent Nancy de deux millions, et le gouverneur de la place fit conduire militairement un détachement d'habitants pour travailler à la reconstruction des arches détruites. On sait comment s'opéra cet embauchement d'un nouveau genre. Il y avait musique militaire à la Pépinière. Tout d'un coup, les portes sont occupées par la troupe; on ne laisse sortir que les femmes et les enfants. Adolescents, hommes et vieillards sont conduits à la gare, embarqués pour Fontenoy, où on leur délivre pelles, pioches et brouettes. Ce chantier improvisé est surveillé par un fort détachement d'infanterie qui, les armes chargées, invite les citoyens ouvriers à ne pas perdre leur temps et à gagner sérieusement les deux francs par jour qu'on leur allouait.

Avec la meilleure volonté du monde, il m'a été impossible de m'apitoyer sur le sort de ces victimes de la guerre ; j'ajoute même que je n'étais pas fâché de la leçon que l'ennemi venait de leur donner.

A Frouard, grande affluence de troupes. Un employé du chemin de fer nous prévient qu'il est prudent de jeter les journaux, si nous ne voulons pas avoir des désagréments à Nancy. Je ne veux pas me séparer des feuilles qui m'ont aidé à sortir de Paris, et me contente d'enfoncer profondément le *Vengeur* et les autres au fond de mes poches. Aucune perquisition n'est faite à la gare de la ville du roi Stanislas;

nous restons une demi-heure. Une affiche annonce que, par ordre du général d'infanterie commandant le 7e corps et à cause des événements actuels, Commune de Paris, l'administration française cesse de fonctionner pour faire place à celle de S. M. l'empereur Guillaume. Les conseils de guerre appliqueront les peines prévues par le code militaire dans toutes leurs rigueurs.

Un ingénieur du chemin de fer, avec qui j'ai voyagé jusqu'à Strasbourg, m'a beaucoup intéressé en me racontant ses impressions au sujet de la concentration des troupes au début de la campagne. Pour les embarquements, les contre-ordres succédaient aux ordres, et amenaient naturellement le désordre. Les feuilles de route étaient mal faites, les destinations mal indiquées. Il me dit des choses fort curieuses, encore plus instructives.

A Lunéville, un train de prisonniers est en gare, un autre a débarqué quelques instants avant. Je profite d'un arrêt prolongé pour causer avec les soldats. Ils se plaignent du mauvais traitement qu'ils ont été obligés de supporter en Allemagne. Leur tenue est très variée, et l'on rencontre quelques loustics affublés de costumes plus ou moins pittoresques. Les Prussiens, qui montent la garde aux alentours de la gare, ne sont pas exempts de leurs lazzi et supportent, avec un flegme imperturbable, les plaisanteries qu'on leur décoche. Ils ne les comprennent probablement pas; sans cela, ils y mettraient bon ordre.

Je copie mon cahier de notes, dans lesquelles je

fais de larges coupures, pour rester dans le cadre que je me suis tracé lorsque j'ai entrepris d'écrire ces Souvenirs. Dans l'intérêt du bon renom de la France, il y a des misères qu'il est inutile de rappeler, dont le récit ne servirait à rien.

En approchant des nouvelles frontières, je cherche le ruisseau qui les délimite. Un sillon, une borne indiqueront seuls à l'étranger les résultats de cette campagne de 1870-71. Le Rhin, que nous possédions, depuis Worms, Spire et Mayence, sous la République, que Napoléon a englobé dans ses États, nous ne pourrons plus le revoir, malgré Musset et nos fanfaronnades.

A Avricourt, la gare est pavoisée à profusion de drapeaux allemands. Il y en a du côté des hommes comme du côté des dames. Le service est fait par des soldats bavarois, les premiers soldats du monde sous le rapport de la brutalité. La locomotive siffle, et me voilà en Allemagne.

Tout le long de la voie, des casques à chenille, des casquettes plates à galon rouge. On s'arrête quelques minutes à Réchicourt et Henning, et on entre dans le beau pays de Sarrebourg, avec ses montagnes couvertes de forêts, son canal frais et coquet.

On n'entend plus la langue française. Les soldats du Brunswick, avec leurs tuniques et brandebourgs noirs, ont l'air plus méchants que militaires. On croirait qu'ils comprennent qu'ils ne sont rien dans cette grande armée et, par leur air féroce, cherchent à se donner de l'importance. Ils repoussent, à coups de

crosse de fusil, les marchands offrant des provisions aux voyageurs. Mais, comme le train contient des Prussiens, ils sont obligés d'adoucir l'exécution de leur consigne et de se taire devant l'attitude méprisante de leurs camarades des autres parties de l'empire. Quelques femmes et enfants ont dû pâtir, après notre départ, de l'outrage fait à l'uniforme ducal.

Saverne et quantité de stations présentent le même aspect. On aperçoit enfin la flèche de la cathédrale de Strasbourg, et l'on se rend compte, bientôt, des effets du bombardement. Des bastions démolis, des talus labourés par les projectiles, des arbres coupés, un pan de mur abattu, une caserne détruite, des affûts abandonnés, partout, des sentinelles veillant sur ces ruines. Tout est brisé dans la gare. J'emploie la journée à visiter les quartiers qui ont le plus souffert, et ai de la peine à me reconnaître au milieu de cette cité que j'avais vue si florissante quelques mois auparavant. Du musée, de la bibliothèque, du théâtre, du collège, il ne reste plus que les quatre murs. Il est facile de se rendre compte que les feux des assiégeants convergeaient vers la cathédrale. Cette flèche, si légère et si belle, qui semblait s'élancer dans les airs pour porter plus haut les prières des fidèles, est ébranlée sur ses assises. Les vitraux, qui faisaient l'admiration du monde entier, sont presque tous détruits ou tout au moins endommagés. La fonte et le fer ont troué des peintures uniques pour venir s'amonceler sur les marches des autels et imposer, pour ainsi dire, la force au droit jusque dans

la maison de Dieu. Les Strasbourgeois prétendent que la défense a été molle. Au milieu de toutes les capitulations qui nous ont accablés, je préfère croire encore que le manque d'approvisionnements a été la seule cause de la reddition de la place.

J'arrive enfin à Colmar, où, après une si longue absence, il m'est enfin permis d'embrasser les miens. On a dû céder une partie de la maison aux garnisaires, dont j'ai été obligé de supporter les allées et venues, leurs exigences. Les communications étant interrompues avec Paris, je télégraphie, au bout de quelques jours, par Bâle, à Nantes, pour savoir où en était mon congé. On me répond que le régiment se réorganise à Tours, que le général de Noue a été relevé de son commandement, que, le jour même de mon départ, l'ordre était arrivé de n'accorder aucune permission.

Il n'y avait pas à hésiter. Malade, je partais le même soir et, le lendemain matin, prenais une voiture à Saint-Denis, pour me rendre à Versailles. Pendant la route, nous avons été en butte aux feux des fédérés et de l'armée, à l'inquisition la plus sévère de la police et des gendarmes. Je n'avais pour tout papier que l'autorisation de m'embarquer, délivrée par l'autorité militaire d'Altona, et une petite permission, signée à Savenay, par le major. Je n'avais, paraît-il, pas trop l'air d'un insurgé, et suis arrivé ainsi à Versailles, où j'ai trouvé, au château, une quantité de lettres à mon adresse, dans lesquelles on me tenait au courant de ma situation, qui

était assez irrégulière. L'intendance refuse de me délivrer une feuille de route, en invoquant je ne sais plus quelle casuistique administrative, et c'est grâce au capitaine Le Flô, mon camarade de captivité, que je peux enfin rejoindre mon régiment, non sans réfléchir sur les inconvénients des affections de famille dans l'état militaire, sur les événements extraordinaires que je traversais.

Je descends, à Tours, à l'hôtel de la Boule d'or, me dépêche de faire un peu de toilette et entre au café de la Ville où les officiers se trouvaient encore après leur déjeuner. Toutes les mains se tendent vers moi, et, malgré pas mal de visages inconnus, je me retrouve avec joie au milieu de mes camarades de Metz.

— D'où viens-tu? me demande l'un d'eux en riant. Je parie que tu étais un des galonnés de la Commune.

— Dans l'état-major, s'il te plaît. Aide de camp de Bergeret lui-même.

Puis on parle de la guerre, de la captivité, de l'avancement. Je demande au colonel à quelle heure je pourrai me présenter chez lui, et, au moment où tout le monde sortait, le major me fait signe de l'attendre.

— Vous avez tort, me dit-il, de plaisanter comme vous venez de le faire à propos de la Commune. C'est un mot qui met le colonel hors de lui, d'autant plus qu'on attend, d'un moment à l'autre, l'ordre de partir pour Paris. Ici, on vit au milieu d'une surexcitation générale qui s'explique. Vous allez trouver

pour collègues des sous-officiers que l'on avait reconnus incapables de faire la campagne, des capitaines plus jeunes de grade de sous-lieutenant que vous. Il y a une scission bien marquée entre ce que l'on appelle la nouvelle armée et l'ancienne, et il serait temps de connaître les décisions de la commission chargée de reviser les grades. Le colonel, qui, vous le savez, vous estime beaucoup, a eu la tête montée contre vous par je ne sais qui; il vous reproche encore votre vote du plébiscite. Bref, il vous a porté manquant; j'ai eu beau lui expliquer votre situation, votre voyage à Savenay et le reste, il n'a voulu rien entendre.

— Me voilà dans de beaux draps.

— Rassurez-vous. Le commandant Dursus est dans votre cas, et tout s'arrangera.

Rentré à l'hôtel, je classe les lettres reçues à Versailles et me présente la tête haute chez le *Caporal noir*. Il me fait grise mine en commençant et, se rendant à l'évidence, me donne un blanc-seing, qui me lave du soupçon qui pesait sur moi.

— Vous ne pouvez donc pas tenir votre langue? Le lieutenant-colonel m'engageait, si nous allions à Paris, à vous laisser ici. Il n'en revient pas de ce que vous avez osé prononcer en public le nom d'un membre de la Commune.

L'affaire en est restée là. L'armée de Versailles s'est chargée de mettre les communards à la raison, et au mois de septembre le général de Cissey, ministre de la guerre, m'a remis la croix de la Légion d'hon-

neur, pour donner suite aux propositions dont j'avais été l'objet pendant la guerre. On m'a même fait l'honneur de me charger des cours des sous-officiers, de la rédaction de l'historique du régiment, de l'organisation de la bibliothèque, de beaucoup d'autres choses encore. Je mettais beaucoup de fanatisme, de zèle, si l'on veut, dans l'accomplissement de ces différentes fonctions, et vivais heureux dans ma famille, qui était venue me retrouver à Tours.

Une pierre est venue faire des ronds à la surface de ce lac tranquille. Le colonel prend sa retraite; il est remplacé par M. Barbut, ex-général au titre auxiliaire de l'armée de la Loire, qui avait acquis une certaine réputation lors de l'affaire de Sidi-Brahim. Il manque de tomber foudroyé en lisant mes notes du livre du personnel. Il avait commencé à boire du lait en suivant l'énumération des brillantes qualités professionnelles dont on avait bien voulu m'affubler; l'accès apoplectique n'est arrivé qu'au *in cauda venenum*. Il me fait appeler. Il est utile de dire que cette scène se passait deux ans après la rentrée de captivité.

— Monsieur (j'ai cru qu'il allait éclater), où étiez-vous pendant la Commune?

Ma première pensée a été de croire que mon vénérable chef n'avait pas la tête bien solide.

— Voici ce que je lis sur vos notes : « On ne sait où il était pendant la Commune. Parle beaucoup, ferait mieux de se taire, a connu, et l'a avoué, des chefs de l'insurrection. »

J'étais complètement abasourdi.

— Mais, mon colonel, j'étais au régiment. Les feuilles de journées et d'émargement en font foi, sauf des permissions, obtenues depuis mon retour de captivité, je n'ai pas une heure d'absence.

— Mais enfin le lieutenant-colonel sait bien ce qu'il dit?

— Je n'en doute pas, mon colonel. Je me demande dans quelle intention il a ajouté cette appréciation qui n'existait pas l'année dernière, puisque le général de Sonis ne m'en a pas dit un mot. En quittant le régiment, a-t-il voulu se venger, parce que j'avais adressé, autrefois, une réclamation contre une punition qu'il m'avait infligée et que le général Chanzy a levée? Je le crois. Il me reprochait aussi d'avoir envoyé des articles au *Bulletin de la Réunion des officiers* sans les faire passer par la voie hiérarchique, formalité qui n'était pas exigée.

— Je ne vous demande qu'une chose. C'est de prouver que vous n'avez pas pris part à la Commune.

On comprend ma surexcitation. C'est le cœur bien gros que je relis, aujourd'hui, les deux lettres suivantes de ma mère, à qui j'ai fait tant de peine en cette occasion. Cette maudite sortie sur l' « aide de camp de Bergeret lui-même » était la cause de tout le mal.

« Paris, 25 juin 1873.

« Tu me crois bien forte, mon cher enfant, puisqu'en m'annonçant la lourde nouvelle que contient

le léger pli que j'ai reçu ce matin, tu ne me mets pas au nombre des personnes que tu plains. Tu me fais, en cela, beaucoup trop d'honneur. Du reste, quand je vois arriver une de tes lettres en extra, j'ose à peine l'ouvrir, et, ce matin encore, mes pressentiments ne m'ont pas trompée.

« Selon ton désir, j'écris, aujourd'hui même, à ton colonel, et je ne doute pas un seul instant que tu ne sortes blanc comme neige de cette affaire. Tu as dû écrire à ta cousine pour faire constater ton séjour à Nantes. Je ne sais pas pourquoi je dis « tu as dû », car je me demande, après réflexion, s'il en était besoin.

« Je n'aime pas le ton de ta lettre, et, tout en comprenant ton exaspération, je t'engage à ne pas demander un conseil de guerre. A ce sujet, et c'est bien le cas, je te rappelle le mot du chancelier Séguier : « Si j'étais accusé d'avoir volé et mis les tours « Notre-Dame dans ma poche, je fuirais la justice « des hommes. »

« J'étais trop heureuse depuis quelque temps et je vois trop combien sont inutiles mes efforts de tout genre que je fais pour assurer la tranquillité de mon existence, puisque les ennuis n'en viennent pas moins, et du dehors. Résignons-nous à ce que nous ne pouvons empêcher, et cela, je le vois bien, jusqu'au jour où j'arriverai à une tranquillité matérielle que rien ne pourra troubler et que j'aurais pu avoir dans ce monde.

« N'ayant personne à qui m'attaquer, je déverse

sur toi la surexcitation nerveuse où m'a mise ta lettre. Pardonne-le-moi et crois, plus que jamais, à mes sentiments affectueux et dévoués. »

« Paris, 26 juin 1873.

« Absolument comme les enfants qui chantent quand ils ont peur, mon cher Henri, c'est du ton le plus exalté que tu dis et répètes : « Je suis calme. » Si tu as réellement ce calme intérieur, fais donc tes efforts pour qu'il se traduise en dehors et ne viens pas agiter tour à tour, je le crains bien, et ta femme et ta mère. J'ai été fort excitée à la réception de ta lettre d'hier, mais je me suis vite calmée par le raisonnement, sans quoi celle reçue ce matin aurait été loin de me remettre. Ni le temps ni l'âge n'ont, je le vois, modifié ta manière d'être. Tu accuses tous et chacun des désagréments qui t'arrivent et qui, cette fois, je ne saurais trop le répéter, sont dus à ton intolérance en fait d'opinion autant qu'à ton intempérance de langage. Tu aurais besoin de suivre le cours de M. Chasles, qui ne cesse de prêcher la tolérance. Tu n'es tolérant en rien, ni en opinion, ni en religion, ni en conduite privée. En quoi cela te regarde-t-il que quelques-uns de tes chefs mènent une conduite plus ou moins régulière? Il semblerait vraiment que tu as toujours vécu en Caton, et, parce que tu es heureux en ménage, que tu te tiens dans les règles du devoir, tu te crois permis de critiquer tout le monde. Tu sais que, loin de blâmer ton opinion, je la partage; mais je n'en fais point étalage, tout au plus

vis-à-vis des simples connaissances et même des amis. Un mot l'a parfois fait deviner. On ne se soutient dans le monde qu'en commandant, je ne dirai pas à ses passions, on les y tolère, mais à tout ce qui peut froisser ouvertement. Pas plus que toi, je n'aime le monde, qui n'est, je crois, ni meilleur ni plus mauvais qu'il n'a jamais été, et, puisque je ne puis le réformer, je m'en arrange, en en usant le moins possible, et ne le heurtant ni dans ses habitudes, ni dans ses préjugés. Je ne m'agite nullement du langage des sots et me dis que, les trouvant tels, ils ont, sans aucun doute, la même opinion de moi. Pour en finir, je te supplie de m'éviter des agitations qui me rendent malade. Pour ce qui vient de moi, je sais me raisonner et partirais, je t'assure, à Cayenne ou à Lambessa avec plus de calme que tu n'en mets à m'entretenir de l'accusation calomnieuse dont tu es l'objet et qui ne peut manquer de tomber après examen. Quant à des conseils, je ne puis t'en donner, la manière d'agir dépendant de telle ou telle circonstance, qui peut se produire d'un moment à l'autre. D'ailleurs, tu as près de toi ta femme et ton beau-père, je compte sur la sagesse de tous deux pour te faire adopter une règle de conduite avec la situation présente et t'engager à modérer ton langage.

« Sur ce, je t'embrasse et me dis

« Ta mère et amie.

« Contente-toi d'être un officier modèle et n'apporte de zèle qu'à faire donner la botte et l'avoine et

à faire relever ce qui en résulte. Beaucoup ont fait leur chemin ainsi, tu dois le savoir. »

Chère et vénérée femme, tu as toujours eu de l'indulgence pour mes défauts, toi qui, sans ta modestie, aurais pu briller parmi les plus aimables et qui t'es contentée de posséder toutes les qualités solides, toutes les délicatesses du cœur, pour être la mère dévouée, l'amie sincère. Pardon encore du chagrin que je t'ai causé en cette circonstance, et merci aussi des sages conseils que tu m'as donnés.

J'aurais volé, assassiné, prêté à usure, que je n'aurais certainement pas été obligé de m'agiter comme je l'ai fait pour me laver de cette accusation, portée par un de mes chefs, devant qui je n'avais pu cacher mon opinion sur la manière dont la guerre avait été entreprise, ma foi dans la politique de M. Thiers, mes vues sur le rôle de Gambetta pendant la défense nationale. Il ne me pardonnait pas, non plus, d'avoir signé, à Hambourg, en compagnie de pas mal de généraux et de colonels, une protestation contre le rétablissement de l'empire, gouvernement à qui il devait un avancement que son caractère et ses aptitudes ne justifiaient pas.

J'ai conservé le dossier de cette affaire et comprends la boutade du chancelier Séguier, que ma mère me rappelait, et me demande encore comment j'ai pu échapper victorieusement aux conséquences d'une calomnie aussi inepte.

En dehors du témoignage de ma mère, j'ai produit une lettre d'elle adressée à une de ses amies qui

se trouvait alors à Pise et où il était dit : « Mon fils est venu passer huit jours avec moi, puis est reparti pour l'Alsace où sont sa femme et son enfant. Depuis, qu'est devenu tout ce monde? je l'ignore. Est-il retourné à son régiment à Savenay, a-t-il profité du congé qu'il attendait, est-il à l'armée de Versailles? voilà où j'en suis sur son sort, et je ne compte guère avoir de ses nouvelles avant que les communications postales soient rétablies. » Cette lettre portait le timbre de Choisy et de Pise. Que prouvait-elle de plus que celle adressée au colonel?

Pendant ce temps, mon beau-père écrivait à Colmar et recevait le certificat suivant :

« Nous, maire de la ville de Colmar, officier de la Légion d'honneur, certifions qu'il est à notre parfaite connaissance qu'à son retour d'Allemagne, où il avait été prisonnier, M. Henri Choppin, alors sous-lieutenant, est arrivé le 13 avril à Colmar pour retrouver sa femme et son enfant, qui avaient, dès le début de la guerre, trouvé un refuge chez le père de Mme Choppin, M. V. Pennarun, en ce temps avoué à la cour impériale de cette ville, et qu'il a quitté Colmar, le 30 avril, pour rejoindre son régiment en garnison à Tours.

« En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat, pour servir et valoir en ce que de droit.

« *Le maire,*

« PEYRIMOF.

« Colmar, le 30 juin 1873. »

Enfin, le 4 juillet, mon innocence était reconnue, et, bien entendu, on m'assurait qu'on n'avait attaché aucune importance à cette note du livre du personnel; que c'était uniquement pour la forme que l'on avait demandé des éclaircissements. Mes camarades avaient ri de l'aventure. Je ne peux, aujourd'hui encore, faire comme eux, puisqu'elle a fortement ébranlé la santé de ma mère, qui ne s'est jamais complètement rétablie depuis ce jour. Celle que j'aimais par-dessus tout allait bientôt passer d'une vie qui n'avait été marquée que par des bienfaits, à celle où elle pensait que, jugée selon son mérite, elle pouvait, avec confiance, s'en remettre à la miséricorde de Celui qui voit tout et récompense ou punit chacun selon ses actes.

Aussi, je laisse au lecteur le soin de tirer l'enseignement de cette phase agitée de ma vie.

II

Le reste de ma carrière n'a pas été marqué par des événements bien extraordinaires. La garnison de Tours était agréable. On y travaillait beaucoup pour se défaire des règlements surannés et adopter des méthodes nouvelles plus en rapport avec la tactique moderne, le perfectionnement des armes à feu et les progrès de la science. Le général du Barail,

commandant alors le 9e corps d'armée, avait bien voulu se rappeler qu'il m'avait eu sous ses ordres aux chasseurs à cheval de la garde. Quand il venait sur le terrain, où le général L'Hotte donnait l'explication pratique des principes qui allaient apporter des changements radicaux dans les différentes branches du service et de l'instruction, il m'emmenait souvent faire un temps de trot le long du Cher. On parlait de l'Algérie, de la dernière guerre. Le *Communard* était d'autant plus vengé que les officiers généraux et supérieurs, qui assistaient à ces conférences, me prenaient pour un personnage important, me le faisaient supposer du moins par leur attention gracieuse à mon égard. Quant à mon colonel, il serait monté sur la cathédrale pour me proclamer le premier lieutenant de la cavalerie et ne tarissait pas d'éloges sur ma manière de servir. Ainsi va le monde.

Comme acteur des manœuvres qui ont amené l'application du règlement du 17 juillet 1876, j'éprouve un certain sentiment d'amour-propre en me rappelant avoir entendu dire, bien souvent, que mon régiment atteignait la perfection ; il était cité comme modèle aux autres corps par les officiers venus à Tours. La cavalerie, pour la première fois, était exercée, pendant la paix, à toutes les opérations de guerre qui se rapportent à la diversité et à la multiplicité de ses rôles. Le service en campagne m'a fait connaître tout le pays des environs de la garnison ; on éprouvait un bien-être indéfinissable à respirer

l'air frais du matin dans les bois de Larcay, de revivre par la pensée avec Paul-Louis Courier en traversant les villages de Veretz et de Savonnière, en écoutant le récit de la mort du célèbre pamphlétaire fait par une de ses contemporaines, propriétaire de l'auberge du Chêne fendu.

La satisfaction paraissait moins grande, quand, en plein hiver et par la gelée, on faisait des marches de nuit. On était souvent obligé de mettre pied à terre et de traîner le cheval par la figure. Il fallait en passer par là; on retrouvait la chambre chaude avec plus de plaisir.

Je n'irai pas jusqu'à dire que ces exercices faisaient la joie de tout le monde. L'application des principes clairs, faciles à exécuter et très pratiques à la guerre, rencontra une opposition sérieuse de la part des fanatiques du littéral, qui trouvaient que, en dehors d'un tableau de travail bien établi et exécuté à la lettre, il n'y avait pas de salut. On se prosternait devant la caduque ordonnance du 6 décembre 1829; celle du 2 novembre 1833 enfonçait, pour le respect, les Tables de la loi.

Il était si agréable de se laisser bercer par la routine, si doux de ne rien faire! Aussi, anathème et malédiction sur « un véritable entraîneur de cavalerie » qui osait venir troubler une pareille quiétude et imposer sa volonté afin de renverser les autels des maîtres d'école et mettre en honneur cette vérité, qui a servi de base à l'élaboration du règlement du 17 juillet 1876 : « Il faut réduire l'ordonnance à

quelques pages, rejeter tout ce qui est inutile, et, au lieu de fausser l'esprit des officiers et de charger leur mémoire par une mauvaise étude, faire en sorte qu'ils n'appliquent leur attention que sur ce qu'il faut faire sur le champ de bataille. »

Dans ses *Souvenirs*, le général du Barail cite un fait typique, à propos de l'opposition enragée qu'il rencontrait chez les généraux placés par leur ancienneté à la tête de l'armée. Le général de Bonnemains écrivait au ministre de la guerre que c'était porter une main criminelle sur un monument indestructible, que de toucher au règlement de 1829, « qui devait être respecté, puisque, datant de quarante-six ans, il n'était pas encore su ».

C'est à Tours que j'ai écrit l'*Histoire générale des dragons;* je tiens à rendre, à cette place, un hommage bien tardif à la mémoire de M. Dorange, conservateur de la Bibliothèque municipale, qui m'a guidé dans mes recherches et fait connaître les richesses inappréciables dont il avait la garde.

Quelque temps avant la guerre, un professeur allemand du nom de Arndt était venu visiter la Bibliothèque, où il avait été reçu courtoisement; il y avait travaillé pendant quelques jours et manifesté sa reconnaissance par un mot aimable inscrit sur le cahier où les personnages de marque avaient l'habitude de laisser la trace de leur admiration pour une aussi riche collection.

Lorsque l'armée de Guillaume est entrée à Tours, la Bibliothèque a été occupée de suite militairement,

et un officier a réclamé livraison des ouvrages portés sur une liste qu'il présentait. Le vainqueur en a été pour ses frais. L'oiseau était envolé, et voici dans quelles circonstances. Le conservateur se rappelait l'intérêt que le savant allemand avait porté aux richesses qu'on lui avait montrées. Il eut peur et demanda à les mettre à l'abri de l'envahisseur. La municipalité proposa de les cacher dans les caves de Roche-Corbon, où l'humidité n'aurait pas tardé à les détériorer complètement. De plus, on avait à craindre les indiscrétions. Enfin, après des démarches multiples, Crémieux, à qui l'on s'était adressé, donna l'ordre de les expédier dans le Midi; elles furent déposées à Biarritz. Une fois la paix signée, le conservateur revint avec son dépôt d'un prix inestimable et reçut une indemnité de trois cents francs pour frais de déplacement. Il a dû s'estimer bien heureux encore qu'on ne lui ait pas fait payer le transport des caisses. Je suis resté six ans en garnison à Tours et ai eu la preuve de ce que j'avance. Mon ami Jules Levallois a raconté, plus tard, dans son journal, cet acte que l'on ne saurait trop sévèrement qualifier; on ne l'a pas démenti.

A signaler, surtout, dans cette bibliothèque un manuscrit du duc de Choiseul, échappé au sac de Chanteloup. Il a pour titre : *État militaire du royaume de Prusse au* 1^er^ *janvier* 1770. Un volume contient l'organisation et la composition de l'armée, plus des observations sur l'instruction et le système adopté par le Roi pour cacher toujours la vraie force de son

armée. Le second est un véritable chef-d'œuvre artistique. Des aquarelles représentent les uniformes de l'état-major et de chaque régiment. En les compulsant, j'ai remercié bien souvent l'intelligent patriote, qui avait conservé à la France un si précieux document.

Si ce manuscrit peut intéresser MM. les militaires, il y en a un autre que les apprentis diplomates gagneraient certainement à consulter. Il est intitulé : *Marches, campemens et logemens de l'armée du Roy, commandée par M. de Turenne pendant la campagne de* 1674. Je l'ai publié, en partie, sous le titre de *Campagne de Turenne en Alsace,* y développant surtout le côté militaire à l'aide des lettres de l'abbé de Gravelle. Voici un diplomate très hardi, très vigilant, très expert, l'auxiliaire dévoué, l'éclaireur toujours écouté d'un de nos plus grands capitaines, un agent qui, du fond de sa chancellerie, a contribué efficacement au succès d'une campagne mémorable entre toutes, rendant ainsi à la France le service le plus signalé. Qui connaît l'abbé de Gravelle, le représentant du Roi auprès de l'électeur de Mayence en 1674-1675, c'est-à-dire à l'époque où, grâce à sa stratégie savante, bien plus qu'au nombre et à la bravoure de son armée, Turenne conserva l'Alsace à Louis XIV? On trouve dans le manuscrit de Tours cette annotation : « Plusieurs lettres de l'abbé de Gravelle, résident de France près de l'électeur de Mayence, servent d'avis à M. de Turenne, commandant l'armée d'Allemagne »

On ne saurait trop s'éclairer de cette belle campagne de 1674. La diplomatie et tous ses moyens d'information y marchent de front avec l'épée. Elles se soutiennent mutuellement. Le patriotisme est des deux côtés. Si donc l'avenir nous ménage un nouveau Turenne, qu'il n'oublie pas l'exemple de son illustre devancier, et s'il surgit quelque diplomate, capable de bien informer, qu'il l'écoute avec autant de déférence que le Turenne de Louis XIV écoutait l'abbé de Gravelle.

Quand on apprendra que je ne fume pas, que les cartes m'ennuient et que le billard n'a aucun attrait pour moi, on ne manquera certainement pas de pousser cette exclamation que j'ai si souvent entendue pendant ma carrière : « C'est bien étrange de la part d'un militaire! » Je ne m'en porte pas plus mal, et si, aux yeux de bien des personnes, je suis considéré comme un phénomène, je n'en dois pas moins les prévenir qu'elles se tromperaient singulièrement si elles me prenaient pour un saint. Je n'ai jamais eu l'idée de me draper dans la toge de la vertu, et possède mon bagage de défauts tout comme les camarades. Le militaire n'a pas eu la prétention d'être parfait, au contraire.

N'ayant jamais donné des preuves éclatantes de qualités spéciales pour la surveillance de l'infirmerie des chevaux ou de l'écurie de la remonte, mon physique et mon caractère ne répondant probablement pas aux conditions requises pour faire partie d'un état-major quelconque, mon écriture de chat m'in-

terdisant, de plus, l'accès des bureaux, je n'ai pas eu une seconde d'embuscade pendant les années qui se sont écoulées depuis le 2 décembre 1851 jusqu'au trentième anniversaire de mon engagement. De plus, comme ma santé a, heureusement, été toujours florissante, il m'a été donné de parcourir l'Algérie, de me mirer dans les eaux de l'Hellespont, de dormir *in conspectu Tenedos*, de visiter Malte, Athènes, Constantinople, Scutari, de souffrir de la soif dans le désert, de supporter le froid en Crimée, la chaleur en Italie, les angoisses de la faim et de la honte à Metz. J'ai échappé au fer et au feu des combats et batailles, aux maladies épidémiques, contagieuses et endémiques, et toujours aimé mon métier.

On s'étonnait beaucoup de mon goût pour l'histoire. En dehors du service, il y a bien, quoi qu'on en dise, des heures où il est permis de chausser ses pantoufles, d'oublier la vie militaire pour se laisser entraîner vers les occupations d'un tout autre ordre. Par goût, les études historiques m'ont toujours passionné. Cela n'a pas attiré sur moi l'attention de mes chefs; je crois bien que mon avancement, au contraire, s'en est toujours ressenti. Quand, à Compiègne, j'occupais la haute situation de brigadier, un sous-officier m'a demandé si j'avais la prétention de lui apprendre son histoire, parce que je lui faisais respectueusement observer que Jeanne d'Arc avait été prise dans cette ville, et non brûlée comme il le croyait. En allant de Chambéry à Colmar et traver-

sant la Franche-Comté, un de mes supérieurs a bien ri quand je lui ai dit qu'on trouvait encore dans ce pays des traces de la domination espagnole. Si j'avais ma carrière à refaire, j'opinerais toujours du bonnet, comprenant trop bien, maintenant, la philosophie du Pandore de Nadaud. Il faut toujours s'effacer devant ses chefs et avoir soin, surtout, de ne pas avoir l'air de s'apercevoir des bourdes qu'ils peuvent faire ou dire.

J'ai pensé qu'il fallait faire des provisions pour la vieillesse, époque à laquelle on lit et relit avec plaisir, mais où chaque chose se case difficilement dans la tête. Il ne suffit pas de cultiver ses connaissances, il faut en acquérir de nouvelles. La vie de province porte, en général, au farniente et laisse dormir le savoir, surtout si l'on vit éloigné d'un milieu intellectuel et qu'on se contente, pour tout bonheur, d'une promenade dans l'après-midi et, le soir, comme distraction, de se coucher à neuf heures. C'est ce que j'appelle ne pas vivre, et s'il est vrai, comme le pensent certains raisonneurs, que l'homme est d'autant plus heureux que son esprit est moins cultivé, je me range de leur avis, à la condition que l'esprit sera complètement inculte, mais non qu'on y laissera pourrir la semence que l'éducation y a jetée. Aussi, j'employais mes heures de loisir à lire, à lire beaucoup, me rendant compte que c'était une chose profitable, dont je ne pouvais recueillir qu'un très bon fruit.

J'étais, du reste, tenu en haleine par ma mère, dont les lettres, en dehors du récit de ses relations

mondaines, contenaient ses impressions sur ses lectures, les cours du Collège de France et de la Sorbonne, qu'elle suivait pour avoir le plaisir d'en faire et de m'envoyer le résumé. Aussi, je garde religieusement sa correspondance, que je considère comme un journal qui ne dépareillerait pas la collection des bons écrivains de ce siècle

CONCLUSION

C'est avec une satisfaction aussi grande que légitime que, l'*Annuaire* sous le bras, c'est-à-dire à mon rang d'ancienneté, je passais capitaine. Favorisé par la chance, j'étais envoyé à Meaux, garnison qui, par sa proximité de Paris, était l'objet des convoitises de tous les aspirants à l'avancement. C'est probablement pour les mettre d'accord que l'on a choisi un officier qui n'avait nullement pensé à solliciter une faveur aussi grande. J'ai joué, en la circonstance, le rôle du troisième larron sans le savoir.

La Providence semblait même vouloir me faire risette en me plaçant sous les ordres du plus aimable et du plus brillant des colonels, M. Corot-Laquiante, qui a laissé la réputation d'un brave soldat, doublée de celle d'un homme de beaucoup d'esprit.

En 1879, j'ai joué mon modeste rôle dans les grandes manœuvres de cavalerie en Seine-et-Marne. Vu la distance, relativement éloignée, à laquelle se trouvaient les deux divisions opérant l'une contre l'autre, on a pu faire un service en campagne assez sérieux et intéressant. Je m'étais amusé à crayonner

mes impressions, que le *Spectateur militaire* a publiées. Quoique ayant eu la prudence de mettre un faux nez pour signer mes articles, afin de ne pas tomber sous le coup de l'infraction aux lois de la discipline, qui défendent à tout officier d'écrire sans l'autorisation du ministre de la guerre, j'ai été découvert par le bavardage du directeur de la Revue. Il s'est passé alors un phénomène étrange. Au lieu d'entendre la foudre gronder sur ma tête, j'ai dû m'éclipser pour éviter les coups d'encensoir. C'est à partir de ce moment que le général de Galliffet a bien voulu m'honorer de sa confiance, que je ne crois jamais avoir trahie.

Pour parler de celui qui espérait devenir le colonel général de la cavalerie, il faut savoir tenir un juste milieu entre l'adulation basse et la critique effrénée, rendre hommage à sa carrière et ne pas craindre de porter le coup d'épingle dans la collection des ballons que ses thuriféraires ont gonflés en son honneur, alors qu'une loi de prévoyance ne lui avait pas encore permis de se livrer aux douces pratiques de la retraite.

Un politicien, attaché momentanément à son état-major, lui a fait beaucoup de tort en lui délivrant un certificat d'activité et de hautes capacités que l'armée ne lui a jamais contesté.

Je n'ai, ici, ni à le juger ni à le défendre. Mon seul regret est de ne pouvoir publier certaines lettres qu'il a bien voulu m'adresser. Ce serait la contre-partie de celles que des indiscrétions étranges ont

livrées à la curiosité du public toujours avide de scandales. Elles respirent le plus pur patriotisme, sont écrites avec une vigueur qui rappelle le style du grand batailleur qui avait nom Montluc.

Si j'ai eu le bonheur de servir sous la haute direction de chefs aussi distingués que MM. du Barail et de Galliffet, qui ont sucessivement donné le coup de fouet pour faire sortir la cavalerie de l'ornière où elle était embourbée jusqu'aux jarrets, je n'oublierai non plus les années passées sous le commandement de divisionnaires s'appelant Morris, Legrand, Thornton, d'Espeuilles, qui, en campagne comme en temps de paix, se sont toujours montrés dignes du rang qu'ils occupaient pour se concilier le respect et l'amour de l'officier et du cavalier.

Quant à mes quinze colonels de la légère ou de la ligne, leur nom restera gravé dans mon cœur, parce qu'ils ont toujours su appliquer avec énergie et bonté les devoirs du commandement. J'ai bien eu quelques anicroches avec l'un ou l'autre, mais cela s'oublie vite quand on pense à leur mérite devant l'ennemi et en garnison. Rien ne m'est plus sensible que les marques d'amitié dont ceux qui n'ont pas encore entrepris le grand voyage vers l'éternité me donnent encore de nombreuses preuves.

Engagé volontaire au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, le colonel Corot-Laquiante avait commencé sa carrière à la rude école de la conquête de l'Algérie, à une époque où la colonie était un champ de bataille toujours sanglant, lorsque chaque jour

était marqué par un nouveau combat, le plus souvent par une victoire. Six ans plus tard, il passait sous-lieutenant au 2e de dragons, commandé par le colonel Ambert, qui à ses brillantes qualités d'écrivain joignait celles d'un chef ayant su donner au corps à la tête duquel il était placé le premier rang dans la cavalerie, par la cohésion et l'esprit de corps, bases essentielles de toute discipline militaire.

Mon colonel avait consacré un carnet à quelques ordres de son ancien régiment, comme des modèles de précision et de tact au point de vue des principes généraux de la subordination. Sa famille a bien voulu me le communiquer. Je ne crois pas pouvoir rendre un plus éclatant hommage à la mémoire de celui qui a toujours été pour moi un chef bienveillant, qu'en citant quelques-unes de ces décisions, signées *Ambert,* qu'il a souvent prises pour modèles au 23e de dragons, où il a su imposer son autorité par un commandement aussi ferme que paternel, ce qui n'était pas facile dans un régiment de nouvelle création, formé d'éléments venant des quatre coins de la cavalerie.

Aussi, avant d'arriver aux décisions en question, un mot sur la manière dont il savait éconduire les protecteurs de tous les fils des électeurs influents. Il avait fait autographier, par la presse régimentaire, la réponse aux demandes nombreuses qui lui arrivaient pour accorder des congés et des permissions aux hommes sous les drapeaux dans la bonne capitale de la Brie.

« Monsieur (sénateur, député, conseiller général, municipal), en réponse à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en faveur du nommé ....., j'ai le grand regret de ne pouvoir donner satisfaction à votre demande, me conformant aux instructions ministérielles du... »

Il faisait prendre note par l'adjudant de semaine du nom de tous les militaires ainsi réclamés dans leurs familles.

On était arrivé à constater que, s'il s'était laissé attendrir par les mandataires du peuple de toutes les catégories, il aurait fallu conduire les chevaux à l'abreuvoir comme des troupeaux, faute de cavaliers. Les départements qui donnaient le plus pour décharger les fils, parents, amis et connaissances des électeurs, d'une partie des obligations du service obligatoire, que leurs députés avaient voté comme une loi essentiellement nécessaire à la sécurité du territoire, étaient, autant qu'il est permis de me le rappeler, riverains de l'Indre, de la Loire, du Loiret.

Si l'on avait écouté ces messieurs, quelle belle garde nationale on aurait eue ! Aussi on ne saurait trop féliciter les chefs de corps qui ont tenu bon, dont quelques-uns ont payé de leur avancement le peu d'empressement à être agréables à des hommes politiques savonnant leur tremplin électoral avec de grandes revendications d'égalité pour tous les citoyens, s'empressant, une fois débarrassés du caleçon de la candidature, de remercier leurs mandants par la négation complète de leur programme militaire.

Mais, dira-t-on, quand parlerez-vous des fameuses décisions Ambert?

J'y arrive; mais avant, je tiens à rappeler que M. Corot est mort général. Par son brillant esprit, ses beaux états de service de guerre, son cœur chaleureux, sa fermeté et sa bienveillance, il a été un des représentants les plus aimables de la société, un chef aimé et respecté de tous ceux qui l'ont connu.

J'en dirai autant de son successeur, M. le général Faverot de Kerbrech, inspecteur général permanent de remonte, mon quinzième et dernier colonel.

Si je suis entraîné à faire une excursion dans un corps où je n'ai pas servi, c'est uniquement pour montrer quelles étaient les mœurs militaires de l'époque qui a marqué mon entrée dans la carrière.

J'arrive aux décisions du colonel Ambert, que je donne sans aucun commentaire :

« 14 *janvier* 1851. — Le dragon d'élite B... du dépôt s'est laissé insulter par un bourgeois. Le colonel le casse de dragon d'élite. Un soldat, un dragon du 2e régiment surtout, ne doit insulter personne, mais personne ne doit impunément l'insulter. Le dragon B... sera privé pendant un mois de l'honneur de porter le sabre. »

« 8 *février*. — Les dragons C... et R..., du premier escadron, ont violé la consigne. Cette faute est excessivement grave. Elle prouve, de la part de ceux qui la commettent, l'ignorance la plus complète des devoirs et de l'esprit militaire

« Une sentinelle représente la loi. Chacun lui doit respect et obéissance. L'empereur Napoléon lui-même s'est arrêté devant un conscrit en sentinelle qui lui disait : « On ne passe pas ! »

« Les deux dragons qui ont commis cette faute grave sont depuis peu au 2e de dragons. Ils n'ont sans doute pas appris aux guides ce que c'est qu'une sentinelle?

« Les dragons C... et R... feront quinze jours de prison, dont quatre de cachot, pour avoir forcé la consigne d'une sentinelle.

« La sentinelle, qui a laissé forcer sa consigne sans faire usage de ses armes et sans appeler la garde, sera mise huit jours en prison. »

Il est fait allusion aux guides, dits *lie de vin,* formés après la révolution de 1848, licenciés et versés dans la cavalerie.

« 9 *février*. — Le dragon L.., du premier escadron, a manqué de respect envers un caporal d'infanterie, son supérieur. Le brigadier M... a puni le dragon L... de deux jours de salle de police. Ce brigadier a rempli son devoir; le colonel l'en félicite. Cette punition aurait dû être augmentée par le capitaine commandant l'escadron.

« Cette faute, dans une garnison nombreuse, pourrait entraîner des circonstances graves. Les soldats qui ont fait la guerre, ceux qui ont pris une part réelle et sérieuse aux émeutes, apprécient l'infanterie à sa juste valeur. Ils savent que, sans l'infanterie, la cavalerie serait bien souvent en peine.

« Il n'y a que des conscrits qui puissent s'ou-

blier jusqu'à insulter un soldat d'une autre arme.

« Le dragon L... sera huit jours à la salle de police par le colonel, qui est indulgent cette fois en considération de l'inexpérience de ce dragon, qui n'a jamais entendu siffler une balle.

« MM. les officiers devront rectifier, à l'occasion, les idées absurdes que devrait dédaigner tout soldat à pied. Nous sommes tous frères, nous nous devons respect, appui réciproque et bonne camaraderie. »

« 12 *mai*. — Le colonel est accablé de lettres de recommandation de personnages étrangers au régiment et, souvent, au service. Ils demandent de l'avancement pour leurs parents, les fils de leurs amis ou leurs protégés particuliers, militaires au régiment.

« Le colonel invite chacun à ne plus se faire recommander. Les seules recommandations sont les capacités, la conduite et les services.

« Les protecteurs et les protégés ont fait leur temps pour tous les grades sans exception.

« Loin d'être utile, une lettre de recommandation sera nuisible, parce qu'elle indique de la part de celui qui se fait protéger une tendance à l'intrigue et à la sollicitation, et laisse supposer que le colonel est injuste ou ne connaît pas son régiment, ou enfin que d'autres que lui y exercent une influence quelconque.

« Une lettre de recommandation sera une note défavorable pour le candidat. »

« 27 *mai*. — Le dragon V..., du deuxième esca-

dron (dépôt), a été mis huit jours à la salle de police par son maréchal des logis chef pour avoir appelé *pioupiou* un soldat d'infanterie, qui était en faction et voulait l'empêcher de sortir, conformément à sa consigne.

« Le colonel inflige au dragon V... quinze jours de prison, dont quatre de cachot, pour cette faute.

« La personne d'une sentinelle est sacrée. Nous devons respect au soldat en faction, tous, depuis le maréchal de France jusqu'à l'enfant de troupe. Quant à l'expression de *pioupiou*, donnée à un soldat d'infanterie, elle ne saurait avoir de portée dans la bouche d'un conscrit.

« Le colonel ne cessera de répéter au régiment que ceux qui n'ont pas pour le soldat d'infanterie une véritable admiration n'ont jamais fait la guerre; vieux ou jeunes, ce sont des conscrits. Si le dragon V..., au lieu de faire ses embarras en garnison, a le courage de passer en Afrique, il apprendra ce que c'est qu'un fantassin.

« Le commandant du dépôt se rendra chez le colonel ou le commandant du corps auquel appartient le soldat insulté par V..., et lui exprimera tous les regrets du colonel du 2e de dragons pour une grossièreté indigne d'un vrai cavalier. »

« 1er *juin*. — Le dragon L..., du troisième escadron, a été réclamer les secours d'une société charitable, créée pour le mariage des pauvres, sans respect pour l'uniforme du régiment, oubliant la dignité du caractère militaire; cet homme aurait pris une

somme d'argent qui n'appartient qu'aux pauvres.

« Si les intentions de L... étaient de contracter mariage, c'est au colonel qu'il devait demander l'autorisation, et non à une société de charité. En refusant, le colonel aurait rappelé à L... qu'un soldat attend, pour se marier, d'être rentré au sein de sa famille. Il épouse une honnête fille de village, il est béni par sa mère et ne va pas ramasser, dans les carrefours de garnison, la maîtresse d'un escadron pour aller demander l'aumône derrière les pauvres de la ville.

« La conduite de L... est indigne d'un soldat. Il fera trente jours de consigne, dont huit de prison. Il sera privé, pendant trente jours, de l'honneur de porter le sabre. Sa famille sera prévenue de sa conduite. »

Est-ce que Bernardin de Saint-Pierre n'aurait pas signé cet ordre des deux mains?

Les dernières années de ma carrière se sont écoulées dans le calme le plus complet, et je ne vois aucun incident à signaler jusqu'au jour du trentième anniversaire de mon engagement. Partisan du rajeunissement des cadres, m'imaginant que mes articulations devaient être rouillées après une si longue période de « bons et loyaux services », j'ai demandé à faire valoir mes droits à la retraite, sans attendre la limite d'âge. Lorsque j'ai mis pied à terre, après avoir caressé mes deux excellents chevaux, je suis parti tranquillement, je ne dirai pas sans une pointe de regret, emportant dans ma nouvelle vie l'estime de

mes chefs, l'amitié de mes camarades et le chaud souvenir du temps pendant lequel j'ai vécu avec beaucoup d'espérances et d'illusions, sans jamais montrer trop de mauvaise humeur, sans maudire mon étoile, sans mettre sur le dos de la fatalité les causes qui m'ont empêché de porter l'aigrette ou la plume du commandement. Il y a longtemps que j'avais fait mon deuil d'un avancement dont tant d'autres bénéficient au prix de responsabilité et de vicissitudes qui m'ont été inconnues. Je m'en consolais en lisant ce billet du général Pajol : « Ce qui m'a toujours étonné, c'est de voir un serviteur de votre trempe, un officier aussi studieux que vous, arriver si péniblement à l'ancienneté. Tous vos camarades sont donc devenus des êtres bien supérieurs? J'avoue peu comprendre notre époque. »

Un dernier mot, comme disait autrefois le camarade Saint-Genest. Je viens de terminer le troisième volume des *Souvenirs* que le général du Barail a bien voulu m'envoyer avec cette dédicace, dont j'ai quelque droit d'être fier : « Au capitaine Henri Choppin, témoignage du bon souvenir que je garde de notre confraternité d'armes et aussi comme preuve de cordial dévouement. »

Je réponds à cette marque inestimable d'estime de mon ancien chef par ce passage de l'article que M. de Vogüé a publié dans le *Figaro* sur ces *Souvenirs :*

« Voici venir le temps où les jeunes élèves sortiront des écoles avec de beaux livres gaufrés sur les bras : ces livres pleins de notions exactes et froides qu'on

fait maintenant pour eux, et sur lesquels le regard de l'enfant s'arrête atone, attentif sans éclair dans l'œil. Ah! si l'on pouvait glisser dans le tas quelques exemplaires des récits du vieil Africain! Bonne et plaisante lecture, qui ferait briller les yeux de ces enfants. Ils y verraient ce qu'était, en des jours déjà lointains, un Français, avec l'ensemble de qualités aimables et fortes défini par ce mot. Ils y verraient comment et pourquoi notre pays a tenu le monde, un peu durement parfois, et s'est fait pardonner d'être redoutable à force de bonne grâce, de belle humeur. Peut-être quelque potache, tout engoué de son bateau, murmurerait-il en recevant le livre : « Peuh! une vieille culotte de peau! » — Mon petit ami, c'est avec ces vieilles culottes-là que vos pères en ont flanqué de mémorables aux voisins dangereux. Et cet exercice avait bien son charme. »

Maintenant, j'attends avec confiance les quatre appels du jugement dernier pour me rallier, à la droite du bon Dieu, sur l'état-major et la troupe de mes vieux et excellents régiments qui ont bien mérité le paradis.

Ainsi soit-il!

TABLE DES NOMS

Albenga, 125.
Abd-el-Kader, 38.
Abzac (d'), 3.
Allonville (général d'), 103.
Altona, 252, 254, 261, 263.
Ambert (colonel), 304.
Andrieux (capitaine), 112.
Archambault de Baune (capitaine), 43, 103.
Arnim (major d'), 250, 255.
Audiffret-Pasquier (duc d'), 78.
Aure (comte d'), 3.

Bachelier (capitaine), 48.
Baga, 87.
Baïdar (vallée de), 86, 89, 103.
Bains de la Reine, 63.
Balaclava, 79, 100, 101.
Balzac (capitaine de), 12.
Ban Saint-Martin, 218, 229.
Barail (général du), 2, 12, 59, 108, 111, 112, 120, 291.
Barbut (colonel), 284.
Bastringuette, 14.
Bazaine (maréchal), 168, 198, 231, 238, 242.
Bedeau (général), 48.
Bellbeck, 84, 85.
Benet (le fidèle), 256.
Beni-Snassen, 31.
Bertrand (comte Napoléon), 158, 160.
Bertrand (capitaine), 127.
Bilboquet, 76, 81.
Bilhau, (colonel), 184, 226, 244.
Birkenhead (*le*), 62, 66.
Bismarck, 276.
Boissonnet (colonel), 236.
Bombonnel, 25.
Bonnemains (général de), 183, 294.
Bordeaux (duc de), 4.
Borny (bataille de), 205.
Bosphore (le), 48.
Bosquet (maréchal), 48, 71, 97.
Boulancy (colonel Martin de), 10.
Boulay, 196, 203.
Bouzonville, 196.
Bourbaki (général), 229.
Boyer (général), 229.
Brice (lieutenant), 83.
Brigand, 154.
Bruchard (capitaine), 112.
Bucheron (lieutenant), 173.
Bugeaud (maréchal), 19, 48, 180.
Bugeaud (lieutenant), 127.
Burtin (capitaine), 112.

Cadour, 25.
Cahen (Mme), 242.

Camou (général), 12.
Canrobert (maréchal), 48, 62, 70, 97, 216.
Capitulation (la), 231.
Caporal noir, 185.
Captivité (la), 248.
Cassaigne (lieutenant-colonel), 27, 28.
Cassagne (lieutenant-colonel), 120.
Cassaignoles (général), 108, 113, 125, 126, 143.
Cavaignac (général), 48.
Cauvigny (colonel de), 109.
Chartreuse (grande), 170.
Châteauneuf, 25, 27, 28, 30
Clérambault (général de), 143.
Clinchant (général), 235.
Clocheton (le), 98.
Coffinières de Nordech (général), 217, 238.
Colin, 91.
Cologne, 249, 252, 254.
Colongeon (commandant de), 100.
Comédie (la), 259.
Constantine (brèche de), 60.
Corot-Laquiante (général), 301.
Cot, 259.
Croix de Genève, 218, 242.
Croix de Vitry, 115.
Cousin (colonel), 166, 174.
Cousin-Montauban (général), 31, 34, 63.

Dame blanche (la), 40.
Darimon (Alfred), 199.
Dardanelles (les), 66.
Delacour (Charles), 43.
Demagny (capitaine), 48.
Deschamps de Bresches (capitaine), 112.
Deschamps (Gaston), 51.
Doineau (capitaine), 17, 24, 46
Dorange (bibl.), 294.
Drivon (lieutenant), 164.
Dupeyrat (lieutenant), 135.
Dupont, 21, 25.
Durdilly (capitaine), 112.
Duret, 259.
Dursus (commandant), 283.
Dutertre (capitaine), 60.

École de Versailles, 3.
Égée (mer), 65.
Épaminondas, 61.
Espeuilles (général d'), 203.
Espinasse (général), 229.
Estang (colonel de l'), 34.
Extrablatt, 233, 264.

Fadard, 11.
Failly (général de), 189.
Faverot de Kerbrech (général), 306.
Favorite (la), 90.
Favre (Jules), 201.
Femmes de Metz (les), 242.
Figaro (le), 17, 51, 59.
Fleury (général), 138.
Follope (capitaine), 83.
Fontenoy, 276.
François-Joseph (empereur), 133.
Frascati (château de), 231, 237.
Frédéric-Charles (prince), 231.
Friponville, 102.
Froisdefonds (lieutenant), 129.

Galliffet (général de), 2, 12, 62, 112, 302, 303.
Gambetta, 233, 289.
Gérard, 25.
Géreau (de), 61.

Gerstein-Hohenstein (général), 255, 264, 266, 270.
Gervais (capitaine), 83.
Ghérest, 4.
Gondrecourt (général de), 146, 195, 197, 215, 218, 224.
Gorstchakoff (prince), 79.
Gravelotte (bataille de), 207.
Grimont (ferme de), 220.
Gringalet, 74, 76, 81.
Guillaume (empereur), 276, 278.

Hambourg, 252, 258, 262.
Hauser, 2.
Heine (Mme), 257.
Hélène (la belle), 8.
Hellespont (l'), 67.
Herbillon (général), 79.
Hero, 67.
Hyènes (lieutenant), 172.

Illy (plateau d'), 58.
Inkermann, 74, 101.

Jarras (général), 231, 237.
Jenny l'ouvrière, 120.
Jourdan (colonel de), 34, 62, 100.

Kamiesch, 70, 102, 109.
Karr (Alphonse), 124.
Kanghil (combat de), 103.
Karabelnaïa, 98.
Kasach (plateau de), 89.
Kerch, 104.
Kummer (général von), 241, 243.

La Bigne (de), 3.
Ladmirault (général de), 195, 209, 218.
La Marmora (général de), 76.
Lamartine, 70.
Lamoricière (général de), 48.
Lamotte-Piquet (avenue), 150
Lapeyre, 288.
Lasauge, 25.
Lascours (lieutenant-colonel de), 36.
Lassale (général), 57.
Latheulade (colonel de), 215.
Laure (colonel), 133.
Léandre, 67.
Leblanc, 3.
Lechevalier (éditeur), 234.
Legrand (général), 195, 208.
Lejust (capitaine), 48.
Le Flô (capitaine), 282.
Leperche (commandant), 236.
Libran (capitaine de), 245.
Lorencez (général de), 195, 196.
L'hotte (général), 292.

Mac Mahon (maréchal de), 48, 81, 82, 97, 108, 197, 221.
Mackensie, 74, 80.
Magenta, 108, 113, 120, 125, 131.
Malakof, 81, 84.
Malte, 65.
Mansourah, 25.
Marsyas, 48.
Matapan, 65.
Mathias (*l'Invalide*), 90.
Mazelle (porte), 232, 238.
Méchouar (le), 24, 66.
Medole, 132.
Mellinet (général), 126.
Mentschikoff (prince), 105.
Mers-el-Kebir, 62, 63.
Metz, 192 à 269.
Mischecz (comte), 87.
Mirza, 23.
Mocquart, 9.
Molènes (capitaine Gaschon de), 108, 113

Montaigu (général de), 159, 208.
Montagnac (lieutenant-colonel de), 60.
Montebello (combat de), 125.
Morris (général), 73, 81, 83, 97, 135, 161, 203.
Mostaganem, 64.
Mousseline, 20.
Mouzia (colonel de), 60.
Mudde (*la*), 237.
Muette (*la grande*), 178.

Napoléon III, 138.
Napoléon (le prince), 138.
Ney (colonel, duc d'Elchingen), 226, 232, 239.
Niel (maréchal), 135.
Noiseville (combat de), 222.
Novarre, 125.
Noue (capitaine de), 48.
Noue (général de), 272, 281.

O Gherty, 3.
Oudinot (colonel), 34.

Pagès (Garnier), 201.
Pajol (général), 62, 73, 79, 80, 82, 106, 195, 225.
Palestro (combat de), 125.
Partonneaux (colonel), 13.
Payot (Jules), 55.
Peyrimof (de), 290.
Pelletan (Eugène), 201.
Pélissier (maréchal), 17, 22, 27, 29, 30, 48, 57, 62, 70, 71, 72, 79, 93, 97, 106.
Pellier, 30.
Pennarun (M.), 290.
Pertuiset, 25.
Petrowski (château), 87.
Piémontaise (armée), 61.
Pipette (le père la), 108, 110, 119.
Pisseuses (colonne des), 32.
Plappeville (fort), 227, 232.
Platon, 70.
Portes de fer, 60.
Propos galants, 45.
Pourcet (colonel), 27.

Queulen (fort), 232.

Rabiot, 11.
Raglan (lord), 100.
Rame (colonel), 34.
Randon (colonel), 34.
Regnault de Saint-Jean d'Angély (maréchal), 97, 108, 144.
Rita, 24.
Rochefort (colonel de), 3.
Roybet, 45.

Saint-Arnaud (maréchal), 48.
Sainte-Barbe, 107, 205.
Saint-Cloud, 40.
Saint-Georges (monastère), 102.
Saint-Genest, 172, 213.
Saint-Julien (fort), 232.
Saint-Privat (bataille de), 213.
Saint-Quentin (fort), 232.
Sainte-Sophie, 67.
Salamacis, 259.
San-Poli, 262.
Salles (général de), 84, 97.
Sapone (mont), 74.
Saumur (école de), 14.
Schneider (Louis), 198.
Sébastopol, 62, 78, 84, 96.
Servat de l'Aisle (colonel), 34.
Servigny, 222.
Sidi, 23, 24.
Sidi-Brahim, 61.
Simon (Jules), 200.
Solde anglaise, 256.

Solférino, 108, 113, 120, 131, 135.
Spuller, 234.
Stiehle (général), 231.
Syriex (capitaine), 112.

Talleyrand-Périgord (colonel), 164.
Talon (Artus), 81, 85.
Tartarin, 25.
Tchernaïa, 76, 79, 84, 103.
Thiers (M.), 289.
Thornton (général), 83, 203.
Thomasseo, 108, 141.
Tour de Nesles (la), 9, 90.
Tragédie (*la*), 259.
Trésor (*le*), 44.
Tribus (les), 18.
Traktir, 78, 79, 97.
Trochu (général), 58.
Tueur de lions (*le*), 21.
Turbigo (combat de), 125.

Valenza (alerte), 125.
Valeggio, 108, 138.
Vaterneau (capitaine), 48.
Ventoux, 220.
Verlinde (capitaine), 112.
Véron (café), 12.
Versaillais (les), 268.
Victor-Emmanuel (le roi), 124, 130.
Villafranca, 138.
Vogüé (de), 59, 312.
Voltri, 125.
Voronzof (prince), 87.

Yalta, 88.
Yvon, 83.
Yusuf (général), 60.

TABLE DES MATIÈRES

RÉFACE..... VII

CHAPITRE PREMIER

ENTRÉE DANS LA CARRIÈRE.

La cause de mon engagement. — Mon premier colonel. — Hiver rigoureux. — La visite du docteur. — M. le major. — Revue des chambres. — La belle Hélène. — Fréquentation agréable. — Son ami. — Mon deuxième colonel. — La litière et les beautés du service intérieur. — Feu les adjudants-majors. — Chasse à courre dans Paris. — Un colis vivant. — Les manœuvres sublimes. — Mon départ pour l'Algérie..... 1

CHAPITRE II

ALGÉRIE.

I. — Les chasseurs d'Afrique. — La tribu. — Son fonctionnement. — A l'affût. — Les lions. — Sidi. — La chasse. — L'alfa. — Le général Pélissier et son cocher..... 17

II. — Caractère du général Pélissier. — Ses écarts de langage. — La colonne des pisseuses. — Mme la générale. — Le respect du galon. — Les duels..... 29

III. — D'Oran à Mostaganem. — *La Dame blanche.* — De Tlemcem à Oran. — *La Jument de l'Arabe.* — L'escorte du Trésor. — L'esprit de corps. — Le capitaine Doineau. — Jours heureux. — La chanson du 2e de chasseurs d'Afrique..... 38

IV. — *L'officier d'Afrique.* — Un article du *Figaro.* — Coups d'encensoir et éreintement. — La correction des jeunes. —

L'abrutissement des anciens. — L'absinthe. — Le savant et le sachant. — L'engouement du jour. — La guerre d'Afrique. — Un peu de justice pour les vieux serviteurs. — Nouvel article du *Figaro*. — Conclusion..... 51

CHAPITRE III

CRIMÉE.

I — Le départ de Mers-el-Kébir. — Le *Birkenhead*. — La vie à bord. — La bénédiction de l'ermite du cap Matapan. — Abordage. — Les Dardanelles. — Constantinople. — Tempête. — Kamiesch. — Canrobert et Pélissier. — Le colonel Pajol. — La Tchernaïa. — Première nuit aux avant-postes. — Bivouac. — Les Piémontais. — Le troupeau. — Coups de canif dans le règlement. — Combat de Traktir. — Le colonel Pajol et l'armistice. — Courses de la Tchernaïa..... 62

II. — Prise de Sébastopol. — Mon excursion à Malakok. — Péripéties de la route. — Reconnaissance sur le Belbeck. — Le bœuf de la légion. — La vallée de Baïdar. — Petrowski. — La préfète. — Reconnaissance sur Yalta. — Ma réception par l'intendant du comte Mischeck. — L'hiver sur le plateau de Kasach. — Soirées musicales et littéraires. — Le froid du 18 décembre. — Naissance du prince impérial. — Le théâtre. — Pélissier et les actrices. — Les misères de la guerre. — Le sous-lieutenant de Galliffet. — Mort du colonel de Jourdan. — De lord Raglan. — Inkermann. — Le monastère Saint-Georges. — Friponville. — Les dames anglaises. — Succès de Kanghil. — Kerch. — Les galons de sous-officier et la fatalité. — Résistance et obéissance des Russes. — Notre état moral. — Drapeaux envoyés à l'Empereur. — Départ de la Crimée. — Heureux retour..... 81

CHAPITRE IV

ITALIE.

I. — Les chasseurs à cheval de la garde. — Le père La Pipette. — Le lieutenant-colonel du Barail. — Le corps d'officiers. — Le capitaine de Molènes. — Le képi vainqueur. — Les sous-officiers. — Le camp de Châlons. — Les grandes manœuvres. — Les guides et les chasseurs à la Croix de Vitry. — Une tasse de chocolat. — *Jenny l'ouvrière*..... 108

II. — La guerre. — Situation de l'Autriche et de la France. — Départ de Fontainebleau. — Les ovations. — Premières escarmouches. — Bataille de Magenta. — Les maréchaux de Mac Mahon et Regnault de Saint-Jean d'Angely. — Entrée triomphale à Milan. — Bataille de Solférino. — L'armistice. — Valeggio. — Le mousqueton inoffensif. — La paix. — Proclamation de Thommaseo. — Le général Cassaignoles. — Retour en France..... 121

CHAPITRE V

APRÈS LA GUERRE D'ITALIE.

I. — Colonel dans la cavalerie, caporal dans la littérature. — La fantasia dans la tenue. — Un adjudant malin. — L'assaut des buttes Montmartre. — L'avenue de La Motte-Piquet. — Le deuxième *t* de *redingote*. — Les Invalides. — Les transformations du quartier. — Le général Douay et mon cheval. — Quelques décisions. — Vive la Pologne! — Le comte Napoléon Bertrand. — Le tableau, la prison et le succès. — Mes anciens officiers..... 145

II. — Un colonel amphibie. — La revaccination. — Le maréchal Bazaine dans le rang. — De Tarbes à Chambéry. — Les changements de garnison. — Incidents de route. — Visite à la Grande-Chartreuse. — Saint-Genest. — L'éloquence militaire dans les visites de corps. — L'Alsace..... 165

III. — Le bon régiment. — Excellents capitaines. — La Grande Muette. — La pension. — Le caporal noir. — Sarreguemines. — Le plébiscite. — Relations avec les Prussiens. — Une reconnaissance du général de Failly. — La déclaration de guerre. 176

CHAPITRE VI

METZ.

I. — Aspect de Thionville. — Le 4e corps. — Marches et contremarches. — Les responsabilités. — Les expériences parlementaires. — Le Corps législatif et l'opposition. — Retraite sur Metz. — L'officier de garnison. — Borny. — Gravelotte. — Mort du général Legrand. — La charge. — Les lanciers de la Garde..... 193

II. — Les communications interrompues. — Amanvilliers. — Saint-Privat. — La déroute. — Le maréchal Canrobert. — La

Croix de Genève. — Le 26 août. — Désordre dans la concentration. — Noiseville et Servigny. — Succès et retraite. — Distribution de la viande de cheval. — Proclamation de la République. — Le général Pajol. — Le colonel Ney, duc d'Elchingen. — La misère sous Metz. — Nos blessés à l'hôpital. — La correspondance par ballons. — Le départ du général Bourbaki. — Aspect des camps..... 212

III. — L'occupation. — La capitulation. — Ses conditions. — Mes notes et Gambetta. — La réunion de l'École d'application. — Aspect de Metz le 28 octobre. — L'armée est livrée. — Adieux du colonel Ney au régiment. — Étonnement de l'ennemi. — Ses parades. — Les femmes de Metz. — Nouvelles indirectes de France. — Mon séjour à Metz. — Départ pour la captivité. — Lettre de mon colonel..... 231

IV. — La captivité. — Embarquement dans des wagons de bestiaux. — Cologne. — Arrivée au quartier d'artillerie. — La cantine. — Le major d'Arnim. — Ses discours. — Parole d'honneur engagée. — Option pour la résidence. — Promenade dans Cologne. — Déjeuner et surprise. — Les brasseries. — Arrivée à Hambourg. — Correspondance autorisée. — Réunion des officiers. — Discours du général. — La solde. — Mon ordonnance. — Mme Heine. — Les indiscrétions de la commandature. — Sergent envoyé à Belfort. — Souvenirs de France. — *Salamacis*, la *Tragédie*, la *Comédie*. — Un cabinet de lecture. — La *Revue des Deux Mondes*. — Mon logement et le canari. — Altona et Hambourg. — La foire. — Toujours les drapeaux et illuminations. — L'*Extrablatt*. — Les caricatures. — L'armistice. — Le rapatriement. — Dernières émotions. — Embarquement pour le Havre. — Aspect de cette ville. — Désillusion et tristesse..... 248

CHAPITRE VII

DE LA CAPTIVITÉ A LA RETRAITE.

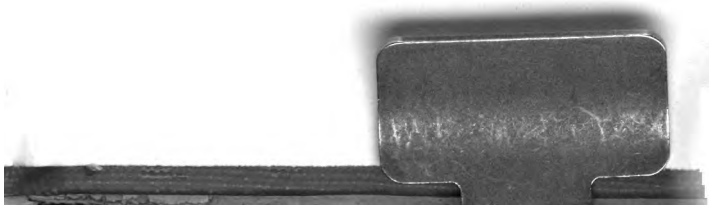
I. — Refus d'indemnité. — A la recherche de mon régiment. — Attention du général de Gerstein. — Le dépôt à Savenay. — Congé accordé. — La Commune. — Départ pour Colmar. — Triste voyage. — Brutalité des soldats du Brunswick. — Aspect de Strasbourg. — Retour à Versailles. — Rentrée au régiment. — Parole imprudente. — Chevalier de la Légion d'honneur. — Stupide accusation. — Deux lettres de ma mère.

— Certificat demandé à Colmar. — Fin de l'incident.... 270
II. — Conférences pratiques à Tours. — Le général du Barail. — Le nouveau règlement. — L'opposition qu'il rencontre. — L'*Histoire générale des dragons*. — La Bibliothèque de la ville. — Le conservateur sauve des trésors. — Mon goût pour l'histoire..... 291

CONCLUSION 301

TABLE DES NOMS..... 313

PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 3305.

215
69 450 AA A 30

3 9015 05132 51